



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



8
E 19

8
E 18



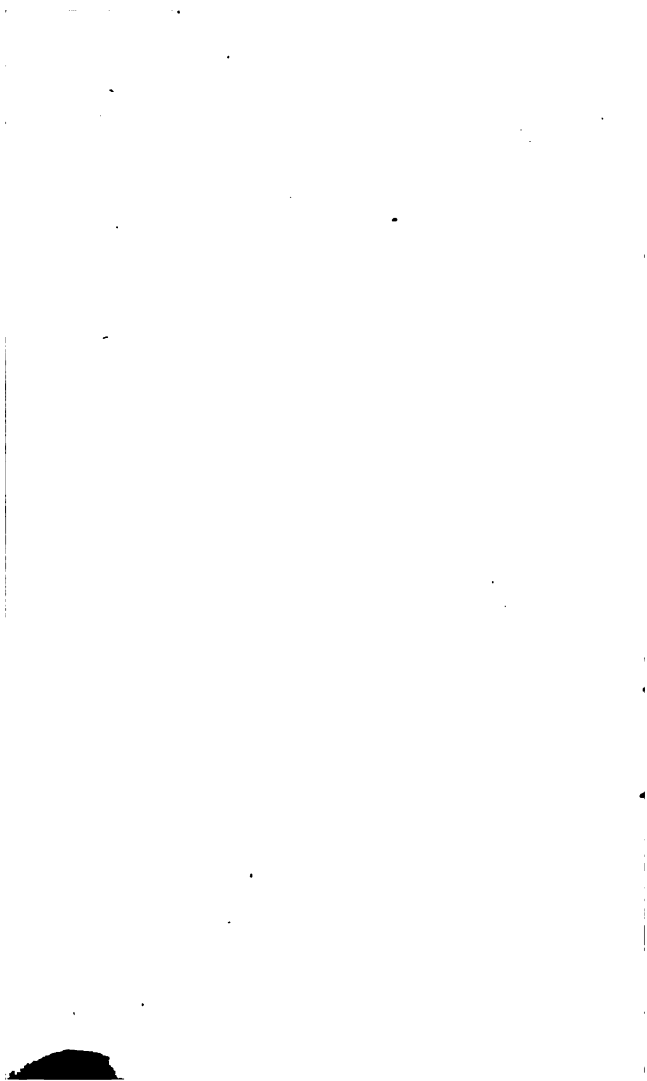
600096655.

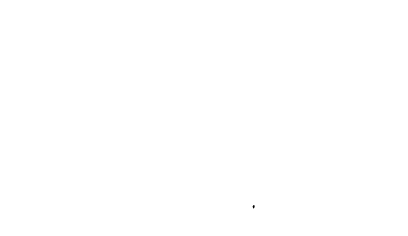
14198 f. 330



Katherine Louisa Phipps

1867.







DERNIÈRES
MÉDITATIONS

SE TROUVE AUSSI :

A PARIS, chez GRASSART, rue de la Paix, 3, et rue Saint-Arnaud, 4.

— chez M. MEYRUEIS et Cie, rue Tronchet, 2.

— chez PETITPIERRE, rue de la Ferme-des-Mathurins, 11.

LYON, chez DENIS, rue Neuve, 18.

NIMES, chez GARVE et chez PEYRO-TINEL.

BORDEAUX, chez H. MULLER, rue Sainte-Catherine.

STRASBOURG, chez KRÆUTER.

— chez TREUTTEL et WURTZ.

MULHOUSE, chez J.-P. RISLER.

BRUXELLES, chez DELTENRE-WALKER, rue de l'Impératrice, 33

LA HAYE, chez J. VAN GOLVERDINGE.

AMSTERDAM, chez H. HÖVEKER.

ROTTERDAM, chez W. de VLESSER.

LONDRES, chez DULAU et Cie.

— PARTRIDGE, Oakey and Co.

LEIPZIG, chez TWIETMEYER.

LAUSANNE, chez DELAFONTAINE et Cie.

— et M^{me} J. DURET-CORBAZ.

VEVEY, chez EYMANN-CHAPPUIS.

BERNE, librairie J. DALP.

— et C. WÜTERICH-GAUDARD.

NEUCHÂTEL, chez L. MEYER et Cie.

— et chez LEIDECKER.

BALE, chez C. DETTLOFF.

ZURICH, F. HANKE.

DERNIÈRES
MÉDITATIONS

DE

F. LOBSTEIN,

Pasteur à Bâle.

(ŒUVRES POSTHUMES)



DEUXIÈME ÉDITION.



GENÈVE

ÉMILE BEROUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

PARIS

J. GRASSART, Libraire, | C. MEYRUEIS ET C^{ie}.

3, rue la Paix,
et 4, rue Saint-Arnaud.

2, rue Tronchet.

1856



JEAN-FRÉDÉRIC LOBSTEIN naquit à Strasbourg le 9 janvier 1808. — Il fut professeur au collège de Mulhouse de 1832 à 1841. — Il fut amené à la connaissance du Seigneur dans les années 1838 à 1840. — Suffragant de M. le pasteur Legrand à Fribourg, en 1842. — Pasteur de l'Eglise réformée d'Odessa de 1843 à 1848. — Marié à Odessa, le 5 novembre 1844, avec **CAROLINE-HENRIETTE-GUILLEMETTE BARTHOLMES**. — Nommé au poste d'évangélisation d'Épinal, en juin 1849. — Appelé comme professeur à l'école de théologie de Genève, en septembre 1852. — Appelé comme pasteur à l'Église française de Bâle, en mai 1853. — Retiré vers son Sauveur le 26 janvier 1855.

Il a publié :

Platonische Weihestunden, zwölf Stanzen-Gesänge,
und Pindar's erste olympische Hymne. gr. 8. 1840.

Tableaux évangéliques. Dix Méditations familières sur
l'ordre de la grâce. 1 vol. in-18.

Quelques maladies spirituelles, décrites en douze Mé-
ditations bibliques. 1 vol. in-18.

Les Fêtes chrétiennes, exposées en vingt Méditations.
1 vol. in-18.

L'Année chrétienne, ou une Parole sainte méditée
pour chaque jour. 1 vol. in-12.

Quelques travaux de Dieu dans les âmes. Douze
Méditations faites à l'Oratoire de Genève. 1 vol.
in-18.

L'Anatomie du Cœur. Quinze Méditations. 1 vol.
in-18.

Tägliche Weckstimmen oder eine Schriftstelle kurz
beläuchtet auf alle Tage im Jahr. 1 vol. in-12.

La Parole de Dieu et les causes de sa puissance,
sermon prononcé à Bâle, brochure in-8°.

Dernières méditations. (Oeuvres posthumes.) 1 vol.
in-18.

*Quelques paroles prononcées le 29 janvier
1855, aux funérailles de F. LOBSTEIN,*

Par G. CRAMER, Pasteur.

De toutes les oraisons funèbres, la plus belle et la plus complète que je connaisse est celle rapportée au commencement du livre de Josué, et prononcée par l'Éternel lui-même : « *Moïse MON SERVITEUR est mort!* » Elle résume en une parole la plus belle carrière qu'il soit donné à l'homme de parcourir. Ne pouvons-nous pas dire aujourd'hui : Un serviteur de Dieu est mort? Oui, vous dis-je, et un fidèle serviteur.

Il y a quinze jours, il nous parlait bouche à bouche; il y a huit jours il ne nous parlait plus que par ces quelques lignes péniblement

tracées de sa propre main sur sa couche de maladie, lignes de bénédictions adressées à son troupeau ¹, et qui sont gravées dans vos cœurs. Aujourd'hui il nous parle pour la dernière fois par ce verset de l'Écriture qu'il a choisi, et qu'il nous a donné pour vous être lu maintenant : « *Que la paix soit dans tes murailles, et la prospérité dans tes palais !* » Ps. CXXII, 7.

C'est son dernier adieu à une ville dont il appréciait l'hospitalité.

C'est son dernier adieu à un clergé dont la foi et les lumières l'ont plus d'une fois enrichi, dont l'affection l'a plus d'une fois réchauffé, et dont il disait il y a quatre jours : Combien

¹ « *Cher troupeau, je vous mets tous sous mes*
» *mains faibles, mais bénissantes. Jamais je n'ai été*
» *près de vous comme je le suis aujourd'hui. Il y a*
» *donc un lien qui nous unit pour la vie et pour l'éter-*
» *nalité. Cher frère Cramer, cher consistoire, chers amis*
» *et brebis de Bâle, demeurons en Jésus, il n'y a point*
» *d'autre rocher que Lui. Donnons-nous la main pour*
» *le reste de notre route ; tout mon désir est aujour-*
» *d'hui de me voir réuni avec vous un jour au ciel.*
» *Merci pour vos prières, pour vos bontés, pour votre*
» *grande indulgence ; je suis à vous pour la mort et*
» *pour la vie, et de quelque manière que tourne ma*
» *maladie, elle sera pour la gloire de Dieu. »*

n'ai-je pas retiré de bien de nos réunions pastorales, jusques à la dernière ; les pensées qui y furent exprimées sur l'union avec Jésus-Christ me soutiennent encore à cette heure.

C'est son dernier adieu à une Église à laquelle il appartenait de toute son âme.

C'est son dernier adieu à un consistoire sous la direction duquel il travaillait de jour en jour avec plus de bonheur et de cordialité.

Il a été pendant sa courte maladie élevé à une grande hauteur de foi et d'espérance, j'ai presque dit de contemplation ; ce lit de douleur et de gloire offrait un spectacle admirable :
« Je n'aurais jamais cru que je ferais une mort
» triomphante. Je parcours tous les stages de
» la mort ; le Seigneur me fait monter quelques
» échelons, puis quand je suis accoutumé à
» cet état, quelques autres encore ; l'horizon
» devient de plus en plus vaste ; on monte vers
» un pays de lumière, une Italie céleste. —
» Je comprends maintenant le passage : *Ce qui*
» *est corruptible sera revêtu de l'incorruptibi-*
» *lité* ; le Seigneur me tire hors des choses cor-
» ruptibles, et je suis déjà presque entièrement
» dans l'incorruptible. — La prière change de

» nature, elle devient purement passive, on
» n'a plus qu'à recevoir, et on ne suffit pas
» même à recevoir tout ce que donne le Sei-
» gneur. La prière ordinaire est déjà devenue
» un moyen trop lent de communication avec
» Lui; la communication est immédiate et
» permanente. » — Plus tard : « On entre dans
» la vie privée du Seigneur, dans un monde
» où on est respecté; je sens que le Seigneur
» met des anges à la disposition de ceux qui
» *vont hériter la vie éternelle*, comme il est
» écrit. »

Après le spectacle de bien des morts chrétiennes, j'étais frappé d'étonnement, et je me disais : si je racontais toutes ces expériences, ce serait pour bien des gens comme si je parlais des sommités de nos Alpes, et de la vue qu'on y contemple, et de l'air qu'on y respire, à quelque étranger qui ne serait jamais sorti de l'épaisse et lourde atmosphère des plaines.

Et pourtant il redescendait sans cesse de ces sommités célestes au milieu de son troupeau, il en nommait les âmes une à une, exprimant pour chacune d'elles un vœu approprié à ses

besoins et à sa position. Je savais ce que c'est que la mort d'un chrétien, j'ai appris (et Dieu veuille que j'aie bien appris) ce que c'est que la mort d'un ministre de Jésus-Christ.

Ce qui lui était le plus dur à accepter, et ce pourquoi nous avons été obligés de lutter avec lui, c'était la défense de laisser entrer ses amis. Il répétait sans cesse en souriant : « Le Seigneur a dit : *Je ne mettrai dehors aucun de ceux qui viennent à moi*; et moi pauvre pécheur, on me force de renvoyer ceux auxquels je puis encore faire quelque bien, ou de qui je puis en recevoir ! Chers amis, je voudrais encore vivre pour vous ; nulle part je n'aurais été aussi heureux qu'au milieu de vous. »

Dieu en a décidé autrement. Pourquoi ? Pourquoi les liens les plus intimes ont-ils été créés pour être brisés violemment ? Pourquoi, s'il y avait encore une famille à réjouir, des âmes à édifier, une confiance justement acquise à faire valoir, s'il y avait plénitude de force, de vie, de dons, de facultés, pourquoi est-il subitement retranché ? Que le monde

épuiſe la ſérie des cauſes ſecondes, pour y chercher une répoſe, répoſe toujours incomplète et toujours ſtérile, je n'en veux connaître d'autre que celle de ſa chère compagne, celle d'une âme qui croit et d'un cœur qui adore : « *Père, cela eſt ainſi parce que tu l'as trouvé bon.* »

Père... là eſt le ſecret de l'épreuve; *Père...* le mot qui embrasse le temps et l'éternité, pensée aſſez vaſte et aſſez profonde pour que nous y puiffions jeter et noyer tous nos doutes, tous les murmures de notre cœur, toutes nos douleurs, tous nos regrets, tous nos péchés. *Père...* celui qui aime, *Père...* celui qui nourrit, ſoutient, conſole, fortifie, châtie et relève ſon enfant : *Père...* celui dont toutes les diſpenſations ont pour but de lui manifefter de mieux en mieux ſon amour. *Père...* celui dont le cœur et les bras ſont ouverts à quiconque par la foi eſt devenu ſon enfant. *Père...* celui ſur le ſein duquel on peut ſe jeter et cacher ſa face... et pleurer quand on n'a plus de paroles!

A nous de l'adorer ainſi; à nous de devan-

cer par la foi le temps où toutes les dissonances d'ici-bas se résoudreont dans l'accord parfait de là-haut, et dans l'immense et magnifique harmonie de l'ensemble des plans de Dieu.

Père, cela est ainsi parce que tu l'as trouvé bon. Et peut-être l'a-t-il trouvé bon pour mettre le sceau sur le ministère de notre frère, pour ajouter au poids de ses paroles, pour atteindre et toucher par sa mort quelque âme qui ne s'était pas laissé toucher par sa vie, pour lui faire désirer et rechercher la même foi.

Cette foi, la possédez-vous, avec la vie qu'elle donne ? Quand notre ami a souhaité pour vous la paix comme le bien suprême, il a voulu parler de la paix que le Sauveur a léguée à ses disciples ; il a pensé avant tout à la paix véritable, à la paix qui est de Dieu en Jésus-Christ. Cherchez-la ! Le temps est court ! La mort a monté bien rapidement les degrés de cette chaire ; elle en a arraché l'homme que nous aimions à y voir et à y entendre, elle s'y est installée, et je n'ai pas pu prendre sur moi de lui en disputer aujourd'hui la possession. De là, elle nous crie : *le temps est court* ; de là aussi, pendant que j'ai parlé, elle a promené

ses regards sur toute cette assemblée, choisissant d'avance celui de nous qu'elle abordera le premier. Il est un de nous qu'elle a maintenant marqué de son doigt, et qu'elle visitera bientôt. Fais Seigneur qu'elle le trouve préparé à la rencontre de son Dieu ! Amen !

DERNIÈRES MÉDITATIONS.

I.

LA VIE D'UN ORPHELIN.

Jean XIV, 18.

Le moment était venu où le Seigneur allait être enlevé à ses disciples. Après trois ans d'enseignement et de miracles, il lui restait encore le couronnement de son œuvre : la consécration par la souffrance. *Ce qui avait été écrit par les prophètes, touchant le Fils de l'homme, approchait de son accomplissement. Jésus-Christ va être livré aux nations, on se moquera de lui, il sera outragé, on lui crachera au visage ; et après qu'ils l'auront fouetté, ils le feront mourir, mais le troisième jour il ressuscitera.* Les disciples n'entendaient rien à tout cela, ce discours leur était

caché, et ils ne comprenaient point ce que leur Maître leur disait. Après le dernier souper, quand déjà la trahison de Judas se préparait, Jésus-Christ voit de près toutes ces choses ; ses luttes vont commencer, peut-être le croirons-nous trop absorbé dans ses pensées pour s'occuper, comme toujours, de ses disciples ; mais nous nous trompons. Jamais il n'avait été aussi près d'eux, jamais son cœur ne s'était épanché dans des entretiens aussi intimes ; c'est à ses *amis* qu'il pensait, et non point à lui. Que vont-ils devenir quand il ne sera plus avec eux ? Jetés *comme des agneaux au milieu des loups*, comment se soutiendront-ils ? Ils ne sentent point encore leur isolement, mais encore un peu de temps, et ils le sentiront. Ils se verront dispersés, attaqués, forcés de faire face à un monde d'ennemis, sans parler des combats qui leur viendront de leur propre cœur ; le Maître prévoit tout cela, et, à la veille de son trépas, il veut leur donner quelque chose pour les reconforter, quand sa présence visible leur aura été enlevée. Il

va leur laisser une promesse qui, comme toutes les promesses de Jésus-Christ, a une portée éternelle ; c'est la parole : *Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai à vous.* Et cette promesse n'est pas seulement pour les douze, elle est pour toute l'Église de Jésus-Christ. Depuis qu'il est monté au ciel, l'Église du Seigneur vit de cette promesse.

Nous avons quelque chose qui rayonne dans nos ténèbres, qui affermit nos pas comme sur un rocher, qui nous remplit de vie quand nos propres forces s'écoulent. L'ascension de Jésus-Christ était nécessaire pour que le petit troupeau fit l'expérience de cette parole : il a fallu que la forme visible du Seigneur nous fût retirée, pour que nous sachions ce que c'est que *d'être orphelins*, et en même temps ce que c'est que d'avoir *Jésus-Christ avec nous tous les jours, jusqu'à la fin du monde.* En méditant avec vous sur la promesse si précieuse que le Seigneur a laissée à son Église, nous pouvons en faire un double emploi. Qu'est-ce que cette vie sans

Jésus-Christ? Nous pouvons dire que c'est *la vie d'un orphelin*. Mais que devient notre vie, s'il y a union entre nous et Jésus-Christ? Nous pouvons dire que notre vie dès ce moment-là sera *une ascension commencée*. Où est le chef, là sont les membres; aujourd'hui par la foi, demain par la vue et par la possession de la même gloire.

I.

Nous disons que la vie humaine sans Jésus-Christ est *la vie d'un orphelin*. Cela est vrai dans le sens le plus étendu du mot. Avez-vous déjà connu quelque orphelin? Figurez-vous que nous en ayons un au milieu de nous. Voilà un enfant qui n'a plus ni père ni mère, et qui est encore à l'entrée de sa voie. Que va-t-il devenir? Il a perdu ses vrais soutiens, il ne retrouvera nulle part l'amour d'un père, ni la tendresse d'une mère; il sera entouré d'étrangers, et ce qui lui manquera toujours, c'est le toit paternel. On se

hâtera de lui donner quelque éducation pour lui faire gagner son pain ; après quoi il sera lancé dans le monde, et il deviendra ce qu'il pourra.

Mais cet orphelin, c'est vous-même ; vous aussi êtes lancé dans un monde qui n'est point votre toit paternel. Le caractère de la vie naturelle est de nous enlever nos soutiens ; le mieux entouré d'entre nous sera bientôt seul, et notre sentiment le plus habituel c'est celui de notre isolement. La vie ne se compose que de détachements, et *si notre espérance n'est que pour cette vie seulement, nous sommes les plus misérables des créatures.*

Que sont devenues ces années que vous avez passées sous le toit paternel ? Elles sont derrière vous pour toujours. Ce que la vie nous enlève avant tout, c'est ce temps heureux où l'on parle comme un enfant, où l'on juge comme un enfant, où l'on pense comme un enfant. La naïveté du jeune âge, ces joies, ces bonheurs qui font route avec l'enfant, s'évanouissent bientôt comme un rêve, et

l'on en est sevré plus tôt qu'on ne voudrait. Vous dites que l'enfance fait place à l'âge de raison ; mais qu'est-ce que cet âge de raison dans lequel entre le jeune homme ou la jeune fille ? C'est un état d'étiquette de la justice propre, c'est l'état d'un cœur plus froid, sans que ce soit l'état d'un cœur plus heureux. Les extases de l'enfant, les illusions de l'enfant, tout ce bouquet du premier âge se flétrit quand la vraie vie commence. Au lieu de s'épanouir, on sent le couteau qui arrive ; au lieu de voir les choses de loin, il faudra les voir de près et les perdre comme un orphelin. Et quel homme, quelle femme atteignent l'âge de vingt ans, sans avoir porté le deuil ? Et qui, à quarante ans, a le bonheur de conserver, je ne dis pas son père et sa mère, mais seulement l'un des deux ? Je veux croire qu'il vous reste des parents, des amis d'enfance ; mais jusqu'à quand les aurez-vous ? Et les avez-vous toujours à vos côtés ? Les avez-vous quand vous les voudriez, et surtout comme vous les voudriez ?

Il y a une solitude dans l'âme, qui est celle d'un orphelin. Mais vous avez des enfants et vous rajeunissez avec eux ; on n'est point seul, dites-vous, quand on a un intérieur de famille et une sphère d'activité. Mais vos enfants vont vous quitter ou vous ont déjà quittés ; l'un va au loin, l'autre se marie, et dans les deux cas vous ne les avez plus. Il y a dans les intérieurs de famille plus d'orphelins que nous ne le supposons. L'isolement d'un père, les regrets d'une mère, les vides cruels que la mort nous a laissés, tout cela fait naître le soupir : j'avais cherché et je n'ai point trouvé ou je n'ai pu conserver ; le monde me croit heureux et il ne voit pas que je ne suis qu'un orphelin.

Hélas ! les déceptions continuent. Il faut vous résoudre à plus de sacrifices encore. Il y a un avenir pour l'intelligence, pour les besoins moraux, pour les côtés nobles de la vie. Mais plus vous avancez sur le terrain de la connaissance, plus vous trouverez de choses qui vous échappent parmi celles qui vous

intéressent peut-être le plus. Et vos besoins moraux, sont-ils satisfaits avec quelques vertus, avec quelques œuvres, avec quelques éloges ? Le cœur est un abîme ; et plus on le remplit, plus il crie famine. Noblesse de sentiments, progrès de tout genre, ce n'est point cela qu'il vous fallait ; il vient une heure où toute notre vie se fond dans le creux de notre main. Que nous restera-t-il de nos années, de tout ce qui les avait embellies, remplies, soutenues ? Quel contraste entre la multiplicité de nos intérêts d'aujourd'hui et ce dénuement final que nous appelons la mort ! Nous courons, et c'est vers la mort ; *nous concevons le travail, et nous enfantons le tourment* ; nous avons peur d'être seuls, il nous faut des joies de famille, des délassements de tout genre, et il y a une solitude absolue qui nous attend et qui peut nous surprendre dès demain. La vie nous dépouille, le temps nous enlève, chaque jour nous crie : Tu n'as rien de ferme ici-bas, détache-toi, car tu seras détaché ; si tu te regardes de près, tu n'es qu'un orphelin.

Je n'ai point parlé du péché ; sous le vide des choses de ce monde, il y a une voix plus plaintive encore : c'est celle de la conscience. Imposez-lui silence, elle parlera de nouveau et plus fort ; vous ne renverserez point Dieu de son tribunal. Si la conscience a un appui, on est bien heureux, fût-on seul au monde ; mais en présence du péché, les appuis, plus qu'ailleurs, nous abandonnent. Que de roseaux cassés quand il faut enfin se regarder soi-même ! Quel isolement quand on cherche la paix et que nulle part on ne peut la trouver ! Le monde se tait, votre crédit vous délaisse, vous êtes seul dans l'univers, seul comme un orphelin. Pour une conscience réveillée, il n'y a ni père, ni frère, ni titres, ni espérances, la seule chose qui soit à vous, ce sont vos péchés et leurs conséquences. Une nature ravagée par le mal, une tristesse qui vous ronge, des souvenirs qui vous poursuivent, derrière vous une vie manquée, et devant vous l'éternité. — Oui ! c'est alors qu'on est seul et que l'âme s'enfonce, sans trouver où

poser le pied. Mais du sein de cette misère sort une autre voix qui n'est plus celle de la conscience; c'est quelqu'un qui vous dit : *Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai à vous.*

Vous avez vu la vie humaine sans Jésus-Christ; que devient-elle si Jésus-Christ se montre et s'il a touché notre cœur? *L'orphelin a trouvé compassion devant lui, et cette vie, sans Dieu et sans espérance, telle que notre chute l'a faite, devient une ascension commencée.*

II.

Pourquoi Jésus-Christ est-il monté au ciel? Il nous le dit lui-même : *C'est pour qu'un Consolateur vienne à nous et demeure avec nous éternellement.* C'est un consolateur invisible, car c'est pour le monde invisible que nous avons été créés. Connaître Jésus-Christ selon la chair, ce n'est point le connaître comme il faut; *la chair ne sert de rien, c'est*

l'esprit qui vivifie. C'est pour être avec nous, tous les jours jusqu'à la fin du monde, dans la puissance de cette vie qui ne doit point finir, que Jésus-Christ est monté au ciel et qu'il nous a envoyé du ciel son Esprit. Le Saint-Esprit vous donne le Fils et vous donne aussi le Père; vous n'êtes plus orphelin, quand vous faites route avec le Seigneur. En lui il n'y a point de changement ni aucune ombre de variation. Vous avez un ami qui offre toutes les garanties qui consolent : garantie de pouvoir, garantie d'amour, garantie de bonheur. Jetez vos autres soutiens, ils vous sont devenus inutiles. Si quelqu'un m'aime, dit Jésus, s'il garde ma parole, mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui. L'orphelin a trouvé un père, un frère, il y a aussi pour lui une cité et une bourgeoisie céleste. Si cela n'était pas, dit Jésus-Christ, je vous l'aurais dit. Je m'en vais vous préparer le lieu; et quand je m'en serai allé et que je vous aurai préparé le lieu, je revien-

drai et vous prendrai avec moi, afin que là où je serai, vous y soyez aussi. Nous regardons souvent le ciel, mais machinalement : nous oublions la promesse : Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai à vous. Celui qui est monté au ciel est notre avant-coureur, et au ciel comme sur la terre, il n'a point honte de nous appeler ses frères. Il vous est avantageux, nous dit-il, que je m'en aille ; car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. C'est ce Consolateur qui nous fait embrasser avec foi le royaume qui ne peut être ébranlé. S'il y a une tente dans laquelle nous gémissons, il y a aussi un édifice qui nous vient de Dieu, une maison éternelle, qui n'a point été faite par la main des hommes. Appuyez-vous sur le fondement des Apôtres, et vous n'êtes plus des étrangers ni des gens de dehors, mais vous serez concitoyens des saints, de la maison même de Dieu.

Est-il vrai que Christ est monté au ciel, et

qu'Il a glorifié dans sa personne notre nature humaine? Mais alors son ascension est aussi la nôtre. Dieu, dans la personne de son Fils, nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, en Jésus-Christ, afin qu'il fit connaître dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, par la bonté dont il a usé envers nous en Jésus-Christ.

Il est vrai que, ce que nous serons, n'a pas encore été manifesté; il suffit que nous sachions que, quand Il paraîtra, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est.

En attendant nous en avons les arrhes, s'il est vrai que l'Esprit de Christ habite en nous. Par l'ascension de Jésus, nous avons la liberté d'entrer dans les Lieux saints, par le chemin nouveau qui mène à la vie. L'orphelin peut dire : Celui qui a vaincu, m'a fait asseoir avec lui sur son trône; son désir est que là où il est, ceux que le Père lui a donnés y soient aussi avec lui, afin qu'ils contemplent la gloire que le Père lui a don-

née. Êtes-vous de ceux que Dieu a appelés ? Ce sont aussi ceux qu'il a justifiés et qu'il a glorifiés ; l'image du Fils de Dieu n'est que l'image du premier-né entre plusieurs frères ; nous tous qui contempons, comme dans un miroir, la gloire du Seigneur, à visage découvert, nous sommes transformés dans la même image, de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur.

Mais l'ascension de Christ nous dit aussi : *Que vos reins soient ceints et que vos lampes soient allumées. Heureux les serviteurs que le maître trouvera veillants quand il arrivera ! Il y a dans l'Église des vierges sages et des vierges folles ; avez-vous l'apparence de la piété ou en avez-vous la force ? Votre cœur est-il là où est son trésor ? L'un de vous peut monter au ciel, et l'autre peut tomber dans l'abîme ; ce que le Seigneur dit aux Douze, il nous le dit à tous : Veillez. Le second avènement du Seigneur approche ; l'Église primitive attendait ce retour avec une sainte joie ; pensez-vous que si le Fils de l'homme reve-*

nait aujourd'hui il trouverait de la foi, comme il la réclame? Il est prédit que l'état général dans les derniers temps sera la tiédeur. Eh bien! sommes-nous des chrétiens vivants ou sommes-nous des Laodicéens? Il n'y a point d'ascension pour un cœur double, pour un cœur partagé; c'est de ce juste milieu qu'il faut sortir; c'est de là que viennent les langueurs, et avec les langueurs, les interdits. N'attendez pas que vous soyez au ciel pour vivre dans l'atmosphère céleste; vous le pouvez dès aujourd'hui. Je parle des orphelins du Seigneur. Laissez-lui rompre vos soutiens, c'est dans les cœurs brisés que le ciel commence. Quand vous reconnaîtrez votre pauvreté, vous reconnaîtrez votre richesse. Écoutez le soupir qui traverse votre vie déchue; c'est aussi le soupir d'un Consolateur qui vous soulage dans votre faiblesse et qui veut demeurer éternellement avec vous. Donnez entrée à cet ami céleste, et il ne vous laissera point orphelins, il viendra à vous. Votre désert et votre lieu aride se réjouiront,

et votre solitude sera dans l'allégresse et fleurira comme une rose. Tous nos biens sont dans un bien unique, mais il faut *s'approcher* de ce bien et *asseoir sur lui votre retraite*; le cœur n'est heureux que s'il a trouvé son rocher. L'édifice de Christ est achevé : le jour de l'ascension y a mis la dernière pierre. *Entrez dans la structure de cet édifice, pour être une maison spirituelle et de saints sacrificateurs*; ce sont les pierres vives qui manquent, pour les chrétiens d'église, il y en a assez. Les mains de Jésus sont encore étendues ; tel qu'il monta au ciel , tel il bénit son Église. Mettons-nous sous ses mains bénissantes, elles cherchent au loin les orphelins. L'Église a une promesse, et *gardant ce bon dépôt*, vous en sentirez la valeur. Au grand rendez-vous du peuple de Dieu, nous saurons ce que cette promesse aura produit ; comme elle nous aura soutenus sur la terre, elle nous réunira au ciel, dans la cité permanente qui est la grande maison des orphelins.

II.

ÉPROUVEZ-VOUS VOUS-MÊMES.

2 COR. XIII. 5. 1 COR. XI, 28, 29.

Sur un temple, célèbre dans toute l'antiquité païenne, on lisait cette inscription : « Connais-toi toi-même. » Cette recommandation est aussi celle que nous fait l'Écriture-Sainte à chaque page. C'est de la connaissance de nous-mêmes que dépend la rectitude de nos jugements et tout le progrès de notre vie religieuse. Malheureusement cette connaissance est de toutes la plus négligée ; il y a des hommes qui savent une foule de choses, mais qui ont toujours eu les deux yeux fermés sur eux-mêmes. D'autres reconnaissent bien en eux certains défauts, mais ils n'ont jamais regardé à leur état fondamental, ni à l'esprit général qui les gouverne. Et nulle part l'erreur n'est plus dangereuse, que quand nous nous trompons sur nous-mêmes ; car il y va de notre âme et de notre éternité ;

18 ÉPROUVEZ-VOUS VOUS-MÊMES.

ce que l'homme aura semé, dit l'Écriture, c'est ce qu'il moissonnera aussi. L'examen de nous-mêmes est particulièrement nécessaire avant une communion. Notre texte nous dit : *Que chacun s'éprouve soi-même et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de cette coupe.* Ce n'est pas sans raison que l'Église a institué un service de préparation avant la commémoration de la sainte Cène; c'est pour mettre chaque communiant en présence de lui-même, afin qu'il se demande : Puis-je communier? La sainte Cène est une grande bénédiction; mais elle peut aussi être un grand jugement que nous attirons sur nous, selon l'état spirituel dans lequel nous nous approchons de la table sacrée. L'heure qui nous réunit en ce moment doit parler à nos consciences, et nous appelle à faire un retour sur nous-mêmes. Dieu va nous adresser deux questions dans lesquelles se renferme l'examen que nous demande notre texte. Ces deux questions sont les suivantes :

1° Qu'avez-vous fait jusqu'ici pour apprendre à vous connaître ?

2° Pourquoi voulez-vous communier ?

C'est Dieu qui vous fait ces deux demandes, et c'est à Dieu, ce n'est pas à l'homme, que vous avez à répondre.

I.

Qu'avez-vous fait jusqu'ici pour apprendre à vous connaître ?

Vous vivez dans une ville qui passe pour une ville chrétienne, et où les moyens d'édification et les ressources spirituelles abondent. Mais ce ne sont pas vos pasteurs qui peuvent vous faire votre christianisme ; vous avez à travailler vous-mêmes à votre salut, et le Seigneur dit qu'il y a *une porte étroite*, et personne ne peut l'élargir pour vous. Or, la première chose qu'il vous faut pour être mis dans la bonne voie, ce ne sont pas des sermons, ce ne sont pas des visites pastorales, c'est un regard sérieux, jeté sur vous-mêmes. La

connaissance du cœur est l'A. B. C. de la vie chrétienne, et un enfant n'apprend jamais à lire, s'il ne commence par l'A. B. C.

Je vais vous donner quelques directions, pour vous mettre face à face avec vous-mêmes et pour vous faire croître dans la connaissance de votre propre personne. Le premier conseil est celui-ci : Donnez-vous tous les jours quelques bons moments de silence et de recueillement. Je ne parle pas encore de la prière, mais de ce qui doit précéder la prière. Donnez-vous le temps de rentrer en vous-mêmes; quand vous aurez couru, parlé, pensé, travaillé, cherchez un coin tranquille, et demandez-vous : Où en suis-je avec moi-même? Si vous ne faites cela, et si vous ne le faites tous les jours, vous serez enlevés par ce monde extérieur, et votre vie ne sera qu'un carrefour. Vous ne serez plus vous, vous serez *comme la balle chassée par les vents*. Il y a des chrétiens qui sont toujours distraits, qui ont toujours l'esprit agité; pourquoi? C'est qu'ils ne se replient pas sur eux-

mêmes ; la même chose vous arrivera, si vous ne vous rappelez pas qu'il y a *une seule chose nécessaire*, et si vos intérêts matériels, vos occupations de famille, vos espérances terrestres, si tout cela n'est point dominé par un intérêt suprême. Dites-vous que vous pouvez mourir subitement ; la mort vient *comme un larron dans la nuit, et après la mort il y a un jugement*. C'est pour cela que, tous les jours, vous avez besoin de revenir sur vous-mêmes, de chercher le silence du cabinet, de sortir alors du vagabondage de vos pensées, de couper court à toutes les autres choses, et de vous regarder vous-mêmes, en vous mettant sur le seuil de l'éternité. Je vous répète que, si vous ne faites cela, et si vous ne le faites tous les jours, vous n'apprendrez jamais à vous connaître.

Voici un second conseil : Quand vous serez sortis du bruit, et que votre âme aura trouvé du silence, ne vous bornez pas à réfléchir sur vous-mêmes, il faut vous mettre en présence de Dieu. Le cœur est un cabinet noir,

et quand on cherche sans chandelle, on ne trouve point. Dieu seul est la vraie lumière, Dieu et sa Parole. Mettez-vous, tels que vous êtes, sous le regard du Dieu saint et vivant. Priez comme David : *O Dieu, sonde-moi et examine mon cœur ; éprouve-moi et considère mes discours.* Saint Paul dit : *Quoique je ne me sente coupable de rien, pour cela, je ne suis pas justifié ; celui qui me juge, c'est le Seigneur.* Eh bien ! au lieu de vous *mesurer vous-mêmes par vous-mêmes*, permettez au Seigneur d'allumer la vraie lumière. Ouvrez la Bible, cherchez les commandements de Dieu, ou lisez, dans le sermon sur la montagne, les dispositions que le Seigneur demande à ses disciples ; laissez tomber ces paroles sur votre conscience, et vous ne direz plus *paix, paix, là où il n'y a point de paix.* Si vous faites vos examens de conscience dans un autre esprit que celui de la prière, et devant un autre miroir que celui de la Parole sainte, vous serez aussi aveugles dans dix ans que vous l'êtes aujourd'hui. Votre cœur ne vous

dit pas la vérité, car *le cœur est trompeur et désespérément malin par-dessus toutes choses*; les hommes aussi ne vous disent pas la vérité; ils ne peuvent pas lire dans les pensées et dans les intentions de votre cœur, et vous avez grand soin de vous montrer toujours sous le jour le plus favorable. Dieu seul pénétre au fond de votre nature; soyez sincères envers vous-mêmes, et Dieu vous dira si ces *coupes et ces plats* qui sont si bien *nettoyés extérieurement*, le sont aussi *au-dedans*.

Mais cela encore ne suffit pas. Pour bien apprendre à vous connaître, il faut vous voir dans certaines situations. Je vais vous en nommer trois seulement.

Chacun de vous a ses côtés sensibles, ceux qu'il n'aime pas qu'on attaque. Notre cœur a une terrible susceptibilité qui vient de notre justice propre. Il y a peu d'hommes qui permettent qu'on leur parle d'eux-mêmes. Si vous touchez certaines cordes, et que, dans vos rapports directs avec quelqu'un, vous lui mettiez le doigt sur certaines plaies, il se révol-

tera ; il y a d'anciennes rancunes qui viennent de ce qu'on n'a pas pu digérer quelque bonne vérité. Eh bien ! observez avec soin si vous ne souffrez pas du même orgueil. Vous avez des péchés dans lesquels vous tombez plus facilement que dans d'autres, et qui reviennent toujours ; la plupart de vos rechutes viennent de vos péchés dominants. Et si vous vous observez bien, vous trouverez que vos côtés faibles sont aussi ceux qui sont le plus souvent attaqués, si ce n'est par les hommes, c'est par les occasions. Par exemple, l'homme dont le défaut capital est l'esprit de domination, se trouvera plus souvent heurté qu'un autre ; l'homme qui, à tout instant, tombe dans la mauvaise humeur, sera entouré plus qu'un autre de sujets de contrariété ; l'homme naturellement ingrat rencontrera plus qu'un autre des causes de mécontentement ; plus le goût du péché est fort, plus les occasions de ce même péché seront nombreuses. Cela doit être ; c'est quand nous aurons senti combien le péché nous subjuge

et nous rend malheureux, que nous rompons enfin avec lui. Eh bien ! surveillez-vous surtout dans les moments où vous êtes de nouveau en présence du côté faible de votre nature ; combattez alors *jusqu'au sang, en vous revêtant de toutes les armes de Dieu*. S'il y a tant d'hommes qui ne se connaissent pas, c'est qu'ils n'ont jamais voulu voir leurs côtés sensibles ; et il ne suffit pas de les voir, il faut les combattre et en faire le sacrifice à Dieu ; ce sont toujours nos manques de droiture qui nous arrêtent dans la connaissance de notre cœur.

Voici une autre situation particulière qui peut bien vous aider à vous connaître vous-même. Observez-vous bien dans vos rapports avec des caractères contrariants. Nous avons souvent des rapports forcés avec des caractères que nous n'aimons pas, parce qu'ils sont entièrement opposés au nôtre. Eh bien ! dans ce contact qui peut souvent durer des années, il y a bien des choses à juger en nous. Nous pouvons sentir alors ce qu'il y a de passionné,

• 26 ÉPROUVEZ-VOUS VOUS-MÊMES.

de haineux, de dur et d'inconverti en nous. Le cœur est un gouffre, duquel sort souvent *tout un monde d'iniquités*, comme il y a des marais desquels sortent mille vapeurs mortelles. Mettez-vous alors en présence de Jésus-Christ; *avez-vous les mêmes sentiments qu'il a eus? Considérez bien celui qui a souffert une si grande contradiction de la part des pécheurs; apprenez de lui à être doux et humbles de cœur, et vous trouverez le repos de votre âme.*

Enfin une troisième et dernière situation est celle-ci. Comment supportez-vous vos épreuves? Il y a des hommes qui ne savent pas souffrir, et qui ne sont bons chrétiens que quand ils chantent à l'église. Cependant *c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer au royaume des cieux.* Dieu n'épargne personne, et si vous voulez vous voir de la vraie manière, il faut vous voir sous la croix. Dans quel esprit vous trouvez-vous alors? *Votre cœur est-il là où est son trésor?* Nous croyons souvent que nous aimons le

Seigneur, et nous n'aimons que ses bienfaits. Nous avons une foule de mauvais soutiens, et nous ne les voyons tels que quand ils nous échappent. Pouvons-nous dire alors : Je n'ai rien perdu, *la grâce du Seigneur me suffit?* Et sans parler des grandes afflictions, examinez-vous bien quand vous êtes placés entre une crainte et une espérance, ou entre une détresse quelconque et l'attente d'un secours.

Les époques les plus bénies pour la connaissance de nous-mêmes, ce sont les époques d'attente. On est alors en suspens sur ce qui va arriver, et l'on perd trop souvent le bénéfice de l'intérim, en allant trop au-devant des évènements avec ses pensées et ses désirs. On se livre à des agitations, à des combinaisons intérieures, et nous pouvons voir alors combien notre cœur est peu fondé, combien notre prière est remplie de distractions, et combien peu le Seigneur est encore notre bien suprême. Dieu prolonge souvent ces intérim, quand il voit que l'apprentissage que nous devons faire n'a pas encore été compris. Il

veut que, quoi que nous attendions, nous nous disions : Ce que j'espère n'est rien en comparaison de ce que j'ai déjà ; ce ne sont point les faveurs de l'Éternel, c'est l'Éternel lui-même qui est *la portion de mon héritage*, et qui *conserve mon lot*.

Ces directions suffisent, et j'en viens à la seconde question : Pourquoi voulez-vous communier ?

II.

Vous êtes-vous examinés sur ce que vous cherchez dans la communion ? C'est un point spécial et qui se rattache encore à l'examen de vous-même.

Il y a bien des chrétiens qui sont entièrement dans le vague, quand ils s'approchent de la Table sainte. Ils y viennent sans trop savoir pourquoi ; et ce qu'ils cherchent, ils ne peuvent pas le dire. D'autres ne voient dans la communion qu'un usage pieux qu'ils ont toujours suivi, mais dont ils pourraient tout

aussi bien se passer. C'est une piété de routine, une affaire traditionnelle, et ce malheureux formalisme est la plaie de bien des églises. D'autres encore attachent à la communion une vertu magique, en croyant qu'au moment même où ils reçoivent le pain et le vin, il se passe, comme par enchantement, quelque chose de nouveau dans leur cœur et dans leur vie chrétienne. C'est du catholicisme protestant; ne venez point à la sainte Cène, si c'est là l'effet que vous en attendez. D'autres encore croient qu'il suffit de communier pour être de nouveau en règle avec Dieu; la Cène devient ainsi une œuvre méritoire ou un oreiller de sécurité. Je ne parle pas de ceux qui viennent avec un interdit; ce serait de toutes les communions la plus malheureuse; jugez d'abord en vous ce qu'il y a à juger, et ne venez point manger votre condamnation. *Que chacun s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de cette coupe.* Il y a encore une classe de communicants qui sont dans l'erreur : ce sont ceux

qui veulent se rendre dignes de communier, et qui attendent d'arriver à la sainte Table avec moins de péchés. C'est tout simplement de la justice propre ; vous voulez attendre que vous soyez en état de vous sauver vous-même, si ce n'est tout-à-fait, du moins en partie. Mais *le Seigneur ne donne point sa gloire à un autre* ; Jésus-Christ n'est pas un aide seulement, il est un Sauveur entier et parfait.

Voulez-vous savoir qui doit communier ? Ce sont les paroles mêmes de l'institution de la Cène qui vous le disent. Il est question *du corps rompu de Christ et du sang versé de Christ* ; or la sainte Cène vous confirme et vous met en main *la rémission de vos péchés*. Mais ce ne sont pas ceux qui sont en santé qui ont besoin de médecin, ce sont ceux qui se portent mal.

Votre âme est-elle *une âme chargée et travaillée* ? Voilà la grande question. Peut-être n'en est-il pas ainsi ; il y a tant d'honnêtes chrétiens qui n'ont jamais senti le poids du péché. Ils croient en Jésus-Christ, ils ont tou-

jours cru, mais jamais vous ne les avez vus mal avec eux-mêmes. C'est une orthodoxie pleine de poussière, la foi d'un cadavre, non celle d'une âme vivante. Ah! ils sont rares, ceux que la charrue de Dieu a retournés, et qui *depuis la plante du pied jusqu'au sommet de la tête ne voient rien d'entier en eux*. Pour bien communier, il faut de ces expériences profondes, humiliantes, et qui vont jusqu'à la moelle des os; il faut connaître les chaînes du péché et les malédictions du péché dans toutes les jointures de l'âme; il faut avoir pu *crier des lieux profonds comme un cerf brame après des eaux courantes*. Ce ne sont point les bavardages chrétiens qui font le communiant, ce sont les larmes et les abîmes, ces misères sans fond et pour lesquelles il n'y a plus de paroles. Alors venez; apportez tout ce fardeau, il y a ici quelqu'un qui vous l'enlèvera. Êtes-vous le dernier des pécheurs? tant mieux, c'est pour vous surtout que Jésus-Christ est venu. *Il a été envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour publier aux*

captifs la liberté, et aux prisonniers l'ouverture de la prison. Ne cherchez point votre délivrance en vous-mêmes, votre dette est payée, vous avez été rachetés de votre vaine manière de vivre, non par des choses périssables, comme l'argent ou l'or, mais par le précieux sang de Christ, comme de l'agneau sans défaut et sans tache. Si votre cœur ne peut croire, étendez la main pour recevoir. Ce pain rompu est la communion du corps de Christ ; cette coupe bénie est la communion du sang de Christ. C'est un pain vivant, un sang qui purifie de tout péché, c'est toute l'œuvre de Christ qui vous est mise en main et avec laquelle vous entrez en communication. Et dans l'œuvre de Christ est aussi la vie de Christ, la puissance de cette vie qui ne doit point finir. C'est avec cette vie divine que vous entrez en communion, en mangeant et buvant ce que le Seigneur vous présente. Sa chair est véritablement une nourriture, et son sang est véritablement un breuvage. C'est ici le pain qui est descendu du ciel, le

vrai Cep dont le Père est le vigneron. Heureux ceux qui ont faim et soif, ils seront rassasiés. Il y aura communion entre votre misère et ce que Dieu a de plus précieux ; *Lui qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il point aussi toutes choses avec lui?* Si votre cœur est un cœur touché, ne vous laissez point retenir par des craintes, ni par de faux scrupules ; les dispositions du moment ne sont point celles auxquelles Dieu regarde ; il regarde à votre état général, c'est là ce qui décide. On a beau être ému au moment d'une communion, rien ne sèche aussi vite que des larmes. En revanche, on a beau être sec au moment d'une communion, pourvu qu'il y ait réveil de conscience et un travail commencé de la grâce, alors venez ; *on donnera à celui qui a, afin qu'il ait encore davantage ;* venez, tels que vous êtes, et Dieu vous fera tels qu'il veut vous avoir. Partez toujours de ce que Dieu est pour vous, et non de ce que vous êtes pour Lui. Il vous a aimés le premier, ce

n'est pas vous ; il vous gardera jusqu'à la fin, ce n'est pas vous qui avez à vous garder ; *si vous êtes infidèles, il est fidèle, il ne peut pas se renoncer lui-même. Les dons et la vocation de Dieu sont irrévocables ;* remettez-vous sur ce rocher, et vous ne serez point ébranlés ; dans le sein de vos misères, de vos dénue-ments ou de vos combats, vous aurez commu-nion avec ce *Dieu qui est amour*, et qui de-meure avec vous, comme votre Père, votre Sauveur et votre Consolateur. AMEN.

III.

LA CONVERSION.

AMOS, IV, 11 et 12.

Le ministère des prophètes d'Israël avait une double destination. Dieu se servait de ces prophètes comme de marteaux, pour frapper les consciences, en annonçant ses jugements aux rebelles. Ils étaient chargés de *crier à plein gosier de ne point s'épargner, d'élever leur voix comme un cornet, et de déclarer à leur peuple son forfait, et à la maison de Jacob ses péchés*. Mais ce langage était suivi d'un autre qui s'adressait aux cœurs repentants, à ceux qui sentaient que *leurs iniquités avaient fait séparation entre eux et leur Dieu*. L'Éternel changeait alors le langage de ses prophètes, et disait : *Consolez, consolez mon peuple; parlez à Jérusalem selon son cœur, et criez-lui que son temps marqué est accompli*. Aux tonnerres

du Sinaï succédait *le son doux et subtil* de la grâce, car *Dieu ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se détourne de son train et qu'il vive*. Le chapitre du prophète Amos que nous avons devant nous, a aussi ce double caractère. L'Éternel avait fait tomber sur le peuple juif et sur le pays toutes sortes de fléaux, mais ces châtiments n'avaient point atteint leur but ; le prophète rappelle ces jugements et ajoute, le cœur navré : *Et vous ne vous êtes point convertis à moi, dit l'Éternel*. D'autres jugements sont annoncés ; Israël va être traité *comme Sodome et Gomorrhe*, mais avant de frapper de nouveau, l'Éternel fait au peuple cette sommation : *O Israël, puisque je veux te faire cela, prépare-toi à la rencontre de ton Dieu !* Ce Dieu d'amour ouvre encore une fois ses bras ; il veut *passer par-dessus les péchés du reste de son héritage, il veut jeter tous ses péchés au fond de la mer*, mais qu'au moins cette fois-ci Israël se tourne vers son Dieu et qu'il *reconnaisse enfin les choses qui regardent sa*

paix ! Ce Dieu qui a formé les montagnes, qui a créé le vent, et qui déclare à l'homme quelle est sa pensée, parle en suppliant ; il épuise toutes les richesses de sa bonté, de sa patience et de son long support, pour convier à la repentance et pour faire surabonder la grâce là où abondait le péché.

Mes frères, le jour qui nous réunit aujourd'hui est un jour de jeûne et de prière. La sommation du prophète : *O Israël, prépare-toi à la rencontre de ton Dieu !* cette parole solennelle est aussi là pour nous. Il y a une rencontre avec Dieu, laquelle nous attend tous : c'est notre rencontre avec lui devant son tribunal. Tous les appels de Dieu doivent nous préparer à cette heure finale, et si l'Église a institué un jour de jeûne et de prière, ce n'est point pour que nous nous contentions d'un simple acte de dévotion, à la manière des pharisiens, mais que nous nous demandions, la main sur la conscience : Me suis-je enfin tourné vers Dieu de la vraie manière ? Ce que Dieu réclame de nous dans la

parole sacrée que nous avons sous les yeux comme texte, c'est notre conversion. O vous tous qui êtes ici présents, où en êtes-vous quant à votre âme, quant à la chose capitale ? Y avez-vous pensé depuis le jour de jeûne de l'année dernière ? Le faux est bien plus commun que le vrai, et je ne m'étonnerais pas que, dans le public de cette église, il y eût plus de faux convertis que d'âmes véritablement changées. Or comme notre texte nous impose l'obligation de vous parler de la conversion, je vais vous parler d'abord des fausses conversions, afin que personne ne se fasse illusion sur soi-même. Après avoir éloigné l'erreur, nous pourrons alors plus facilement être mis en présence de la vérité, et voir quels sont les signes d'une conversion véritable. *Que chacun s'éprouve soi-même* ; ce n'est point l'homme, c'est Dieu qui va vous parler.

Je vais vous décrire quatre états, qui sont autant de fausses conversions.

Il y a d'abord une classe de chrétiens qui

ne cherchent à l'Église que des émotions nerveuses. Quand ils ont reçu quelques impressions, et qu'ils se sont sentis plus ou moins remués, ils prennent ces mouvements passagers pour un commencement de conversion. Mais la conversion est une vie nouvelle, et une vie est quelque chose qui dure et qui ne s'en va pas en fumée. Si vous n'êtes point *renouvelé dans votre esprit* et dans votre nature intime, le but de la prédication est manqué. Tous ces jeûnes qui sont derrière vous, seront perdus, car, en regardant bien, vous serez obligé de vous dire : Je suis toujours le même homme. C'est le même esprit, le même cœur, la même volonté ; et à force de vivre ainsi, vous usez votre conscience, et vous *changez la grâce de Dieu en dissolution*. Cela vient de ce que vous ne voulez point rompre avec vous-même ; mettez-vous enfin dans la vraie lumière, et vous verrez sous vos émotions passagères une résistance cachée qui est une inimitié contre Dieu, et tout un monde de révolte.

Voici un autre état qui n'est pas moins trompeur : on voit des hommes qui, après avoir couru le monde et les plaisirs, deviennent peu à peu plus rangés et contractent des habitudes plus casanières. On croit alors, parce que ces hommes ont renoncé au grand monde et à une vie de dissipation, que ce changement est une conversion. Mais il y a loin de là. On peut s'être retiré des fêtes et des soirées, et ne pas avoir fait un pas de plus vers Dieu. On peut mener une vie toute bourgeoise, préférer aux réunions bruyantes, le coin du feu, et aux succès du salon, les plaisirs domestiques, sans que pour cela on soit meilleur chrétien. Dieu n'a rien gagné par suite de ce changement ; c'est un changement d'habitudes, et non une réforme vitale. Le monde n'est pas dans les soirées, le monde est dans l'esprit terrestre, et tant que l'affection dominante n'est point celle des choses d'en haut, on est toujours le même homme du monde, et la conversion n'a pas commencé.

Voici un troisième état : c'est celui des hommes éprouvés et qui contractent tout-à-coup des habitudes pieuses. *Dieu les tient serrés par-devant et par-derrière, et a mis sa main sur eux* ; n'ayant plus d'échappatoires, ces hommes alors commencent à faire des promesses. Que Dieu les fasse sortir de détresse, et il verra qu'il n'aura pas fait des ingrats. C'est aussi un jeûne, mais un jeûne forcé ; c'est le diable qui se fait ermite, mais cette piété intéressée n'est pas une conversion. Ce n'est point Dieu que ces hommes recherchent, ce n'est que leur avantage, leur liberté ; donnez-leur ce qu'ils veulent, et le mauvais esprit reviendra et *en amènera encore sept autres*. J'en appelle ici à vous-mêmes. N'avez-vous point derrière vous plus d'un mauvais jour, où vous ayez crié à Dieu et où votre cœur se soit cru amolli ? Les secours humains vous étaient retranchés, et vous disiez à Dieu : *Tu es mon rocher et ma haute retraite !* Eh bien ! regardez-vous aujourd'hui : vos épreuves ont-elles eu des

suites? Hélas! l'enfer, comme on dit, sera pavé de bonnes résolutions; les épreuves, à elles seules, ne convertissent personne, vous le voyez par le peuple Juif. Amos, après avoir énuméré tous les châtimens passés de Dieu, ajoute chaque fois : *Et vous ne vous êtes point convertis à moi, dit l'Éternel*. Si le malheur, à lui seul, convertissait, tous les mendiants ou tous les malades de l'hôpital seraient des gens convertis. Il faut une autre force pour changer le cœur et pour donner cours à la parole : *Israël, prépare-toi pour aller à la rencontre de ton Dieu*.

Enfin, il y a un quatrième état, et qui est plus dangereux que tous les autres; ce sont les conversions de tête. Il y a des hommes qui croient tout, qui admettent tout, qui n'ont jamais douté, qui n'ont jamais eu à combattre, mais en qui il n'y a pas une étincelle de vie. C'est une religion de statue et qui n'a que *l'apparence de la piété*, mais qui *en dément la force*. On sent de suite si celui qui vous parle de foi, a fait l'expérience de la

chose ou non. Des paroles chrétiennes, quand l'âme n'est point touchée, ne sont qu'un *airain qui résonne, qu'une cymbale qui retentit. Le juste vit de sa foi*; où il y a foi, il y a aussi *des fleuves d'eau vive, des démonstrations d'esprit et de puissance, des victoires remportées sur le monde et sur soi-même*. Où tout cela manque, l'aveuglement est doublement cruel, et Jésus-Christ dira encore : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché, mais maintenant vous dites : Nous voyons ; c'est à cause de cela que votre péché subsiste.*

Après avoir parlé des fausses conversions, il est juste que je vous dise quels sont les signes d'une conversion véritable. Il y a bien des moyens dont Dieu se sert pour nous convertir à lui, et entre mille conversions il n'y en a peut-être pas deux qui aient été produites exactement de la même manière, comme il n'y a pas deux feuilles d'arbre qui se ressemblent ; mais, malgré cela, il y a différents états par lesquels il faut que nous

passions tous, si notre conversion doit être une œuvre divine. Je vais être aussi large que possible, et me borner à vous indiquer trois caractères qui, s'ils sont réunis, peuvent donner une garantie suffisante qu'il y a conversion, et conversion réelle. Ce qu'il faut d'abord, c'est un réveil général de la conscience. La conversion est une révolution spirituelle, et pour que cette révolution ait lieu, il faut d'abord que vos mauvais fondements soient ébranlés et que vous sortiez du long sommeil de votre justice propre. Il faut que vous sentiez dans tous les coins de votre nature un malaise, et que ce malaise devienne un véritable tourment, *une épée à deux tranchants* qui pénètre dans vos jointures et dans vos moelles, pour vous faire arriver à l'expérience que votre état de péché est aussi un état de malédiction. L'homme du monde a bien aussi quelquefois des remords de conscience, mais quand Dieu vous ouvre les yeux sur vous-même, à l'heure de la conversion, ce ne sont plus des remords isolés qui vous tra-

vailent, c'est quelque chose de plus général. Vous trouverez au fond de votre âme une séparation de Dieu, une plaie sans espérance, et cet état de chute se fera aussi sentir comme la source profonde de toutes vos misères. Vous découvrirez que toute votre vie passée a été une vie manquée, parce que votre esprit général a été un esprit contraire à celui de Dieu; vous soupirez après un renouvellement de cœur et de volonté, et vous comprendrez la parole : *En vérité, en vérité, si vous ne naissez de nouveau, vous ne pourrez voir le royaume de Dieu.*

Ce réveil général de la conscience vous amènera à un second état qui est aussi un signe infallible qu'il y a conversion. Un homme qui se convertit est en second lieu un homme dont le cœur a été touché. Il éprouvera la puissance d'un amour nouveau qui désormais le gouvernera et remplacera l'amour du monde et la présomption naturelle. Au milieu de ce bouleversement intérieur qui commence la conversion, il y aura déjà

quelque chose d'une paix qui surpasse toute intelligence. C'est la grâce du Seigneur Jésus-Christ qui, d'un enfant du monde, va faire une nouvelle créature. S'il n'y avait dans une âme qui se réveille que les rongements du péché, cela seul ne ferait point la conversion. On tomberait dans l'accablement de la tristesse, dans la mélancolie ou dans le désespoir, mais ce qui préserve de ces suites, c'est que, comme la conscience a été réveillée, le cœur, de son côté, a été touché. Il y avait dans les misères de l'enfant prodigue encore autre chose que ses misères : ce qui l'a jeté au-devant de son père, c'était la confiance ; il est encore ton père, *prépare-toi à sa rencontre*, et tu le sauras. Le cœur touché est ce miracle que nous appelons la foi. Où il y a conversion, il y a aussi naissance d'un élément nouveau, l'amour de Dieu qui se donne à connaître en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Il y aura place pour *la parole certaine et digne d'être reçue avec une entière croyance, que Jésus-Christ est venu au monde pour sauver des pécheurs.*

C'est cette rencontre avec Jésus-Christ qui va donner à la conversion un troisième et dernier caractère. Où il y a conversion, il y a aussi des rapports intimes avec le Seigneur. L'homme du monde pense aussi à Jésus-Christ ; nous voulons admettre qu'il l'invoque dans ses prières, et qu'il ait plus d'une fois le sentiment de sa présence : mais dans la conversion il y a plus. *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Nous porterons en nous *la puissance d'une vie qui ne doit point finir, car, qui a le Fils, a la vie ; qui n'a point le Fils, n'a point la vie.* Il y aura communication directe et abondante entre notre âme et le Seigneur. Il dit lui-même : *Mes brebis entendent ma voix, et je les connais, et elles me suivent.* L'homme ordinaire cherche sa subsistance spirituelle en lui-même ; s'il est bien disposé, il se croit en progrès, s'il est mal disposé, il croit qu'il rétrograde. Où il y a conversion, il y a un autre point de départ et d'autres ressources. Ce n'est plus à vous-même que vousregar-

derez, c'est à l'œuvre et à l'invariabilité du Seigneur. *Nous avons tous reçu*, dit saint Jean, *de sa plénitude, grâce sur grâce*. Vous aurez quelque chose de meilleur que vos bons ou que vos mauvais moments; vous aurez un fondement qui ne s'ébranle point, *une pierre angulaire et précieuse*, car *personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, et qui est Jésus-Christ*.

Et voilà le bonheur de la conversion : on a un bien suprême et qui est indépendant du monde et de nos propres misères. *Ni les hauteurs, ni les profondeurs, ni le présent, ni l'avenir, ni la vie, ni la mort, ne pourront nous séparer de l'amour que Dieu nous a montré en Jésus-Christ Notre-Seigneur*. Le monde passe, les hommes changent, votre cœur vous trompe, mais il y a *une espérance qui ne confond point*, un bien vivant qui demeure éternellement : c'est ce Jésus-Christ que Dieu nous a donné, et *en qui il nous a aussi donné toutes choses*. Ce n'est point pour une pluralité de biens que nous avons été

créés, c'est pour un bien unique ; la multiplicité fatigue ; l'unité repose ; l'esprit, l'âme et le corps ne se recueillent qu'en Celui qui nous a aimés. Convertissez-vous et vous le saurez ; si Dieu nous a réunis en ce moment, c'est pour nous dire : *O Israël, prépare-toi à la rencontre de ton Dieu !* Vous voyez derrière vous une foule de bienfaits et une foule de misères ; regardez comment votre vie avance, comment vos années s'envolent ! ce jour de jeûne peut être le dernier pour plusieurs d'entre nous. Si vous avez négligé les appels qui sont derrière vous, *au moins en ce jour qui vous est donné, reconnaissez les choses qui regardent votre paix. Approchez-vous de Dieu, et il s'approchera de vous ;* sentez combien vous êtes pauvre, sentez enfin que vous n'avez rien de ferme, et que ce christianisme ordinaire ne vous donne que des déceptions. Vous pouvez avoir autre chose, et vous pouvez l'avoir gratuitement. Demandez que votre conscience se réveille, que votre cœur soit touché, que vous entriez

•

en communion avec le Prince de la vie et de la résurrection. *Défrichez-vous des terres nouvelles, et ne semez plus parmi les épines. Ainsi, votre jeûne sera changé en joie et en allégresse et en des fêtes solennelles de réjouissance.* Le plus beau spectacle est celui d'une âme qui sort de ses misères, et a rencontré son Dieu, qui a trouvé en lui son bien suprême et qui peut dire : *Eternel ! tu m'as attiré et j'ai été attiré ; tu as été plus fort que moi, et tu as prévalu.* AMEN.

IV.

LE MINISTÈRE DE PAIX.

JEAN XX, 19 et 21.

L'Écriture-Sainte a deux manières de nous parler. Elle s'adresse à nous, tantôt directement, dans des exhortations et dans des promesses, tantôt indirectement, dans des histoires ou dans des tableaux. C'est un de ces tableaux que nous avons devant nous, et sur lequel je voudrais arrêter votre attention. Vous voyez Jésus-Christ apparaissant aux disciples dans sa forme glorifiée, puis leur montrant ses mains et son côté, et leur disant : *La paix soit avec vous !*

Rapprochons-nous un peu plus de la situation que l'Évangéliste nous présente, et voyons alors quelle application elle renferme pour nos âmes.

Le plus beau jour était sur son déclin, celui où *Jésus-Christ avait vaincu la mort et*

où il avait mis en évidence la vie et l'immortalité. Le petit troupeau ne croyait point encore à la résurrection du Maître, mais il était présent à leur cœur, et c'était pour s'entretenir de lui qu'ils s'étaient réunis. Ils fermèrent les portes, pour ne pas souffrir de la part des Juifs, et pour donner à leur réunion plus d'intimité. Le soir est aussi plus particulièrement propre à l'édification ; quand les voix du monde se taisent, les besoins intérieurs peuvent parler. Mais de simples entretiens religieux ne suffisent pas ; la véritable intimité est celle de la prière. Il faut se mettre en présence du Seigneur, pour recevoir de Lui ; *et où il y a deux ou trois personnes assemblées en son nom, il y est au milieu d'elles.*

C'est cette grâce qui va aussi être faite aux disciples. Les portes étaient fermées, mais il n'y a plus d'entraves pour le vainqueur de la mort ; *il a toute puissance dans le ciel et sur la terre.* Les disciples se voient tout-à-coup en présence de leur Maître, et lui, se tenant

au milieu d'eux, leur dit : *La paix soit avec vous !* Et pour leur confirmer que c'est bien Lui, *il leur montre ses mains et son côté.* Ce n'est plus un corps déchiré qu'ils voient, c'est un vêtement incorruptible ; immobiles, et sous l'impression de ce bonheur nouveau, tous sont pénétrés de joie, et le Maître qui n'avait point changé pour eux, leur répète : *La paix soit avec vous !*

Cette paix, mes frères, le Sauveur l'a laissée à son Église. Nous tous qui vous annonçons l'Évangile, nous sommes et nous voudrions être *des messagers de paix.* Le Seigneur a dit à ses ministres : *Dans quelque maison que vous entriez, dites en entrant : La paix soit sur cette maison ; et s'il y a là quelque enfant de paix, votre paix reposera sur lui ; sinon, elle retournera à vous.* Le sauvage même, quand il sent ce qui lui manque, peut s'écrier : *Combien sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui apporte de bonnes nouvelles et qui publie la paix !* Mais il faut que Jésus lui-même se révèle à nos âmes,

qu'il nous montre le fondement de cette paix, et que nous soyons rendus capables de nous l'appliquer.

Appelé au milieu de vous, pour *conduire vos pas dans le chemin de la paix*, il est juste que je vous dise d'abord de quelle paix j'entends parler ; et quand je vous l'aurai décrite, il est nécessaire aussi que vous regardiez à vous-mêmes, pour vous demander : suis-je un enfant de paix ? l'Évangile qu'on m'annonce a-t-il trouvé en moi son terrain ? En posant devant vous ces deux questions, je vous montrerai ce que doit être le ministère évangélique pour celui qui parle, comme pour ceux qui écoutent.

Le Seigneur dit à ses ministres : *Parlez de paix à mon peuple*. C'est de la paix de Jésus qu'il est question, de celle qu'il nous a acquise par son sang et sa résurrection ; de celle qu'il verse dans nos âmes et qui fait de nous ses disciples ; c'est de *cette paix qui surpasse toute intelligence*, qui nous ramène à Dieu, qui affermit la conscience, nous donne la

force de combattre, et qui nous communique *les puissances du siècle à venir* ; c'est de la seule paix qui soit véritable, ce n'est point d'une autre que je voudrais vous parler.

Le monde dit aussi : *La paix soit avec vous !* et c'est de la paix du monde que se contentent bien des âmes abusées. A cette réunion des disciples le monde oppose d'autres réunions, et le prince de ce monde, étendant ses mains meurtrières, peut dire aussi : *La paix soit avec vous !* Mais cette paix n'est qu'un sommeil de mort, un engourdissement de la conscience. On se dit : *paix, paix, quand il n'y a point de paix*, car la vraie paix ne vient qu'après l'épée. Les jours passent, les années s'envolent, et la paix du monde laisse toujours dans le même esprit et dans le même aveuglement. Le monde ne veut pas que vous tiriez le glaive contre vous-même, ni que *vous résistiez jusqu'au sang, en combattant contre le péché*. Dans toute église, il y a de ces hommes *qui ne souffrent point la saine doctrine, mais qui,*

ayant une démangeaison d'entendre des choses agréables, s'assemblent des docteurs selon leurs propres désirs; qu'on prêche, qu'on insiste en temps et hors de temps, ils fermeront l'oreille à la vérité et se tourneront vers des fables.

Mais la morale humaine peut dire aussi : *La paix soit avec vous!* Il y a des réunions d'honnêtes gens, tout cousus de morale; et cette satisfaction d'eux-mêmes, ils l'appelleront aussi la paix. On a des principes, des mœurs, on ne fait tort à personne, et on laisse vivre chacun comme il l'entend; ainsi équipé, on se regarde et l'on s'écrie : que me manque-t-il encore? Le Sauveur n'apparaîtra pas à des gens qui peuvent si bien se sauver eux-mêmes; c'est leur conduite morale, ce n'est point le sang de Jésus-Christ qui les purifie de tout péché. Mais que devient alors la croix du Calvaire? Vous voyez sur cette croix l'homme le plus moral, le plus saint, *frappé, battu de Dieu et affligé. Lui qui n'a point commis de péché, et dans la bouche de qui il*

ne s'est trouvé aucune fraude, il expire sous nos yeux comme le dernier des pécheurs. Que concluez-vous de là ? Nécessairement, que si Dieu traite ainsi son propre Fils, si le juste a été fait malédiction, à quoi ne doit pas s'attendre le pécheur ? *Si l'on fait ces choses au bois vert, que ne fera-t-on pas au bois sec ?* Répondez, mais que ce soit sous la croix.

Enfin il y a une religion vague, sans fondement assuré, qui peut dire aussi : *La paix soit avec vous ?* Jésus-Christ, pour beaucoup d'âmes, est bien quelque chose, mais il n'est pas encore tout. On veut se sauver, moitié par la foi, moitié par les œuvres ; aujourd'hui on compte sur le Seigneur, demain on compte sur soi-même. On ne s'avoue pas toujours ce mélange, mais vous voyez bien qu'un tel christianisme n'a rien d'assuré : on est *comme la vague qui est agitée et poussée çà et là par le vent*. Ce qui manque alors, ce sont les expériences sur soi-même, le péché n'est pas encore devenu péché ; on n'a point encore crié des lieux profonds. On n'a qu'un demi-Sauveur,

parce qu'on n'a qu'un demi-besoin d'être sauvé. Le fondement de ce christianisme, ce n'est point la paix de Jésus, c'est l'illusion du vague et des sentiments naturels. Ce sont des auditeurs d'église qui peuvent ressentir de grandes émotions, mais leur cœur n'est point gagné, car leur conscience n'est point véritablement frappée.

La vraie paix ne vient ni du monde, ni de la morale humaine, ni d'un mélange de foi et de justice propre. La vraie paix est dans les mains percées et dans le côté ouvert de Jésus. Ce n'est point sans raison qu'il montre à son Eglise ces mains et ce côté, comme le fondement de notre paix. C'est pour nous dire : *Vous avez été rachetés de votre vaine manière de vivre, non par des choses périssables, comme l'argent et l'or, mais par le précieux sang de l'Agneau sans défaut et sans tache. C'est Lui qui est notre paix ; ne la cherchez point en vous-mêmes, elle est dans la seule oblation qui vous a amenés pour toujours à la perfection.* Le ministère qui doit

s'adresser à vous, veut vous fonder sur le rocher des siècles. Nous vous montrerons votre paix dans une Personne, et cette Personne est invariable, car *Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui, éternellement*. Dans chaque prédication, nous vous présenterons *Celui qui a été livré pour nos offenses, et qui est ressuscité pour notre justification*. Nous ne prétendons point savoir autre chose parmi vous que *Jésus-Christ crucifié, mais vivant désormais par la puissance de Dieu*. Nous vous rappellerons que votre paix est une paix vivante et éternelle, qu'elle n'est pas dans vos états changeants. Mais il faut que lui-même intervienne, lui qui *incline les cœurs comme des ruisseaux d'eau*. Il faut qu'il entre par les portes fermées, qu'il vous applique son œuvre, qu'il vous dise et vous répète : *Je t'ai aimé d'un amour éternel, et je t'ai attiré par ma miséricorde*. Il faut que les paroles qui tombent de cette chaire, deviennent *des démonstrations d'esprit et de puissance*, et que vous sachiez, en sortant d'ici, que *votre Ré-*

dempteur est vivant. Alors vous aurez une paix qui sera aussi *la victoire sur le monde*, le péché et le tombeau. Mais cette paix, il faut la chercher vous-même, et après vous l'avoir décrite, j'ai besoin de vous demander : Serez-vous *des enfants de paix* ? L'Évangile qu'on vous annonce, trouvera-t-il en vous son terrain ?

Je vais prendre du milieu de vous trois hommes, et veux me figurer que c'est tout particulièrement pour ces trois que j'ai été envoyé. Le premier est un homme du monde, le second est un homme travaillé, le troisième, un homme converti ; quel sera le traitement spirituel que nous aurons à suivre à l'égard de ces trois hommes ? Le ministère évangélique sera pour le premier, *un ministère de réveil* ; pour le second, *un ministère de consolation* ; pour le troisième, *un ministère d'affermissement.*

Nous dirons au premier : vous dormez ; réveillez-vous enfin, car jusqu'ici vous n'avez point vécu. Le monde spirituel vous est fer-

mé, et si vous deviez mourir cette nuit, vous seriez un homme perdu. On ne peut rien vous reprocher dans le public; vous avez même toutes sortes de qualités aimables, mais si cela suffit devant les hommes, cela ne suffit point devant Dieu. Dieu veut une nouvelle créature; il veut que vous sortiez de votre vieil esprit, et qu'il se passe en vous un changement général. L'opinion que vous avez de vous-même ne vous sauvera pas; ces dévotions du dimanche ne vous sauveront pas non plus; c'est la réforme du cœur qui est le point capital. Priez que Dieu vous sonde, qu'il vous examine, et qu'il vous fasse connaître ce que vous êtes et comment jusqu'ici vous vous êtes trompé sur vous-même. Prenez l'Écriture pour miroir; lisez en silence, et demandez que chaque parole s'accomplisse dans votre intérieur; *ceux qui cherchent, trouvent; ceux qui demandent, reçoivent, et Dieu ouvre à ceux qui heurtent.*

Le second de ces trois hommes est un homme travaillé. Pour lui, le ministère évan-

gélique sera *un ministère de consolation*. Nous pourrons lui dire : Dieu vous appelle ; vous le voyez par le merveilleux changement qui se passe en vous. Autrefois vous étiez prévenu contre l'Évangile ; aujourd'hui vous sentez que vous n'avez rien de ferme et qu'il vous faut une religion qui soit aussi un bâton dans vos vallées sombres. Il vous est venu toutes sortes de voix qui vous ont montré que vous n'êtes point heureux ; vous voyez aujourd'hui comment le péché sort de tous les recoins de votre cœur, et comment vous n'avez aucune paix véritable, aucun bonheur solide. Eh bien ! rassurez-vous, vous êtes l'homme que ce ministère nouveau vient chercher. Nous pourrons vous dire plus tard : vous étiez un homme radicalement perdu, mais un homme éternellement sauvé. Tout vous appartient, car Jésus-Christ vous appartient, et en Jésus-Christ toute l'œuvre de sa rédemption. Nous pourrons vous montrer vos péchés effacés, votre vie refaite d'un bout à l'autre, votre nom inscrit au ciel, votre éter-

nel salut comme une œuvre accomplie. C'est à vous que Jésus-Christ répétera : *La paix soit avec vous !* regardez ses mains, regardez son côté ; votre cause est gagnée ; *vous êtes justifié par la foi et vous avez la paix avec Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Le dernier de ces trois hommes est un chrétien converti. Pour lui, le ministère évangélique sera *un ministère d'affermissement*. Nous allons prendre cet homme dans trois situations différentes. Je suppose qu'il lui survienne demain une épreuve ; une de celles qui nous enlèvent ce que nous avons de plus cher au monde. Nous pourrions dire à cet homme : vous n'avez rien perdu, car vous possédez *les richesses incompréhensibles de Christ* ; vous êtes aujourd'hui plus heureux que vous ne l'avez jamais été ; vous sentez que *la grâce du Seigneur vous suffit* ; sur les débris de votre bonheur terrestre s'élève *un édifice qui vous vient de Dieu, une bonne part qui ne vous sera point ôtée*. Ou je suppose que le même homme se trouve jeté dans un grand

accablement moral. Il se sent spirituellement mort, sa prière n'a aucune force, il a dans son cœur une épouvantable sécheresse, il se répète les paroles de la Bible, mais elles n'agissent pas sur lui, tout son état de chute pèse sur son âme comme un cauchemar. Nous lui dirons alors : *Attendez patiemment l'Éternel, et il se tournera vers vous et ouïra votre cri. Votre force sera de vous tenir en repos et en assurance.* La vérité n'est point dans ce que vous sentez, elle est dans ce que Dieu vous a donné en Jésus-Christ pour toujours. *Les dons et la vocation de Dieu sont irrévocables.* Vous arracheriez plutôt une étoile du firmament, que vous n'effaceriez votre nom du livre de vie. Qu'a dit Jésus-Christ de ses brebis? *Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main.*

Enfin mettons le même homme sur le lit de mort. Il aura peut-être de terribles combats; l'ennemi profitera de sa dernière heure pour amonceler autour de lui les péchés

d'une vie entière, et pour les rendre rouges comme le cramoisi. Nous dirons alors à ce mourant : *Vous n'êtes point seul en ce moment. Celui qui est en vous, est plus fort que celui qui est dans le monde. Il vous montre ses mains et son côté, afin que vous ayez une grande joie. Tous vos ennemis sont vaincus et jusqu'au dernier, qui est la mort. Quand il fera noir devant vos yeux, n'avez point peur ; laissez-vous tomber, vous monterez du désert, appuyé sur le bras de votre Bien-Aimé.*

Voilà comment le ministère évangélique, selon le terrain qu'il rencontre, est tantôt *un ministère de réveil*, tantôt *un ministère de consolation*, tantôt *un ministère d'affermissement*. La paix de Jésus est pour chacun, mais il y a un travail intérieur, sans lequel nous ne pouvons pas la saisir. Avant de semer, il faut passer la charrue, et plus les sillons sont profonds, mieux la semence pourra prendre racine. Si vous nous demandez d'où nous tirons la semence que nous répandons

autour de nous, nous vous répondrons que la source de notre doctrine, c'est la Bible, toute la Bible, rien que la Bible. Nous rejetons toute autorité apocryphe, tout ce qui n'est que sagesse humaine et qui n'est point la Parole vivante et éternelle de Dieu. *Toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme comme la fleur de l'herbe; l'herbe sèche et sa fleur tombe; mais la Parole du Seigneur demeure éternellement, et c'est cette Parole qui vous est annoncée par l'Évangile.* Ceux qui attaquent la Bible, jusqu'ici ne nous ont rien donné de meilleur, et l'homme ne vit pas de ce qu'on lui prend, mais de ce qu'on lui donne. Nous serons pour vous un homme de la vieille roche, et nous vous dirons avec un apôtre : *Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons ouï, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, ce sont nos propres expériences que nous vous annonçons.* Il est vrai, la parole que nous vous prêchons, nous avons besoin qu'elle nous travaille de



plus en plus nous-même, et *qu'elle devienne en nous une source d'eau qui jaillisse jusqu'à la vie éternelle ; personne ne peut rien recevoir, s'il ne lui a été donné du ciel.*

Il y a des détresses que vous ne connaissez pas, et qui ne sont que pour nous autres ; le Seigneur les connaît, ce sont celles d'un pauvre serviteur de Christ qui est lui-même dans les misères, après qu'il vous a décrit vos misères.

Les expériences du ministère viennent des pressoirs de Dieu ; l'on ne peut compatir aux infirmités des autres, que quand on les a senties soi-même jusqu'aux jointures et aux moelles. Ce sont ces plaies sans espérance qui ouvrent de nouveau les yeux sur Celui qui veut les guérir. Les avenues naturelles sont souvent fermées à vos ministres, mais Jésus entre par les portes fermées, et sa paix est encore la même. Le temps fuit et l'éternité approche ; nos cultes vont s'envoler, et ce ministère, comme toute vie humaine, *n'est que de la mesure de quatre doigts ; je ne demande*

qu'une âme, une seule, qui puisse dire plus tard : c'est dans ces prédications que j'ai trouvé la paix. Ramener *un* pécheur de son égarement, sauver *une* âme de la mort, c'est déjà la peine de vivre, et de prêcher un siècle, s'il le fallait. Que le Prince de la paix étende sur vous tous ses mains bénissantes ! qu'il garde vos entrées et vos issues et *qu'il vous édifie lui-même et vous donne l'héritage avec tous les saints ! A Lui qui est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, au Roi des siècles, immortel, invisible, seul sage, soient honneur et gloire, aux siècles des siècles.*

AMEN.

V.

LE VOYAGE DES MAGES.

MATH. II, 1—12.

On est touché de voir ces Mages entreprendre un long voyage pour se mettre aux pieds d'un petit enfant, avec leur sagesse et leurs trésors. Il faut une grande force d'attraction pour amener à un tel sacrifice ; mais les Mages ne viennent point seuls, avec eux arrivent quarante siècles pour saluer le Désiré des nations et *le don ineffable de Dieu. Oui, Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. Qui a le Fils, a la vie ; qui n'a point le Fils, n'a point la vie.* Le corps du petit Enfant de Bethléem est aussi le corps de la doctrine chrétienne. Notre foi n'est pas un système, notre foi est tout entière dans une personne. La vérité est en Jésus-Christ ; toutes les promesses de Dieu se concentrent en Jésus-Christ ; tous les on-

seignements de l'Écriture amènent à Jésus-Christ; l'amour de Dieu, la réconciliation avec Dieu, notre justice et notre salut, tout est dans le petit Enfant de Bethléem; et de même que les Mages viennent l'adorer, les anges le célèbrent dans leurs concerts, et l'appellent *la grande joie qui est pour tout le peuple. Ce que l'homme déchu n'a pu faire, Dieu l'a fait lui-même* en envoyant son propre Fils. Dieu nous sacrifie son unique, *la splendeur de sa gloire et l'image empreinte de sa personne, pour conduire nos pas dans le chemin de la paix. La Parole qui était au commencement, qui était avec Dieu, et qui était Dieu, a été faite chair, et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité.* C'est ce mystère de l'Incarnation que le jour qui nous réunit nous rappelle, et ce mystère est la colonne de la vérité et le fondement de l'Église.

Dieu s'unissant à l'homme, pour que l'homme séparé de Dieu puisse de nouveau s'unir à Lui; l'Homme-Dieu réunissant dans

sa double nature deux mondes divisés, et se donnant à nous comme *le seul médiateur entre Dieu et les hommes*, voilà celui que les Mages viennent adorer et qui est *le seul nom sous le ciel qui puisse sauver*. La fête de Noël est la réhabilitation de notre nature déchue; le lien, brisé par le premier Adam, Christ, l'homme du ciel, l'a rétabli pour nous ouvrir *un chemin nouveau qui mène à la vie*. L'échelle que le patriarche Jacob n'avait vue qu'en rêve et qui, *appuyée sur la terre, touchait de son extrémité le ciel*, nous l'avons en réalité, car *Dieu a tellement aimé le monde qu'il nous a donné son Fils*. Comme Dieu, Jésus-Christ descend du ciel et a tout pouvoir de nous sauver; comme homme sans péché, il peut représenter l'homme tombé et obéir et souffrir à notre place; laissez-lui accomplir ses trente-trois ans, et il dira lui-même : *Tout est consommé; auteur du salut pour tous ceux qui lui obéissent*, il pourra remonter au ciel, et dans sa nature humaine nous faire remonter avec lui.

Voilà la dogmatique de Dieu ; Dieu se sacrifie ; c'est le petit Enfant de Noël qui nous prêche que Dieu est amour ; toute la plénitude des dons de Dieu est dans la crèche de Bethléem, et *ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'avait point entendu, ce qui n'était point venu dans l'esprit de l'homme, Dieu l'avait préparé à ceux qui l'aiment.*

Le voyage des Mages nous montre en quelque sorte la route que nous avons à suivre pour trouver l'Enfant de Noël. Nous allons voir la fête de Noël s'accomplissant dans les âmes, et toutes les vérités religieuses se résumer dans l'expérience : *Je sais que mon Rédempteur est vivant.*

Les Mages voient *une étoile*, et c'est cette étoile qu'ils vont suivre et qui s'arrêtera comme un fidèle conducteur sur l'étable de Bethléem.

Nous pouvons dire que cette étoile représente la grande promesse que Dieu avait faite *au peuple qui marchait dans les ténèbres, laquelle avait relui sur ceux qui habitaient*

dans le pays de l'ombre de la mort. C'est en levant les yeux vers le ciel que l'humanité retranchée de Dieu par la chute, attendait la postérité de la femme, celle qui écraserait la tête du serpent ; l'héritier d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, en qui toutes les générations de la terre seraient benies ; le prophète que l'Éternel suscitera à son peuple, comme un autre Moïse ; l'étoile qui précédera de Jacob, et le sceptre qui s'élèvera d'Israël ; le Fils de David, dont la maison et le règne sont assurés pour toujours ; l'enfant qui devait naître, et dont le nom serait l'Admirable, le Conseiller, le Dieu Fort, le Puissant, le Père de l'Éternité, le Prince de la paix ; le Conducteur qui paîtra Israël, et dont les issues sont d'ancienneté, dès les jours éternels ; le Fils de l'homme que voit Daniel et à qui l'Ancien des jours donne la seigneurie, l'honneur et le règne, et qui fera propitiation pour l'iniquité, qui consumera le péché, et qui amènera la justice des siècles ; enfin l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde et qu'annonçait

Jean-Baptiste sur les rives du Jourdain. — Cette grande promesse, répétée, confirmée, détaillée de tant de manières, la voilà qui s'arrête sur l'étable de Bethléem.

Et cette promesse, ne l'oublions pas, répond à un besoin de l'âme. Qu'est-ce qui forçait les Mages d'aller si loin pour porter leurs hommages *au nouveau roi des Juifs* ? Ils avaient des biens de ce monde, ce que nous voyons par les riches présents qu'ils déposent devant la crèche de Bethléem. Ils avaient un autre avantage, l'esprit de science, ce que nous voyons par les combinaisons astronomiques auxquelles ces Mages d'Orient se livraient habituellement. Fortune et savoir, n'est-ce point assez pour vivre heureux et pour mourir tranquille ? Ah ! c'est quand on a tout cela, qu'on sent qu'on n'a rien, si le fondement de l'âme ne repose point sur un Dieu réconcilié. Les Mages, en route pour Bethléem, sont des âmes attirées vers un bien vivant et dans lesquelles s'annonce une nouvelle existence.

Il y a un travail plus profond que celui des industries humaines ou que les spéculations de la science : il faut être au clair sur nous-mêmes et savoir enfin si nous avons la paix. Les espérances qui attirent l'homme ordinaire ne sont point l'étoile qui conduit à Bethléem. L'homme vit d'espérance ; le pauvre en sa cabane, le malade sur son lit de souffrance, le voyageur, loin de sa terre natale, le philanthrope qui veut fermer les plaies de la société, tous espèrent, mais leurs étoiles sont des étoiles tombantes, ce n'est point cette *lumière qui est aussi la vie des hommes*. Une âme travaillée sait mieux ce qui lui manque ; elle est entreprise par la grâce, et toutes ses recherches se fondent enfin dans la recherche sérieuse de son salut. Et du moment où vous avez conscience de vous-même et faim et soif de justice, vous iriez au bout du monde pour trouver ce témoignage : *Tes péchés te sont pardonnés*, tu as un Sauveur qui est vivant.

C'est ce que cherchaient les Mages, quand

nous les voyons arriver à Jérusalem. Ici ils entrent en rapport avec Hérode qui, sous des paroles mielleuses, cache des pensées meurtrières. Il veut tuer l'enfant Jésus et prendre pour lui les hommages que les Mages vont porter à Bethléem. Mais le prince de ce monde ne fait-il pas comme Hérode? Ce roi meurtrier n'est-il pas l'image de *celui qui a été meurtrier dès le commencement*? Partout où une âme se réveille, Satan aussi se réveille, et c'est pour tuer la foi, avant qu'elle ait pris naissance.

Dans la vie tranquille du monde, on ne sent point les attaques de l'ennemi; mais quand les mauvais fondements s'ébranlent, c'est alors que commencent les combats. C'est à Jérusalem que les Mages perdent leur étoile; ils ne la voient plus, mais ils s'informent, et on leur répond par l'Écriture. De même l'influence de Satan peut vous voiler vos espérances; vous pouvez lever les yeux et ne plus voir que ténèbres, mais nous avons *une parole qui est très-ferme et à laquelle vous faites*

bien de vous attacher. Sondez les Écritures, ô vous qui cherchez et qui n'avez pas encore trouvé. La puissance qui vous appelle et qui veut faire de vous une nouvelle créature, c'est dans l'Évangile qu'elle vient à votre rencontre. La Bible connaît vos besoins, et ce pressentiment vague qui vous approche de Jésus, la Bible le formule et lui prête un langage. Toute l'Écriture est divinement inspirée, et c'est elle, dit Jésus-Christ, qui rend témoignage de moi. L'ennemi n'a aucune puissance contre la vérité; appuyez-vous sur la Parole sainte, ce n'est pas à vos combats qu'il faut croire, c'est à ces promesses qui sont plus fermes que le ciel et la terre, car les cieux et la terre passeront; mais cette Parole ne passera point. Les Mages suivent les indications de cette Parole, et l'étoile qu'ils avaient vue en Orient marche de nouveau devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était le petit enfant, elle s'y arrêta. C'est l'époque bienheureuse où une âme, travaillée par la grâce, rencontre dans la vie celui

de qui Moïse et les prophètes avaient parlé. L'étoile s'arrête, quand la promesse du salut devient la réalité du salut, et que l'étoile du matin s'est levée dans le cœur.

Dieu est fidèle quand il dit : *Vous me cherchez, et vous me trouverez après que vous m'aurez recherché de tout votre cœur. On n'est heureux que quand on s'arrête à quelque chose ; ne donnez point de sommeil à vos yeux, et ne laissez point sommeiller vos paupières jusqu'à ce que vous ayez trouvé un lieu à l'Éternel, et des pavillons pour le Puissant de Jacob. Mais personne, dit Jésus-Christ, ne vient au Père que par moi ; qui n'a point le Fils, n'a point le Père ; allez donc à Bethléem, vous qui n'avez rien de ferme et qui êtes comme la vague agitée par le vent ; vous trouverez une pierre angulaire et précieuse, car le Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, vous est né.*

Quel moment que celui où les Mages, entrant dans l'humble étable, se prosternent devant le petit enfant, et lui ouvrent leurs

trésors ! Ils ne demandent point : *Es-tu celui qui devait venir, ou en attendrons-nous un autre ?* Ils se dépouillent eux-mêmes, et c'est le plus sûr moyen de comprendre. Au lieu de raisonner sur Jésus-Christ, ou de vous entretenir de Jésus-Christ, allez à Jésus-Christ, il vous dira plus que les hommes et les livres. *Il est venu pour rendre témoignage à la vérité, et quiconque, dit-il, est pour la vérité, écoute ma voix.* L'Enfant de Noël est celui de la bouche de qui Dieu tire le fondement de sa louange ; les Mages contemplant cet enfant, et quiconque contemple le Fils et croit en Lui, a la vie éternelle, et ressuscitera au dernier jour.

On peut demander : Les Mages savaient-ils véritablement qui ils avaient devant eux ? Mais nous, qui avons la Bible, et à qui Jésus-Christ est prêché tous les dimanches, avons-nous compris avec tous les saints la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur du mystère de Bethléem ? L'Éternel, l'Infini, le voilà devant vous comme un enfant du temps

et de l'espace. L'Invisible, le voilà pour que nous le *voyions de nos yeux*, que nous le *contemplions* et que *nos mains le touchent*. *Le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs*, le voilà devenant notre frère et le compagnon de nos langueurs. Celui qui nourrit toutes les créatures, le voilà nourri lui-même par une mère mortelle. Le consolateur de tous les affligés, le voilà pleurant comme un petit enfant, et tremblant sur le sein d'une vierge. *L'Auteur de la vie, de la respiration et de l'être*, le voilà empruntant lui-même une existence mortelle pour expirer quelques années plus tard sur une croix. Et cette Incarnation du Dieu vivant, elle n'est point un rêve, point une vision, elle est un acte réel, un événement de l'histoire. Il est vrai qu'il n'est donné qu'à l'amour de comprendre l'amour. Les Mages adorent et ouvrent leurs trésors ; pour comprendre, il faut nous donner nous-mêmes, et le détachement de nous-mêmes sera aussi notre détachement des biens visibles. *Dieu est amour* ; nous le voyons aujour-

d'hui. *L'homme a été créé à l'image de Dieu,* et il n'est heureux que quand il aime et qu'il a été vaincu par l'amour-modèle. Que gagnez-vous, en vous gardant vous-mêmes et en fermant vos trésors à Celui qui s'est *anéanti pour vous*? L'amour est le bonheur d'une âme qui a pu se donner, et les trésors qui ne sont point aux pieds de Jésus, ne sont que des trésors de larmes. Vous avez dans votre ville des millionnaires qui ne sont pas heureux ; leur mammon est un mammon qui les trompe ; ils *conçoivent le travail* et ils *enfantent le tourment*. D'ailleurs, de quoi s'agit-il ? de quel *or*, de quel *encens* et de quelle *myrrhe* ? Ce qui est précieux à l'Enfant de Noël, ce qu'il réclame pour lui comme son partage, ce sont nos combats et nos misères. Donnez-lui ce cœur qui ne veut pas se rompre, cette volonté qui ne veut point fléchir, ces souvenirs qui vous rongent et vous accusent, Jésus ne veut pas davantage ; il est sûr que s'il a vos péchés, il a aussi votre vie et vos idoles.

Les Mages, après avoir adoré le petit enfant, ne retournèrent plus vers Hérode. Ils avaient été *divinement avertis*, et *ils se retirèrent en leur pays par un autre chemin*.

La même chose arrive quand une âme a trouvé le Seigneur. Vous serez *divinement averti* de ne plus retourner au monde, ni au prince de ce monde ; vous prendrez une autre route, et *votre dernier état sera meilleur que votre premier*. Une âme qui a trouvé le Sauveur est une âme gardée ; elle vit sous l'influence d'un esprit nouveau qui la dépouille des convoitises du monde et la fait *courir vers le but, vers le prix de la vocation céleste de Dieu en Jésus-Christ*. La grande joie qui est pour tout le peuple, sera aussi la joie de combattre le bon combat de la foi, et de poursuivre constamment la course qui nous est proposée ; notre force sera ce regard élevé vers Jésus, le chef et le consommateur de la foi. C'est là ce que nous dit le voyage des Mages et la crèche de Bethléem. Les fêtes de Dieu ne vieillissent point ; l'Église le sait bien, car ce

qui fait vivre l'Église, c'est la plénitude de son divin chef ; *Il s'est fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions rendus riches.* Jésus-Christ n'est pas un don comme un autre ; *c'est Lui qui est notre paix,* et qui de tous les peuples n'en a fait qu'un, *en abattant le mur de séparation.* Nous ne voyons pas les âmes qui viennent de loin, et qui commencent enfin à comprendre ; mais nous voyons que ceux qui cherchent trouvent, et que ceux qui ont trouvé, ont trouvé la vie. Consultez vos besoins intimes, et vous les tournerez tous vers le don suprême en *qui Dieu nous donne aussi toutes choses.* Désormais nous avons une place pour nos péchés, pour nos larmes et pour nos prières ; *c'est ici la journée que l'Éternel a faite ; égayons-nous et nous réjouissons en elle. Le passereau a trouvé sa maison et l'hirondelle son nid ;* que le monde s'ébranle, que les ténèbres se répandent sur notre sentier, il y a une lumière qui rayonne de Bethléem ; *les richesses et la gloire sont avec elle, les biens*

permanents et la justice. Cherchez le Seigneur pendant qu'il se trouve, ayez le courage de vous donner, et vous saurez que le Fils de Dieu est vivant, qu'Il est riche pour tous ceux qui l'invoquent, et qu'en quittant la terre, vous vous retirerez en votre pays, en disant avec Siméon : Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, selon ta parole, car mes yeux ont vu ton salut.
AMEN.

VI.

D'OU VIENS-TU, ET OU VAS-TU ?

GENÈSE XVI, 7, 8.

Le dernier soir d'une année réveille bien des souvenirs. On a derrière soi trois cent soixante-cinq jours, et l'on ne sait pas combien de jours le Seigneur ajoutera encore à ceux qui sont passés. L'ange de l'Éternel qui jadis apparut à Agar, servante de Saraï, nous demande aussi sur le seuil d'une nouvelle année : *D'où viens-tu, et où vas-tu ?* Ce sont deux regards que nous avons à porter, l'un derrière nous, et l'autre devant nous ; un voyageur ne marche pas toujours, il s'arrête aussi quelquefois pour contempler la contrée qu'il a traversée et pour mesurer en silence le chemin qui lui reste à faire. L'homme ici-bas est placé entre le passé et l'avenir ; il vit de souvenirs et d'espérances, car le moment présent n'est qu'un point imperceptible

dans la vie. Cependant c'est l'emploi de ce moment qui fait la vraie vie ; ce qui est passé n'est plus à nous, et l'Écriture dit aussi de ce qui est devant nous : *Ne te vante point du jour du lendemain, car tu ne sais pas ce que le jour enfantera.* Il n'en est pas moins vrai que le passé comme l'avenir ont une influence décisive sur notre vie et sur le moment présent. Toutes les leçons des années précédentes n'auraient-elles rien produit ? et la grande question : *Où vas-tu ?* ne vous donne-t-elle pas comme un frisson, en vous mettant devant le terme de toutes choses ? Nous qui sommes réunis ici, nous sommes bien différents les uns des autres ; il n'y a pas deux vies, pas deux caractères qui soient les mêmes, et la question de l'ange : *D'où viens-tu, et où vas-tu ?* a une portée individuelle ; c'est à chacun de voir où il en est pour lui-même. Mais la vie a aussi des côtés communs à tous, et ce sont ceux-là que je vais toucher. Le dernier soir de l'année fait naître bien des réflexions, quand on regarde aux douze mois

qui sont passés ; et si l'ange demande de nouveau : *Où vas-tu ?* c'est à trois personnes différentes qu'il fait cette demande : passons-les en revue. La récapitulation que nous allons faire doit vous amener à une autre et qui vient du Saint-Esprit ; l'ange avait trouvé Agar dans une solitude ; je veux croire que le même ange vous trouvera, ce soir encore, dans votre cabinet, et qu'il vous dira plus directement ce que nous ne pouvons toucher ici que d'une manière générale.

Retournez-vous vers l'année qui vient de s'écouler, et que chacun se demande : *D'où viens-tu ?* Je suis sûr que la première réflexion qui vous viendra, est celle de l'effrayante rapidité de la vie. Qu'est devenu cet été, puis cet automne, qu'est devenue toute cette année ? n'est-ce pas celle qui, de toutes nos années, s'est envolée le plus vite ? Et ne voyez-vous pas comme nos années deviennent plus sérieuses à mesure que la vie avance ? A moins d'être insensés, il faut que vous

soyez effrayés, en vous voyant entraînés dans ce courant que nous appelons le Temps et qui nous engloutit l'un après l'autre. Ce n'est pas seulement de cette année qu'il s'agit, c'est de toutes nos années précédentes. *Le temps est court*, dit l'Écriture ; allez jusqu'aux années de votre première jeunesse ; je suis sûr que vous vous rappellerez bien des choses que vous avez faites, quand vous étiez petits ; eh bien ! n'est-ce pas comme si tout cela s'était passé seulement hier ? Mais je vous avertis que le temps qui est devant vous passera bien plus vite encore que celui qui est derrière. Que Dieu vous donne encore dix, vingt, trente ans à vivre, trente ans devant vous s'envoleront plus vite que dix ans qui sont derrière vous. On conçoit alors qu'un patriarche, à cent trente ans, ait pu dire : *Les jours des années de ma vie ont été courts* ; on conçoit de même que les apôtres aient répété sans cesse : *La fin de toutes choses est proche*, et que le Seigneur ait dit lui-même : *Je viens bientôt*.



Regardons maintenant à l'emploi que nous avons fait de l'année qui s'écoule, et ici il me vient une seconde réflexion, mais qui est bien humiliante. Toute cette année nous montre les pauvres résultats de nos bonnes résolutions. Le premier janvier on s'arme de pied en cap de résolutions chrétiennes, et quand, le trente-un décembre, on cherche ce que sont devenus tous ces saints mouvements, on trouve qu'on est encore à peu près le même homme ; seulement on a vieilli d'une année. Qui est celui d'entre nous qui soit arrivé à un vrai progrès ? Mettez la main sur la conscience et dites : Avez-vous vraiment été guéris d'un seul de vos péchés ? Y a-t-il une seule mauvaise racine de laquelle vous ayez été véritablement délivrés ? Qu'avez-vous fait de tous les sermons que vous avez entendus ? de toutes les paroles de l'Écriture que vous avez lues ou qui vous ont été rappelées ? de tous les secours spirituels que vous avez eus à votre disposition ? Qu'avez-vous fait de tous les avertissements de Dieu et de tous les mo-

ments où le Saint-Esprit a clairement frappé à votre porte ? Et quand vous regardez à ce qui s'est passé dans votre maison, que sont devenues les faveurs spéciales ou les visitations spéciales que cette année renferme dans son sein ? Quant à la reconnaissance dont vous étiez si pleins, combien a-t-elle duré ? les promesses que vous aviez faites, de vivre tout autrement, les avez-vous tenues ? Mettez sur la balance, d'un côté, ce que vous avez voulu faire, et de l'autre côté, ce que vous avez fait, et répondez-vous à vous-mêmes.

Je vous ai parlé de l'effrayante rapidité de notre vie ; je vous ai parlé en second lieu des pauvres résultats de nos résolutions ; mais nous voyons autre chose encore en regardant derrière nous : c'est la fidélité immuable de notre Dieu. Il est étonnant qu'après tant d'années de péchés et de rechutes, l'âme ne soit pas finalement usée. Un habit que vous avez longtemps porté, s'use et tombe en lambeaux ; l'arbre le plus vigoureux sera à la fin un bois vermoulu ; et quand on pense qu'il

n'y a rien qui ronge, rien qui aille jusqu'à la moelle des os comme le péché, il est plus que surprenant qu'après trente, quarante, cinquante ans de péché, la vie de l'âme ne soit pas totalement ruinée. Mais c'est qu'il y a une chose qui la soutient : c'est la fidélité miséricordieuse de notre Dieu. *Il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se détourne de son train et qu'il vive.* Vous avez derrière vous trois cent soixante-cinq jours *de bonté, de patience et de long support*; vous avez à vos côtés un ange, et plus qu'un ange : c'est le Dieu vivant qui, toujours méconnu et toujours fidèle, a été votre *rocher* et votre *haute retraite*. Quand vous étiez *bien bas*, *il s'est souvenu de vous*; dans vos plus profondes misères, l'Esprit, le grand Consolateur vous a dit : *Il aura encore compassion de toi; il a mis sous ses pieds tes iniquités, et il a jeté tous tes péchés au fond de la mer.* Si nous avions à gouverner le monde, il y a longtemps que nous aurions fait pleuvoir le feu et le soufre sur *cette race de gens malins*, sur ces

enfants qui ne font que se corrompre ; mais Jésus nous dit : Vous ne savez point de quel esprit vous êtes animés ; le Fils de l'Homme n'est point venu pour faire périr les hommes, mais il est venu pour les sauver. Il y a un sang qui crie : miséricorde, et qui fait que notre jeunesse est renouvelée comme celle de l'aigle. Quand il faut nous dire : J'ai fait plus que combler ma mesure, notre âme opprimée sent encore Celui qui pardonne toutes nos iniquités, qui guérit toutes nos infirmités, et qui nous environne de bonté et de compassion. Il en est tombé mille à nos côtés, et dix mille à notre droite, mais la destruction ne s'est pas approchée de nous. Nous sommes comme un roseau froissé, mais qui n'est point brisé ; comme un lumignon qui fume encore ; les accusations qui se multiplient de jour en jour surpassent en nombre les cheveux de notre tête et le sable qui est sur le bord de la mer, mais la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ a triomphé de tous ces jugements de la conscience ; et quand l'ange nous demande :

D'où viens-tu? tous les autres souvenirs s'effacent devant ce témoignage : *Ce sont les bontés de l'Éternel qui font que nous n'avons pas été consumés ; ses compassions ne sont point défailties ; elles se renouvellent chaque matin ; sa fidélité est grande.*

Mais l'ange de l'Éternel demande aussi : *Où vas-tu?* et il fait cette demande à trois sortes de personnes. C'est d'abord à l'homme d'affaires, à celui dont toute la vie n'est qu'une fièvre, et qui n'a pas un moment de repos, ni pour son corps, ni pour son âme. Une nouvelle année est pour un tel homme un nouveau labyrinthe de pensées, de projets, d'espérances : quand il a fait et reçu ses vœux de bonne année, il continue à courir de besogne en besogne, de spéculations en spéculations ; et dès qu'il a atteint un terme, il s'en fixe un autre un peu plus éloigné ; donnez-lui cent ans encore à vivre, il ne sera pas au bout de ses entreprises ni de ses calculs. C'est à cet homme que l'ange de l'Éternel demande : *Où vas-tu?* Celui qui a mis des barrières à la

*mer et qui lui a dit : Tu viendras jusque-là, et tu ne passeras point plus avant, pourrait fort bien vous dire la même chose. Après un nouveau succès d'affaires, quand vous ne saurez où mettre tout ce que vous avez amassé, il peut venir une nuit où une voix solennelle vous crierait : *Insensé, en cette même nuit, ton âme te sera redemandée ; et ce que tu as amassé, pour qui sera-t-il ?* Je sais que parmi les banalités qui ne nous touchent plus, il y a cette banalité qu'il faut mourir. On sait par cœur qu'on est *poudre et cendre* ; on suit un enterrement, comme on irait à une foire : mais attendez que la mort arrive, ce sera du neuf, du terrible. Cette décomposition des forces vitales, cette agonie qui renferme tant de choses qui n'ont plus la permission de parler ; puis ce moment mystérieux et vers lequel se précipite toute notre vie terrestre, où l'âme déloge de son corps et se réveille dans le monde immense de l'éternité ; puis ce tribunal devant lequel tout sera mis en évidence, et ce juge, dont les yeux sont comme*

des flammes de feu, et qui, contre notre attente, peut dire : *Tu as été mis sur la balance, et tu as été trouvé léger !* avez-vous pensé à tout cela ? Quand vous aurez réglé ce soir vos comptes de décembre, songez qu'il y a encore un autre compte à régler.

Plusieurs de ceux que nous avons aimés nous manquent en ce moment, ils ne sont plus de ce monde ; l'un ou l'autre d'entre nous va les suivre, et l'année qui s'ouvre, sera pour plusieurs la dernière. Que chacun se demande : *Où vas-tu ? Dispose de ta maison, car tu vas mourir.*

L'ange voit une seconde classe d'hommes : ce sont ceux *qui ont les apparences de la piété, mais qui en démentent la force.* La demande : *Où vas-tu ?* veut dire aussi : Es-tu sûr de ton salut ? Allez au fond de vos convictions, et voyez sur quel fondement vous avez bâti. Nous sommes dans une ville où les prédications abondent, et où cependant la vie chrétienne a un singulier caractère. Ce qui est divin à un cachet de fraîcheur ; ce sont

des ruisseaux qui sont pleins d'eau et qui réjouissent la ville de Dieu. Mais ce n'est point cela qu'on trouve dans votre milieu. C'est un christianisme décrépît qui n'est ni la vie ni la mort, et qui ressemble assez à une eau stagnante. Ce sont des convictions qu'on a trouvées en naissant et qui ne sont point *cet or éprouvé par le feu et qui tournera à louange, à honneur et à gloire, lorsque Jésus-Christ paraîtra.* On est entouré de chrétiens tout faits et parfaitement rassurés sur eux-mêmes; mais cette assurance n'est point la joie du salut, ce n'est qu'une maladie de langueur. Mettez-vous mieux devant la demande : *Où vas-tu ?* peut-être qu'alors votre dernière heure ne vous paraîtra pas si facile. Ce qui vous manque, ce sont les expériences sur vous-mêmes ; entrez plus avant dans les replis de votre cœur, vous trouverez bien des côtés qui ne sont point réveillés. L'Écriture est la *lampe* ; placez-vous sans cesse à sa lumière ; et ce qui est ténèbres en vous deviendra lumière. La paix de Dieu ne vient qu'a-

près une guerre, et les vraies convictions sont aussi des conquêtes. C'est une vie à tuer, si la vraie vie doit prendre naissance; et ce n'est que rempli de cette vie nouvelle, qu'on sait où l'on va et qu'on peut dire avec un apôtre : *Tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde, et la victoire par laquelle le monde est vaincu, c'est notre foi.*

La question de l'ange est enfin pour une troisième classe d'hommes, pour ceux qui ne sortent pas de leurs misères. En présence d'une nouvelle année, ils voient d'avance de nouveaux combats à soutenir contre eux-mêmes. Ils connaissent leur nature, et c'est parce qu'ils la connaissent, qu'ils s'en effraient. Leur vie est pleine de souvenirs amers, et ce qui les tourmente le plus, c'est qu'ils n'ont aucun empire sur eux-mêmes. Mais ce qui peut les rassurer, c'est la demande de l'ange : *Où vas-tu? L'année qui s'ouvre, n'est-elle pas une année de grâce? Tes temps ne sont-ils pas entre les mains de l'Éternel? si tu es faible, n'es-tu pas fort, puisque l'Éter-*

nel combattra pour toi, et que sa force s'accomplira dans ta faiblesse ? Convenez d'une chose : c'est que vous avez été conduits jusqu'ici, et que la grâce de Dieu dure encore. C'est un fait, ce n'est pas seulement une espérance. Il y a une bonne œuvre commencée en vous, et vous avez la promesse : *Je vous ferai du bien, plus que vous n'avez même eu au commencement, et vous saurez que je suis l'Éternel.* Vous êtes une brebis meurtrie, mais une brebis du Seigneur, et *personne ne vous ravira de ses mains.* Le pays qui est devant vous, si vous croyez, est *un pays où coulent le lait et le miel, l'Écriture ne peut être changée,* et elle vous dit que *les biens et la miséricorde vous accompagneront tous les jours de votre vie, et que votre habitation sera dans la maison de l'Éternel pour toujours.* Quant à vous, cela est impossible, mais confiez-vous en l'Éternel à perpétuité, car le rocher des siècles est en l'Éternel notre Dieu. Il vous conduira continuellement, il rassasiera votre âme dans les grandes sécheresses et engrais-

sera vos os ; et vous serez comme un jardin arrosé, et comme une source dont les eaux ne défont point. Ayant de telles promesses, reprenez le bâton et marchez par la foi, en poursuivant constamment la course qui vous est proposée. Rendez grâces de ce que ce n'est pas vous qui êtes chargés de votre avenir, mais de ce que vous avez un Père, un Sauveur, un Consolateur. Ne demandez point : Sont-ce de bons ou de mauvais jours qui m'attendent? Remettez votre voie sur l'Éternel, et assurez-vous en Lui, et Il travaillera pour vous.

Vous verrez, dans le courant de l'année, que la question de l'ange : *Où vas-tu ?* est aussi un avertissement du Saint-Esprit. Prenez cette parole pour étrennes, ce sont celles du Dieu Fort et vivant. Sachez toujours où vous allez et à qui vous appartenez. Entretenez en vous ce soupir après la céleste patrie, et vous userez de ce monde comme n'en usant point, car Dieu a pourvu à quelque chose de meilleur pour vous. Quand il vous faudra

100 D'OU VIENS-TU, ET OU VAS-TU?

marcher dans les ténèbres et qu'un abîme appellera un autre abîme, rappelez-vous de nouveau où vous allez, et sachez que toutes vos détresses ne sont que pour un temps. Si la mort frappe votre famille et que vous soyez privés de toute consolation, vous saurez où il faut aller, et qu'il y a deux bras ouverts qui vous attendent. Rapprochez-vous de ce Sauveur qui est la plénitude des dons de Dieu, et dont le cœur abonde en tendresse. Voyez d'où vous venez ; et soyez assurés que Celui qui est derrière vous est aussi Celui qui est devant vous ; en Lui seul il n'y a point de variation, ni aucune ombre de changement. Vous verrez bien des choses dans l'année qui s'ouvre, mais la plus belle chose que vous verrez, c'est la fidélité du Seigneur. Quand vous marcherez, il vous conduira ; quand vous vous coucherez, il vous gardera ; quand vous vous réveillerez, il vous parlera. Ne servez point deux maîtres, et n'ayez point deux choses nécessaires ; un cœur partagé est inconstant dans toutes ses voies, mais une

D'OU VIENS-TU, ET OU VAS-TU? 101

âme gagnée au Seigneur *logera parmi les biens*. Alors on peut bénir et rendre grâces jusqu'à la fin ; le peuple de Dieu vit *dans des pavillons de sûreté* ; il sait *d'où il vient et où il va*, et l'Éternel garde son issue et son entrée *dès maintenant et à toujours*. AMEN.



VII.

LA PARABOLE DES NOCES.

MATH. XXII, 1-14.

Cette parabole nous prêche la grâce de Dieu dans le sens le plus étendu. En quoi consiste cette grâce, et qui sont ceux qui y arrivent? c'est dans ces deux questions que se trouve renfermé tout le contenu de la parabole.

Il est question d'un *roi*, ou plutôt du *Roi* par excellence, du *Roi des rois*, du *Seigneur des seigneurs*, qui seul possède l'immortalité et à qui, comme au *Dieu seul sage*, appartient la gloire et la magnificence, la force et la puissance, maintenant et dans tous les siècles.

Ce roi a un *fil*, et c'est des *noces* de ce fils qu'il s'agit. Nous connaissons ce *Fils*; c'est celui en qui le Père se retrouve lui-même, et qu'il a établi héritier de toutes

choses, par lequel aussi il a fait le monde ; c'est ce Jésus-Christ qui est la splendeur de la gloire du Père et l'image empreinte de sa personne.

Nous connaissons aussi l'épouse de ce Fils ; c'est cette Église que Jésus-Christ se rassemble de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue ; ce sont tous ceux qui se tiendront plus tard devant le trône et devant l'Agneau, et qui auront des palmes à la main et qui crieront à haute voix et qui diront : *Le salut vient de notre Dieu qui est assis sur le trône, et de l'Agneau.*

Ce sont les noces de ce Fils que le roi veut célébrer. En effet, c'est la communion avec Jésus-Christ qui est de toutes les choses la plus digne d'être célébrée dans le ciel et sur la terre. Cette communion est annoncée par les serviteurs du roi.

Le roi leur dit : *Allez par tout le monde et instruisez toutes les nations, montrez-leur ce Fils en qui le Père a mis toute sa dilection ; ouvrez-leur les richesses incompréhen-*

sibles de Christ ; dites-leur que le Père veut les rendre capables d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière ; qu'il veut les délivrer de la puissance des ténèbres et les faire passer dans le royaume de son Fils bien-aimé.

Les serviteurs doivent dire aux invités : *Venez, car tout est prêt ; venez aux noces.*

C'est un banquet dont le roi a voulu faire lui-même les frais magnifiquement. Le caractère de l'Évangile est précisément dans sa gratuité. *Dieu nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous eussions faites, mais selon sa miséricorde ; c'est par un effet de sa bonne volonté qu'il nous a gratuitement accordé sa grâce en son Fils bien-aimé.* Cette grâce est la rémission des péchés et tout ce qui en résulte : réconciliation avec Dieu, adoption comme enfants bien-aimés, accès libre à tous les trésors du ciel, protection souveraine et promesse que nous serons gardés par la puissance de Dieu, par la foi, jusqu'à l'entrée de l'héritage qui est réservé

dans les cieux pour nous. Ce Dieu qui n'a point épargné son propre Fils, comment ne nous donnerait-il pas aussi toutes choses avec lui ?

Voilà ce que doivent dire les serviteurs du roi, et c'est en effet le contenu sommaire des prophéties et de l'Évangile, de la prédication telle qu'elle se fait entendre ici comme aux antipodes : *Venez, car tout est prêt; venez aux noces.*

Comment cet appel est-il reçu ? *Cette grâce salutaire à tous les hommes, comment est-elle traitée, reçue et employée par ceux à qui on l'annonce ?* Après nous avoir dit ce qu'a fait Dieu, la parabole nous dit ce que nous faisons, nous. *Les invités ne voulurent point venir ; les invités, n'en tenant compte, s'en allèrent, l'un à sa métairie et l'autre à son trafic. Les autres même prirent les serviteurs, les outragèrent et les tuèrent. Ils ne voulurent point venir. Hélas, que chacun regarde à lui-même ! Il y a en nous une volonté hostile qui s'oppose à la volonté de Dieu ; il y a en nous*

un monde de résistance, quand Dieu parle, quand Dieu sollicite, quand, *par sa bonté ou par sa sévérité, il nous convie et nous demande notre cœur.*

Ils ne voulurent point venir. Et qu'est-ce donc qu'ils préférèrent, les invités? Ah! Dieu nous le dit lui-même : Ils m'ont abandonné, moi qui suis la source des eaux vives, pour se creuser des citernes crevassées, qui ne peuvent contenir les eaux. Ils se sont détournés de moi, pour aller après des choses de néant, qui ne leur apporteront aucun profit et qui ne les délivreront point, parce que ce sont des choses de néant.

Mais cette rébellion envers Dieu, cette folie de chercher ailleurs le souverain bonheur, on la cache, on la couvre; on trouve toujours des prétextes, quand on veut justifier la chose. *L'un va à sa métairie et l'autre à son trafic.* On a des empêchements, et ces empêchements, on les appelle des affaires, des devoirs, des embarras de famille, des complications, grandes ou petites, avec le monde

visible. On a du temps pour tout et pour tous, hormis pour Dieu. Lui seul, quand il frappe à la porte, est éconduit ou renvoyé au lendemain : celui qui se porte bien veut attendre qu'il tombe malade ; celui qui est malade ne se voit pas encore à l'extrémité ; celui qui est occupé espère bientôt être plus libre ; celui qui est libre aujourd'hui n'a plus qu'un dernier embarras qui le retient ; toujours des délais, toujours des mensonges, et en attendant la vie avance, et ce soleil sera bientôt sur son couchant. *L'un va à sa métairie et l'autre à son trafic ; — la terre, et toujours la terre ! un peu de poudre, quand on peut avoir le Dieu vivant et des biens impérissables !*

Et voyez, l'indifférence renferme déjà la haine. *Les autres prirent les serviteurs et les outragèrent et les tuèrent.* L'homme s'irrite quand Dieu insiste ; l'Évangile révolte, quand il veut que nous nous décidions. Que de serviteurs tués, que d'appels foulés aux pieds, que de prédications repoussées avec fureur,

quand elles finissent par devenir gênantes ! L'homme orgueilleux porterait sa main sur Dieu lui-même, si Dieu n'était pas hors de ses atteintes *sur son trône haut et élevé*. La patience de Dieu est de toutes ses perfections la plus étonnante ; mais il y a un terme que l'homme ne dépassera point, et si l'Évangile ne nous sauve, il nous tuera ; car *il ne retourne point à Dieu sans effet*.

Le roi, outragé dans ses serviteurs, envoie des troupes et fait périr les meurtriers et brûle leur ville. Il est donc vrai qu'on ne se joue point de Dieu, et que ce que l'homme aura semé, c'est ce qu'il moissonnera aussi. Tu as fait ces choses-là, dit l'Éternel, et je me suis tû ; et tu as cru que j'étais véritablement comme toi ; mais je t'en reprendrai, et j'exposerai tout en ta présence.

Dieu peut se taire, mais il peut aussi rugir ; c'est quand ses jugements roulent comme les eaux et que sa justice déborde comme un torrent impétueux. Les guerres sont aussi des jugements de Dieu ; comme Dieu châtie

tel homme, il châtie aussi les nations. Les appels de Dieu, changés en dissolution, amènent des fléaux; le Dieu d'Élie parle encore par le feu pour rendre témoignage à sa Parole.

Mais la grâce ne s'arrête pas; le roi dit à d'autres serviteurs : *Allez dans les carrefours des chemins, et invitez aux noces tous ceux que vous trouverez. Et les serviteurs rassemblent tous ceux qu'ils trouvent tant mauvais que bons, en sorte que la salle des noces est remplie de gens qui viennent se mettre à table.*

Est-ce à dire que c'est le nombre qui fait l'Église, et que, pourvu que les lacunes soient remplies, elles peuvent être remplies, n'importe par qui? Gardons-nous d'interpréter ainsi ce passage; l'histoire de l'Église nous le fera comprendre. Il y a des époques où l'Évangile est honni, et où il y a opprobre à se déclarer pour Christ; mais, par un revirement de circonstances, on peut aussi voir une affluence de personnes prendre la livrée de

la foi. L'Évangile peut arriver jusqu'aux carrefours, et hier encore persécuté, il peut devenir demain une recommandation ; on lui donne le droit de bourgeoisie, et pour être bien vu, il faut paraître dans les bancs de l'Église. La semaine dans laquelle nous nous trouvons fait le commentaire du passage que nous avons ici. L'Évangile se fait entendre dans toutes les chaires ; les serviteurs de Dieu le prêchent sans distinction de personnes ; les églises se remplissent : *tant bons que mauvais s'assemblent* et se presseront demain autour de la Table sainte. Mais écoutons la suite de la parabole, nous arrivons ici au point central.

Le roi, étant entré pour voir ceux qui étaient à table, aperçut un homme qui n'avait pas la robe de noces. Et il lui dit : Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir la robe de noces ? Et il eut la bouche fermée.

Vous, qui allez communier demain, avez-vous pensé à cette *robe de noces* ? L'avez-vous

revêtue et êtes-vous dans les conditions que demande l'Évangile ?

Pour revêtir un autre habit, il faut se dépouiller de celui qu'on porte. Il paraît que l'homme que rencontre ici le regard du roi avait voulu entrer tel quel dans la salle des noces et s'était complu dans ses haillons ; mais le roi distingue bientôt l'intrus des convives.

Les communions de Pâques présentent aussi de ces convives qui n'ont point le signalement d'un disciple de l'Évangile. Le roi donne *la robe de nocés*, et *la* donne gratuitement ; mais pour être capable de *la* revêtir, il faut consentir à un dépouillement. *Que chacun s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de cette coupe* ; ce n'est point la communion en soi, c'est la disposition qu'on y apporte, qui fait la bénédiction. Si le roi entrait en ce moment, pour visiter les communiants de demain, qui verrait-il ? Toutes sortes de personnes peut-être auxquelles il manque la chose capitale.

Plusieurs ne sont venus que pour faire, comme ils disent, leurs pâques. Ils ne viennent que pour être venus, et le lendemain de leur communion ils seront ce qu'ils ont toujours été. Ils ne conçoivent même pas qu'on leur demande autre chose qu'une pratique morte et quelques sentiments sans résultat. Mais une communion qui n'est qu'une haute convenance, n'est au fond qu'une haute hypocrisie.

D'autres viennent *des carrefours du monde*; ce sont de ces figures qui paraissent subitement et qui disparaissent de même; fantômes qui effraient quand on pense à leur avenir et à l'idée qu'ils se sont faite de la vie chrétienne. Ils ne savent point *qu'on ne peut pas servir deux maîtres*, et que là où règne l'amour du monde, l'amour du Père ne peut point loger.

Il y a d'autres communiants qui apportent des convictions toutes faites, des convictions qui ne sont que des formules. Mais à ces vérités apprises par cœur et non par le cœur, à

ces vérités sans vie, sans personnalité et qui ne sont point encore faites *âme*, nous préférons même des erreurs ; oui, des erreurs sincères, auxquelles on croit ; de telles erreurs ont plus de droit au nom de vérité, que la vérité même, avant que nous nous soyons identifiés avec elle. Des convictions adoptées ne sont que de l'argent plaqué ; la vraie foi est de l'or fondu dans les creusets de Dieu.

Dans le pêle-mêle des communians de Pâques, il s'en présente même qui viennent avec un interdit. Ils vivent sur un pied serré avec une mère ou avec un autre membre de leur famille ; si ce n'est pas une rancune, c'est toujours une racine amère, et nous leur rappelons la parole : *Laisse-là ton offrande devant l'autel, et va-t'en premièrement te réconcilier avec ton frère, et après cela, viens, et offre ton offrande.*

Il y a un autre interdit qui est la violation habituelle du dimanche. Le jour du Seigneur est pour plusieurs un jour de trafic et de profanation ; et quand on traite ainsi un seul

commandement, il ne serait pas étonnant qu'on en fit de même pour tous les autres. Et comment pouvez-vous communier, si vous arrivez avec la conscience d'un péché, que vous retenez des deux mains, quand il y a à cet égard un commandement de Dieu qui est un commandement universel?

L'homme qui n'avait point la robe de noces, représente tout communiant qui n'est point uni à Christ après s'être dépouillé de lui-même. Ce sont tous ceux qui arrivent dans leur vieil esprit, tous ces *pharisiens aveugles*, qui n'ont jamais *nettoyé le dedans de leurs coupes* et qui n'ont pour eux que les apparences. Mais il est écrit : *Quiconque invoque le nom de Christ, qu'il se retire de l'iniquité. Si quelqu'un est à Christ, il est une nouvelle créature. Lavez-vous, nettoyez-vous, ou vous mangerez votre condamnation, ne discernant point le corps du Seigneur.* Ce qui manque à ces communiants, c'est une bonne repentance et le commencement d'une vie nouvelle. Rappelons-nous

que ce n'est que pour ses disciples que Jésus-Christ a institué la sainte Cène; et qu'est-ce qu'un disciple? ce n'est point le premier venu, c'est toute âme touchée. Il faut que la grâce ait commencé son œuvre, car la sainte Cène ne donne pas la foi, elle ne fait que fortifier une foi déjà existante. C'est de la communion habituelle avec Jésus-Christ que dépendent les bénédictions de la sainte Cène. *Si quelqu'un n'a point l'esprit de Christ, il n'est point à lui; vous ne pouvez boire, dit saint Paul, la coupe du Seigneur et la coupe des démons; vous ne pouvez participer à la table du Seigneur et à la table des démons.* Il y a de ces vies qui crient comme les gonds d'une porte mal graissée et qui ne sont composées que de disparates; mais *quel accord y a-t-il entre la lumière et les ténèbres, entre la justice et l'iniquité, entre Christ et Bélial? Que chacun s'éprouve soi-même; votre communion de demain ne sera-t-elle qu'un baiser de Judas, ou vos rapports avec Jésus-Christ sont-ils véritablement établis?*

Le roi, quand il entre dans la salle des noces, ne demande pas à y voir des saints ; il ne demande pas non plus qu'on lui paie la *robe de noces* par un certain degré de sanctification. Je tiens à être compris. Encore une fois, *tout est prêt*, tout nous est donné gratuitement, mais si votre cœur n'est pas un cœur touché, vous n'êtes pas capable de vous approprier ce que Dieu vous a destiné. Si votre cœur est plein d'autres choses, comment voulez-vous que Dieu le remplisse ? Si vous ne connaissez point la faim et la soif de la justice, comment Jésus-Christ peut-il vous rassasier ? Il est question dans la sainte Cène de biens spirituels, et les biens spirituels ne sont que pour les hommes spirituels, pour ceux dont le cœur a été changé. L'habit de noces est la justice de Jésus-Christ, c'est son œuvre de réparation, imputée par Dieu à tout pécheur qui croit. Mais il faut croire ; la foi est la main qui saisit la robe de noces et qui s'en revêt. Et par foi j'entends cette puissance qui, après nous avoir humiliés, nous a

mis en droit d'avoir confiance. C'est ce cœur nouveau, incliné vers des choses nouvelles, vers celles que *l'œil n'avait point vues, que l'oreille n'avait point entendues, et que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment.* Avez-vous ce cœur nouveau ? Êtes-vous en route enfin, et avez-vous compris votre *vocation céleste* ? S'il en est ainsi, prenez bon courage ; le roi, en vous voyant, ne dira point aux serviteurs : *Liez-le pieds et mains et emportez-le dans les ténèbres de dehors ;* une voix plus douce vous dira : *Heureux ceux qui sont appelés au banquet des noces de l'Agneau !*

Il y a des communiants qu'il faut retenir. Il y en a d'autres qu'il faut encourager ; ces derniers sont surtout deux sortes de personnes ; je vais vous les décrire.

Ce sont premièrement celles qui disent : Je ne suis pas encore convertie, je ne puis pas venir. Elles voudraient attendre qu'elles fussent plus dignes, plus croyantes, plus attachées au Seigneur. Mais comment ferez-vous pour le devenir ? Votre faiblesse n'est-

elle pas précisément une raison de chercher la force au bon endroit? Prétendez-vous vous fortifier vous-mêmes, et vous faire avancer de votre propre chef? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : *Hors de moi vous ne pouvez rien faire ?* Mais dans la Cène il veut vous confirmer visiblement qu'*Il est le pain de vie, qu'Il donnera gratuitement à boire de la source d'eau vive à celui qui a soif, que tout est prêt et qu'il a été pourvu abondamment à votre entrée au royaume éternel.* Ne cherchez point en vous-mêmes ces renforts qui manquent à votre vie chrétienne, et ne faites pas de la sainte Cène un privilège qui n'appartient qu'à ceux qui en sont dignes. Les plus pauvres sont les premiers appelés, les plus misérables sont ceux que Christ met à ses côtés. La sainte Cène est l'Évangile visible que votre foi ne peut saisir mais qui, à cause de son infirmité, vous sera donné en main, afin que vous le voyiez de vos yeux, que vous en jouissiez sans crainte, et que vous donniez toute gloire à Celui qui vous a aimés.

Il est une seconde classe de personnes qu'il faut aussi encourager. Ce sont celles qui s'effraient souvent, au moment de la communion, de se trouver si froides et de n'éprouver rien de ce qu'elles devraient éprouver. Mais ce n'est pas la disposition du moment qui est la vraie préparation. Le diable nous jette volontiers de la boue, quand il sait que le Seigneur est sur le point de nous faire du bien. Ne faites point plaisir au diable, en vous laissant effrayer inutilement. Le Seigneur regarde à votre état général, et si vous êtes froids au moment de communier, c'est une raison de plus d'y aller. La vertu de la Cène ne dépend pas de ce que vous sentez ou de ce que vous ne sentez pas ; quand le diable lui-même donnerait la communion, il ne pourrait rien vous prendre ; c'est Luther qui l'a dit. Venez tels que vous êtes, comme un pécheur qui n'a rien et qui a besoin de tout recevoir. Même la capacité de recevoir est une grâce qui vous est assurée de la part du Seigneur. Venez avec simplicité, avec

toute votre indignité, et quand votre âme serait un abîme, le Seigneur veut le remplir. Les bénédictions qui ne sont pas venues avant la Cène, soyez-en sûrs, viendront après. Celui qui vous a appelés est un roi, le plus riche de tous, le plus généreux de tous. *Et si nous marchons dans la lumière, comme Il est lui-même dans la lumière, nous avons une communion mutuelle, et le sang de son Fils Jésus-Christ nous purifie de tout péché.* Un seul mauvais communiant peut être un trouble-fête pour tous les autres, mais où il y a unité d'esprit, il y a aussi communion mutuelle. Le Seigneur peut agir directement, mais il agit aussi par le moyen de ses membres. L'Église est *un corps*, et ce qui *édifie le corps*, c'est *la liaison de ses parties, qui communiquent les unes aux autres*; c'est ainsi que l'ensemble *tire son accroissement selon la force que le divin chef distribue dans chaque membre*. C'est cette communion qui est le festin de noces que le roi fait à son fils. Jésus-Christ ne veut rien pour lui seul; la

gloire que le Père lui a donnée, est aussi notre gloire ; le grand héritier de Dieu n'est que le premier-né entre plusieurs frères ; si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et co-héritiers de Christ. La sainte Cène nous confirme ce privilège et donne à chacun sa part à cette espérance vive qui ne confond point. Que cette nouvelle Pâques soit une vraie fête de communion avec le Crucifié et le Ressuscité, et que l'Esprit unisse tous les troupeaux d'église et leur dise : Sortez, filles de Sion, et regardez le roi Salomon, avec la couronne dont sa mère l'a couronné au jour de son mariage, et au jour de la joie de son cœur.

VIII.

LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

JEAN XI, 25, 26.

On peut se figurer quelle rumeur avait dû produire la mort de Jésus-Christ. Le supplice qui venait de s'accomplir sur le Calvaire, était un évènement pour toute la ville de Jérusalem, y compris les nombreux étrangers qui affluaient de toutes parts pour célébrer la fête de Pâques. Nous aurions vu se former des groupes dans les rues, car on ne parle jamais autant de quelqu'un qu'au moment où il meurt, ne fût-il qu'un homme ordinaire. Dieu seul peut savoir ce qui s'est passé dans les cœurs depuis le soir du Vendredi-Saint jusqu'au matin du dimanche de Pâques. La sensation qu'avait produite la mort de Jésus-Christ ne pouvait pas être de même nature pour tous; Jésus-Christ avait des ennemis et des amis, d'autres ne s'étaient pas encore

prononcés, et ceux qui étaient venus de loin n'étaient pas non plus des gens de la même espèce ; il y a de ces sentiments mélangés qu'on ne peut pas décrire, et que la croix de Jésus-Christ devait faire sortir de leurs cachettes. Les disciples avaient peut-être l'esprit trop bouleversé pour être au clair avec eux-mêmes, après le supplice de leur Maître. Les souverains sacrificateurs avaient assouvi leur haine, mais il leur restait je ne sais quelle crainte au fond même de leur triomphe ; ils se souvenaient que *ce séducteur*, comme ils l'appelaient, avait prédit qu'il ne resterait pas assujetti à la mort, et nous les voyons de nouveau courir chez Pilate pour lui demander de faire garder sûrement le sépulcre, au moins jusqu'au troisième jour. Ceux aussi qui avaient été spectateurs des miracles qui avaient accompagné la mort de Jésus-Christ, devaient involontairement sortir de leur indifférence et reconnaître, comme le centenier sous la croix, qu'il y avait eu là plus qu'un supplice ordinaire. Il y a un chaos spirituel

124 LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

comme il y a un chaos matériel, et l'on a souvent le pressentiment que Dieu prépare quelque chose, lors même qu'on ne peut pas encore dire ce que ce sera. Et en effet, Dieu préparait quelque chose, et comme au premier jour de la création, *l'Esprit se mouvait de nouveau sur les eaux*. Pour une âme qui attend, trois jours sont souvent trois siècles, mais heureux ceux qui peuvent attendre et se confier entièrement en leur Dieu. Le jour de Pâques manquait au monde, et rendons grâce à Dieu de ce qu'Il nous l'a donné. Le miracle de ce jour est la grande réponse de Dieu, faite aux ennemis et aux amis de Jésus-Christ. Tout n'était point fini avec le soir du Vendredi-Saint; au moment d'expirer, Jésus-Christ avait conscience que *le Père n'abandonnerait point son Fils dans le sépulcre; le Saint de Dieu ne pouvait point sentir la corruption*. Un prodige éclatant devait faire jaillir la lumière de la nuit du tombeau; l'ancien monde devait enfanter un nouvel ordre de choses; les puissances du ciel allaient

être ébranlées, et le jour qui nous réunit est celui où Jésus-Christ a pu dire, plus magnifiquement que devant la tombe de Lazare : *Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours.*

Le jour de Pâques nous montre que quand Dieu parle, il agit ; les faits sont le langage de Dieu, et il n'a qu'à dire : *Que la lumière soit, et la lumière est.* Quelle est la conséquence de la résurrection de Jésus-Christ ? Nous voyons que les apôtres fondent sur ce seul fait toute l'autorité de leur prédication. Ils pourront aller par tout le monde et dire aux nations : *Ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, et que nos mains ont touché, c'est cela que nous vous annonçons.* Il faut bien que ce fait, déjà si extraordinaire en lui-même, le soit encore plus à cause de ses conséquences, puisque c'est sur lui que l'Église chrétienne est fondée. Nous allons examiner ensemble ce

que le jour de Pâques nous a donné. La résurrection de Jésus-Christ a des conséquences pour lui-même, pour nous, pour l'univers entier ; c'est sous ses trois faces que nous allons contempler le miracle de Pâques.

I.

Si Jésus-Christ n'avait été qu'un homme célèbre, il aurait bientôt été oublié. Quand on est à six pieds sous terre, on est plus vite effacé de la mémoire qu'on ne l'aurait cru ! et s'il y a quelquefois de ces hommes qui voudraient au moins quelques larmes sur leur tombe, ils ne sentent pas qu'il n'y a rien qui se sèche aussi vite que les larmes. Les hommes qui ont fait le plus de bruit sont bientôt oubliés comme les autres, et le même sort aurait été réservé à Jésus-Christ, si, après le Vendredi-Saint, il n'y avait pas eu un dimanche de Pâques. On aurait parlé encore quelque temps de ce *prophète puissant en*

œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple, et aujourd'hui cette histoire serait aussi vieille qu'une autre ; on en aurait peut-être fait une belle tragédie, mais Jésus-Christ ne serait point devenu *le seul nom qui sauve sous le ciel*. Or, on peut se passer d'un homme célèbre ou se consoler de sa perte, car on se dit : il en viendra un autre ; *ce qui a été, c'est ce qui sera*, mais le cas n'aurait pas été le même pour Jésus-Christ. Son supplice aurait eu des conséquences désastreuses, si, après avoir su qu'il est mort, nous ne savions aussi certainement qu'il est ressuscité. Le héros de notre religion aurait été un homme crucifié ; et qui aurait voulu croire que cet homme-là eût pu nous ouvrir le ciel ? Les ennemis de Jésus-Christ auraient triomphé, car ils auraient pu clouer à une croix tout ce qui les gênait sur la terre. Les disciples, malgré tout ce qu'ils avaient vu et entendu de leur Maître, auraient pu croire qu'à tout prendre il s'était trompé sur lui-même et qu'il avait placé trop haut ses espérances. L'Évangile, au lieu d'un

128 LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

message de joie, aurait été la plus triste nouvelle, et la prédication de la croix aurait été à bon droit une folie. Je ne parle pas de ce que nous aurions éprouvé à l'heure de la mort; quel fruit nous serait-il revenu de toutes les paroles et de tous les miracles de Jésus-Christ? *Si nous n'avions d'espérance en Christ que pour cette vie seulement, nous serions les plus misérables des créatures.* Vous savez quels tourments donne l'incertitude, et toutes les incertitudes réunies ne seront rien à côté des angoisses d'un mourant, livré à lui-même. Ce qu'il sait, c'est qu'il va mourir, mais ce qu'il ne sait pas, c'est ce qu'il sera après. Il voit un abîme sans fond, et c'est dans cet abîme qu'il va tomber. Il faut qu'il laisse derrière lui ses biens, sa famille, son corps même, il ne prend avec lui que sa conscience, et c'est de toutes les choses la plus terrible. Nous ne savons pas ce que c'est qu'une conscience réveillée, nous ne le saurons qu'à notre dernière heure, et c'est pour cette heure-là que Dieu nous a donné le miracle

de Pâques. *Souvenez-vous que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, et que c'est là tout l'Évangile. Souvenez-vous que ce fait est le fait le plus constaté de l'Écriture ; il n'y a qu'un homme perdu de raison qui puisse en douter. Non-seulement les quatre évangélistes racontent ce miracle, non-seulement les douze apôtres ont vu et revu, entendu et touché le Sauveur après sa résurrection, mais après avoir été vu de Céphas, ensuite des douze, il a été vu de plus de cinq cents frères, en une seule fois ; Dieu a voulu donner à ce miracle la plus éclatante publicité. Que s'en suit-il de là ? Ne regardons d'abord qu'à Jésus-Christ lui-même. Le jour de Pâques est la grande réparation d'honneur que le Père a donnée à son Fils, à la face du monde entier. Ce cadavre déchiré que quelques amis avaient descendu de la croix et enseveli dans la tombe, est devenu sous la main de Dieu un chef-d'œuvre de vie et d'immortalité. La mort est engloutie pour toujours ; elle a perdu son aiguillon ; ô sépulcre, où est ta victoire ? Le*

130 LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

corruptible est revêtu de l'incorruptibilité, le mortel, de l'immortalité; au lieu d'une couche de vers, nous voyons des anges, et une main invisible a lancé au loin la pierre et la garde impuissante. Le crucifié est aujourd'hui le prince de la vie; *la mort n'a plus de pouvoir sur lui; il est vivant aux siècles des siècles, et toute-puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre.* Ses ennemis sont confondus, ses amis rassurés, sa doctrine n'est plus une folie, le crucifié a été déclaré *Fils de Dieu, avec puissance, par sa résurrection d'entre les morts; l'Évangile pourra retentir d'un bout du monde à l'autre, comme la bonne nouvelle de Celui qui est mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification.*

II.

Cela nous conduit aux conséquences que la résurrection de Jésus-Christ a pour nous. C'est la nature humaine de Jésus-Christ que nous voyons sortir du tombeau : il montre à

Thomas les marques de ses plaies ; il mange en la présence des autres ; il leur dit : *Touchez-moi, et regardez-moi, car un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai.* Mais si c'est comme homme que Jésus-Christ est ressuscité, il y a donc une résurrection pour l'homme et un revoir au-delà du tombeau. Et ce revoir a quelque chose de complet ; les âmes ne voltigeront pas comme les ombres d'Homère, elles rentreront dans leur corps, et *la tente dans laquelle nous gémissons, ce corps de misères et de souffrances, sera plus tard un corps incorruptible, glorieux, plein de force, spirituel.* Il suffit de voir un seul ressuscité pour que les amis du Seigneur voient comment ils seront tous... : *car, comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, nous porterons l'image de l'homme céleste qui est Jésus-Christ. Parce que je vis, dit Jésus-Christ, vous vivrez ; et saint Paul ajoute : Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en nous, Celui qui a ressuscité Christ d'entre*

132 LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

les morts rendra aussi la vie à nos corps mortels, par son Esprit qui habite en nous.

Le jour de Pâques nous montre alors ce que nous tient en réserve *le Dieu de toute grâce, qui nous a appelés à sa gloire éternelle en Jésus-Christ, notre Seigneur.* Le corps glorifié de Jésus est cet *édifice qui vient de Dieu, cette maison éternelle qui remplacera la tente du désert.* En voyant, *comme dans un miroir la gloire du Seigneur, à visage découvert,* nous pouvons dire : *Je serai transformé en la même image, de gloire en gloire, par l'Esprit du Seigneur.* Il y a une connexion intime entre le ressuscité et les non-ressuscités, comme il y a vie commune entre la tête et les membres. Où est le chef, là sont aussi les membres, aujourd'hui par la foi, plus tard par la vue, *quand ce qui était auparavant sera passé.* Si les disciples de Jésus-Christ n'avaient pas eu d'autre joie que celle de revoir leur maître, si sa résurrection n'avait eu des conséquences que pour lui et non pour eux, ils auraient de nouveau été

les plus misérables d'entre les hommes. Figurez-vous deux frères, dont l'un fait un héritage et dont l'autre reste pauvre ; que ces deux frères, séparés pendant quelque temps, se revoient et s'embrassent de nouveau, la joie du pauvre sera-t-elle une joie si elle n'est qu'un simple revoir ? Quand il faut que le pauvre se dise : mon frère est désormais riche, mais pour moi, rien n'est changé ; à lui la grandeur et les hommages ; à moi, comme toujours, la pauvreté et la sueur du front ! — Où il y a une telle inégalité, y aura-t-il joie véritable, joie permanente ? Non, il faut que le riche se jette dans les bras du pauvre et qu'il lui dise : N'es-tu pas mon frère, et ce qui est à moi, n'est-il pas à toi ? Serais-je heureux dans mon opulence, si je te voyais manquer de tout, et mon vrai bonheur n'est-il pas d'avoir fait le tien ?

C'est aussi le langage de ce Frère aîné qui sort aujourd'hui du tombeau. Pour qui est-il ressuscité ? avait-il besoin d'une résurrection pour lui ? son triomphe n'est-il pas plutôt le

134 LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

nôtre? S'il a épousé notre cause sur la croix, n'était-ce que pour nous faire hériter d'une croix? Sortira-t-il de la tombe, et nous y laissera-t-il nous-mêmes? quand il sera dans la joie, nous laissera-t-il dans les larmes? Ce serait mal connaître Jésus-Christ et avoir un triste jour de Pâques. Écoutez ce message, incompréhensible, il est vrai, mais renfermant tout l'Évangile : *Dieu nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, en Jésus-Christ.* Si notre médiateur est ressuscité, c'est nous qui sommes ressuscités; car, qu'est-ce qu'un médiateur, si je ne puis dire : Lui, c'est moi, et moi, c'est Lui? Notre résurrection, dès aujourd'hui, n'est plus une simple espérance, elle est un fait accompli, aussi véritablement que la résurrection de Christ. La mort, si elle a de quoi vous effrayer encore, n'est plus désormais que l'entrée de la gloire. Comme Jésus s'est mis devant la tombe de Lazare, il se met devant la vôtre et devant la mienne, pour nous dire : *Je suis la résurrection et la*

vie ; celui qui croit en moi, vivra, quand même il serait mort ; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point pour toujours. Crois-tu cela ?

Crois-tu cela ? Il est vrai, voilà le grand point. Les ressuscités de Christ, ce sont ceux qui croient en Christ ; et ceux qui croient en Christ, ce sont ceux qui se sont donnés à Christ. Nous ressusciterons pour la gloire, si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en nous ; notez bien la condition. Ceux qui se sont donnés à Christ ont reçu un esprit nouveau, et c'est dans cet esprit qu'ils ont déjà les arrhes de leur résurrection. O vous tous, qui que vous soyez, pour qui vivez-vous ? quel est votre trésor et votre intérêt suprême ? Ce qui domine votre vie, sont-ce les choses d'en haut, ou est-ce encore la terre ? Êtes-vous unis au Seigneur et devenus un même esprit avec Lui ? Le jour vient où tous les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue, vivront. Et ceux qui dorment dans

136 LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

la poussière de la terre, se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour des opprobres et une infamie éternelle. Ne nous faisons pas de fausses espérances ; on entend souvent dire : Oh ! si j'étais mort ! mais mourir et entrer dans la vie n'est pas pour tous la même chose. Voici la condition : Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car plusieurs chercheront à y entrer, et ne le pourront. C'est Jésus-Christ qui parle, car, comme il dit à l'un : viens à moi, âme travaillée et chargée, il dit à l'autre : vous ne voulez point venir à moi pour avoir la vie. La foi est un détachement de nous-mêmes, et une victoire sur le monde visible ; si votre foi n'a point ce caractère, il faut la refaire, ou plutôt, vous ne l'avez jamais eue. Croire, c'est donner son cœur ; le Seigneur connaît ceux qui sont siens ; bienheureux ceux qui ont la vraie Pâques et la joie ineffable et glorieuse que Jésus-Christ a mise en évidence par son Évangile.

III.

La résurrection de Jésus-Christ a des conséquences pour l'univers entier. Comme il y a une voix plaintive qui se fait entendre à la conscience, il y a un soupir qui traverse tout l'univers. La chute de l'homme a bouleversé toute la création ; chaque feuille qui tombe, chaque pas que vous faites, témoignent d'un état de corruption et d'un enchaînement à la vanité. Il y a tout un concert de soupirs, partant de tous les coins du monde, et l'œil mourant de la bête, comme les ruines sur lesquelles vous marchez, tout vous atteste que la terre n'est plus la terre primitive, telle qu'elle sortit des mains de Dieu. Regardez les plus beaux sites, il y a partout soit le souffle de la mort, soit le silence de la mélancolie. C'est que *toutes les créatures attendent avec un ardent désir que les enfants de Dieu soient manifestés*. La nature est en ce moment en travail, mais il y a un autre

138 LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

enfantement plus pénible, et qui depuis bientôt soixante siècles fait souffrir la création. C'est une agonie qui va aussi à la rencontre d'une vie et d'une résurrection. L'homme..... le roi de la création, et la chute de l'homme a aussi jeté dans le deuil la nature entière. Mais il est écrit : *comme tous meurent en Adam, tous revivront en Christ*; les rachetés de Christ d'abord, puis la création entière. Il y a *un ciel nouveau et une terre nouvelle*, que la résurrection de Jésus-Christ nous garantit. Lui qui a refait notre nature déchue, il veut aussi rendre à l'univers sa parure primitive. *Il consolera cette terre qui pleure, il la consolera de toutes ses ruines, et il rendra son désert semblable à Éden, et sa solitude au jardin de l'Éternel ; la joie et l'allégresse se trouveront au milieu d'elle, la louange et la voix de cantique.*

L'œuvre de Jésus-Christ est une guérison radicale ; c'est l'ensemble qu'il veut guérir, l'ensemble de la vie, comme l'ensemble de

la création. Puisque l'harmonie générale a souffert, il faut que l'harmonie universelle se retrouve, et le commencement est fait, car *la vie a été manifestée* : Christ est ressuscité. Où est le Prince de la vie, là est aussi le domaine de la vie, et puisque *toute la terre sera couverte de la connaissance de son nom*, la création inanimée se relèvera aussi de son esclavage. Elle aussi sera *délivrée de la servitude de la corruption*, et aura part à *la liberté glorieuse des enfants de Dieu*. Il y a un printemps éternel qui nous attend ; ô vous qui ne voyez que des tombeaux, tressaillez de joie ! jetez *le sac et la cendre*, et *revêtez-vous de chants de délivrance* ! Le jour de Pâques n'est plus un jour de deuil ; les tombeaux sur lesquels vous marchez, ne sont plus ceux auxquels il faut regarder. Placez-vous devant ce sépulcre ouvert, d'où est sorti votre avant-coureur ; s'il a *englouti la mort*, soyez sûrs que c'est la sienne, que c'est la vôtre, que c'est celle de l'univers entier. Vous n'êtes point oubliés ; croyez, votre part

140 LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

est aussi renfermée dans la résurrection du Maître. Jésus-Christ ne meurt plus; entrez dans son triomphe; vous avez en Lui *l'espérance de la gloire*. Laissez-lui *préparer votre demeure*, et à la Pâques éternelle *il vous fera paraître sans tache et comblés de joie en sa glorieuse présence*.

IX.

QU'EST-CE QUE COMMUNIER AVEC JÉSUS-CHRIST?

CANT. des CANT. II, 16.

La communion de l'autel n'est que le complément de la communion journalière et habituelle qu'un chrétien doit avoir avec son Sauveur. La sainte Cène ne donne pas la foi, elle n'a été instituée que pour fortifier une foi déjà existante. *Amendez-vous*, tel a été le premier mot du Seigneur; il veut que nous commençons par la conversion du cœur et non par la sainte Cène; il y aurait mensonge et hypocrisie à venir confesser Jésus-Christ à sa table, quand on ne l'a pas encore reçu dans le cœur par la repentance et la foi. La conversion, il est vrai, est aussi une communion, et l'on n'apprécie même le sacrement de la Cène que lorsqu'on a premièrement apprécié ce qu'il y a de sacré et de bienheureux dans la communion habituelle avec Christ. Le mot

communion indique quelque chose de mutuel, quelque chose qui part du Seigneur, et quelque chose qui part de nous, et je ne saurais mieux vous définir le mot qu'en me servant de la parole sacrée que nous avons devant nous comme texte. Un vrai communiant est une âme qui peut dire, par la puissance du Saint-Esprit, et sous la croix du Sauveur : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.* Laissez-moi vous dire quelques paroles sur ce texte ; je voudrais que ces paroles sortissent de votre propre cœur et que le *Saint-Esprit* rendît témoignage à votre esprit que vous êtes tous enfants de Dieu, héritiers de Dieu et co-héritiers de Christ.

Remarquez d'abord l'ordre dans lequel les mots de notre texte sont placés. Ce qui fait la communion de l'âme avec Christ, c'est d'abord l'assurance : *Mon bien-aimé est à moi* ; il faut que ce premier point soit d'abord bien établi, avant qu'on puisse dire : *Et je suis à lui.* Le vrai chemin va toujours du Seigneur à nous, et non de nous au Seigneur.

Vous connaissez la belle parole de saint Augustin : L'homme n'aurait pu monter jusqu'à Dieu, si Dieu n'était d'abord descendu à nous. Eh bien ! vous qui voulez communier demain, pouvez-vous dire : *Mon bien-aimé est à moi ?*

Ne vous scandalisez pas de cette expression : *Mon bien-aimé*. Quand on aime bien le Seigneur, on n'a pas honte de l'avouer, soit à lui, soit aux hommes. Il y a des chrétiens qui ont trop de respect pour appeler Jésus-Christ leur *bien-aimé* ; mais est-ce véritablement du respect qu'ils ont pour lui ? Il y a un respect qui se tient à distance, et deux personnes qui vivent à cent cinquante lieues l'une de l'autre aiment mieux signer : votre très-respectueux serviteur, que de se laver les pieds l'une à l'autre s'il le fallait. Si vous n'avez pas d'autre respect pour Jésus-Christ que celui d'un cœur froid ou d'un homme à cérémonies, gardez ce respect pour vous-mêmes ; Jésus-Christ veut être aimé, et *c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle*. Si

Jésus-Christ est descendu du ciel, s'il est entré dans les maisons pour manger avec les gens de mauvaise vie, il ne veut pas que nous le mettions sur un piédestal et que nous tournions autour de lui, comme s'il n'était qu'une statue de bronze. Soyez sûrs aussi que le véritable amour, comme il exclut la crainte et le faux respect, exclut aussi une inconvenante familiarité. Une âme qui aime le Seigneur se rappellera toujours qui elle aime, et ne se mettra pas avec *son bien-aimé* sur un pied de camaraderie. Le Saint-Esprit est là avec sa verge, si nous allons trop loin, car *l'amour* dont le vrai communiant est rempli est celui qui a été répandu dans nos cœurs par le *Saint-Esprit*.

Or, sentez-vous ce qu'il y a dans ce peu de mots : *Mon bien-aimé est à moi* ? Il y a quelque chose qui est à vous et qui fait de vous le plus riche propriétaire. Ce n'est pas votre fortune qui est à vous ; vous n'êtes que l'économe de Dieu, votre or et votre argent lui appartiennent, et si vous deviez l'oublier,

vous ne seriez qu'un larron. Ce ne sont pas vos enfants qui sont à vous, car ce n'est pas en votre nom qu'ils ont été baptisés; Dieu n'a fait que vous les confier, afin que vous les éleviez dans sa crainte et dans son amour, et que vous puissiez dire un jour : *Me voici, moi et les enfants que tu m'avais donnés*. Ce n'est pas votre temps qui est à vous; il est écrit : *Rachetez le temps*; et pour qui? Pour Celui qui vous a racheté lui-même et qui veut remplir votre temps et votre éternité. Ce n'est pas votre corps qui est à vous; vous ne l'avez reçu que pour *l'offrir en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu*. Ce n'est pas votre volonté qui est à vous, ou vous ne seriez qu'un hypocrite, en disant : *Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel*. Mais tranquillisez-vous, vous avez reçu quelque chose de meilleur que tout cela. L'homme le plus riche est celui qui peut dire : *Mon bien-aimé est à moi*. Votre cœur a été fait pour un trésor, et ce n'est pas la possession de tout ce que je viens de nommer qui rend riche et heureux, c'est autre

chose. C'est un trésor vivant; non point un homme, non point un ange; votre cœur a été fait pour Jésus-Christ; en lui vous avez tout pleinement, hors de lui vous n'avez rien, car hors de lui tout est néant. C'est lui qui est à vous, lui-même, et non pas seulement ce qui est à lui. S'il laissait tomber tous les jours quelques miettes de sa table, et qu'il vous permît de les ramasser, ce serait beaucoup sans doute, ce serait plus que le monde entier ne pourrait vous donner. Mais vous sentiriez bientôt que tout cela ne vous suffirait pas. Je vais plus loin. S'il vous ouvrait son ciel et qu'il étalât devant vous toute sa magnificence, qu'il vous la donnât, mais qu'après il voulût faire un voyage et que ce fût pour ne plus revenir, vous lui diriez : Seigneur, garde toutes ces belles choses; j'aime mieux aller avec toi, le ciel, sans toi, n'est plus le ciel; l'enfer, avec toi, n'est plus l'enfer. Le vrai communiant est celui qui peut dire à *son bien-aimé* ce que Ruth disait à sa belle-mère Nahomi : *J'irai où tu iras, et je demeurerai où tu de-*

meurieras ; ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu ; je mourrai où tu mourras, et j'y serai ensevelie. Que l'Éternel me traite avec la dernière rigueur, si jamais rien me sépare de toi que la mort.

Oui, notre bien suprême, c'est l'assurance : *Mon bien-aimé est à moi, lui-même, et pas seulement ce qui est à lui. Mon cœur peut se reposer sur le sien ; il veut descendre dans toutes mes misères pour me faire remonter avec lui dans toute sa gloire. Il se souvient toujours de son alliance ; il me l'a scellée de son sang ; je ne veux savoir autre chose ici-bas que Jésus-Christ crucifié ; là est ma paix, là est ma vie ; ou si vous deviez l'oublier, venez demain, il vous confirmera votre richesse à sa table sacrée. Il vous donnera en main, avec le pain que nous rompons, avec la coupe que nous bénissons, le témoignage : Je suis à toi ; ce que j'ai fait pour toi te le prouve. Je suis à toi, comme ta rançon ; quoique tes péchés soient rouges comme le cramoisi, je les ai blanchis comme la neige. Je*

suis à toi comme *le destructeur des obstacles* ; si tu es entouré de montagnes et de craintes, *remets ta voie sur moi, assure-toi en moi, et je travaillerai pour toi*. Je suis à toi comme ta *lumière* ; dans les ténèbres et dans les perplexités, quand tu ne vois point d'issue, je serai ta sagesse et je te ferai voir ma délivrance. Je suis à toi comme ta *force* ; ne t'éf fraie point de ta faiblesse ; *c'est moi qui ouvre et personne ne ferme ; qui ferme, et personne n'ouvre*. Je suis à toi comme *le témoin fidèle, marche en ma présence et dans l'intégrité*, et je te garderai comme *la prunelle de mon œil et je te couvrirai sous l'ombre de mes ailes*. Tous les jours, jusqu'à la fin du monde, une âme qui a communion avec Christ saura qu'elle est riche, *qu'elle loge parmi les biens et que sa bonne part ne lui sera point ôtée*.

Cette première expérience conduit à la seconde : *Je suis à Lui*. Il est plus difficile de dire : *Je suis à Lui*, que de dire : *Il est à moi* ; c'est parce que le témoignage : *Je suis à Lui* suppose de notre part un engagement

qui n'est rien de moins qu'un détachement de nous-mêmes. Or, qui est-ce qui aime à se détacher de soi-même et à sacrifier sa propre vie? Il y a deux classes de personnes qui ne peuvent pas dire : *Je suis à lui*. Ce sont d'abord ceux qui ne veulent point de Lui, et auxquels Jésus-Christ a dit lui-même : *Vous ne voulez point venir à moi pour avoir la vie*. Ceux-là ont horreur d'un changement; ils aiment mieux s'appartenir à eux-mêmes; c'est à eux qu'ils pensent, c'est pour eux qu'ils vivent, leur cœur n'a point de place pour Jésus-Christ. Leur volonté est enchaînée au monde, leur affection dominante est celle des choses d'en bas, et leurs pratiques religieuses n'ont aucun résultat. Ils ne savent point qu'ils sont rachetés à grand prix, et que *Celui qui est mort pour tous, attend que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour eux*. Vous, qui allez communier demain, à qui appartenez-vous? Pouvez-vous dire sous la Croix de Jésus : *Je suis à Lui*, car je me suis

donné à Lui? *Par la croix de Jésus-Christ, le monde a-t-il été crucifié à votre égard, et vous-mêmes, êtes-vous crucifiés au monde? Pour qui vivez-vous? Pour qui travaillez-vous? Qu'est-ce que le Seigneur qui vous a rachetés a obtenu de vous jusqu'ici? Allez au fond de votre nature : Christ est-il vivant en vous? Est-ce lui qui vous possède, qui vous domine et qui règne sur vous sans partage? Pour communier avec Jésus-Christ, il faut que vous soyez à Lui, comme il est lui-même à vous ; l'amour est un sacrifice à deux ; votre bien-aimé est à vous, mais vous, êtes-vous à Lui? Ce second point est-il aussi réel que le premier? Faites un retour sur votre égoïsme, sur l'avarice de vos sacrifices, sur la lenteur de votre obéissance, sur la paresse de votre dévouement, sur tout ce que vous gardez pour vous-mêmes et qui serait mieux placé entre les mains de Christ. Faites un retour sur tout ce qui vous rend malheureux et stationnaires, vos vieilles habitudes qui ne changent pas, vos prières mortes et qui*

ne se vivifient pas, vos résolutions toujours nouvelles et qui vous laissent retomber sans cesse ; voyez comme vous vous traînez, au lieu de *courir vers le but* ; comme vous laissez périr les bonnes impressions, au lieu d'*être renouvelés* par elles, *dans votre esprit et dans votre entendement* ; vous passez pour de bons chrétiens, on vous voit chaque dimanche sur les bancs de l'église, mais si Jésus-Christ vous demande : *Es-tu à moi ?* Pouvez-vous communier ? Que serez-vous le lendemain de votre communion ? Aurez-vous reçu quelque chose de plus, ou *le mauvais esprit reviendra-t-il et en amènera-t-il encore sept autres ?*

S'il y a des communiants qui ne veulent point être au Seigneur et qui pour cette raison ne peuvent point dire : Je suis à Lui, il en est d'autres qui se connaissent trop eux-mêmes, pour oser dire, en présence de leurs péchés : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à Lui*. L'amour du Seigneur les confond et amasse des charbons ardents sur leur tête ; ils voient ce que Christ a fait pour eux, ils le

sentent, ils en ont toujours plus besoin, mais il n'y a rien qui parte d'eux-mêmes et qui soit digne de Celui qui les a aimés. Leur cœur est si mort, leur piété si stérile, qu'ils croient dire un mensonge en disant : **Je suis à Lui.** Quand le péché n'est point tué, quand la volonté est si revêche, quand on ne voit point de fruit, point de progrès, et que tous les jours la vie avance et que bientôt elle sera à son terme, peut-on dire : *Je suis à Lui*, n'est-ce pas plutôt un blasphème ?

Eh bien ! que voulez-vous faire, vous qui vous connaissez si bien ? Voulez-vous attendre que vous soyez venus à votre secours, avant de communier avec Jésus-Christ ? est-ce vous qui êtes votre médecin, ou est-ce Lui ? la source de la vie est-elle en vous-même, ou n'est-ce pas Jésus qui a dit : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ?* On peut mal comprendre la parole : *Je suis à Lui.* Ne croyez point que ces mots signifient : je suis digne de Lui, je suis enfin à sa hauteur, je puis marcher à ses côtés avec moins

de crainte et plus de progrès ; s'il en était ainsi, Jésus-Christ peu à peu disparaîtrait, et vous le remplaceriez comme votre propre Sauveur. Communier avec Jésus-Christ, c'est vivre avec Lui dans d'autres rapports. Je suis à Lui, veut dire : je marche dans des liens qui sont plus forts que moi-même. Je sais que je suis aimé, et que ce qui m'était impossible à moi-même, Dieu me l'a donné en son Fils. *Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que personne ne me ravira de sa main. Il n'a point voulu mes vertus, il n'a voulu que ma misère ; s'il étend ses mains vers moi, c'est après un trésor de larmes, ce n'est point après un héros de sainteté. Je suis à Lui, car il est mort pour mes péchés, et m'a cherché et sauvé quand j'étais perdu. Je suis à Lui, quand je tremble devant moi-même ; Celui qui est en moi est plus fort que celui qui est dans le monde. Je suis à Lui, quand je suis attiré et amorcé par mes propres convoitises ; il ne laissera point régner le péché dans nos corps mortels, et celui que le Fils affranchit est vé-*

ritablement libre. Je suis à Lui, quand j'ai été mis en oubli dans le cœur des hommes, quand je suis comme un mort ou estimé comme un vase de nul usage ; c'est alors qu'il me répète : Ma grâce te suffit ; ne crains point, crois seulement. Je suis à Lui, quand même la terre se bouleverserait et que les montagnes se renverseraient au milieu de la mer ; Il est ma retraite, ma forteresse et mon secours dans les détresses ; aucun de ceux qui s'attendent à Lui ne sera confus. Je suis à Lui, quand il faudra marcher par la vallée de l'ombre de la mort ; Il sera mon bâton et ma houlette, et mon représentant devant Dieu. Que si vous deviez oublier tout cela, venez demain, il vous confirmera votre richesse à sa table sacrée. Il vous donnera en main, avec le pain que nous rompons, avec la coupe que nous bénissons, l'assurance que tout est accompli ; mon bien-aimé est à moi et je suis à Lui et le serai éternellement. J'ai été fait pour Lui ; il y a communion entre nous, et sa chair est véritablement une nourriture, son sang,

véritablement un breuvage. *Oh ! goûtez et voyez que le Seigneur est bon et que rien ne manque à ceux qui le craignent.* Goûtez, dans la communion de demain, de nouvelles puissances du siècle à venir, et la force d'une communion plus réelle et plus permanente avec Celui qui vous a aimés. Le corps rompu du Seigneur, le sang versé du Seigneur est aussi la vie du Seigneur, et cette vie divine vous est transmise dans le sacrement de la Cène. Recevez-la, nourrissez-la, gardez ce bon dépôt, veillez et priez, de peur qu'il ne s'écoule. Approchez-vous de cette table, en vous disant en silence : *mon bien-aimé est à moi et je suis à Lui*, et il sera le pain vivant qui rassasie l'âme qui est vide, et qui remplit de biens l'âme affamée. Le don que vous recevrez, est le don ineffable de Dieu ; vous l'aurez en main comme un témoignage visible que le Seigneur est présent et que, *par cette seule oblation, il a amené pour toujours à la perfection ceux qui sont sanctifiés.* C'est pour que votre communion avec Lui soit scellée et

ratifiée de son propre sang ; que vous ayez la force de vous *nettoyer de toutes les souillures de la chair et de l'esprit, et d'achever votre sanctification dans la crainte de Dieu. Marchez dans la lumière, et cette œuvre croîtra, et vous aurez une communion mutuelle, et le sang de Jésus-Christ vous purifiera de tout péché.* De simples prières ne vous suffiront plus ; parler au Seigneur est quelque chose, vivre avec Lui est bien davantage, et c'est à quoi votre communion de demain vous prépare. Une vie à deux est plus productive qu'une vie solitaire ; et c'est cette double vie qui a son fond dans la communion avec Christ. Sous la vie ouverte est une vie cachée, et celle-ci est la véritable ; rendez-la ferme et compacte, et vous serez forts et inébranlables : diminuez tous les jours et Christ croîtra tous les jours ; votre Cène de demain ne sera point perdue, si elle continue dans votre cabinet, dans vos complications avec le monde, dans vos travaux et dans vos souffrances ; Christ

III.

veut être *tout en tous*, afin que sa joie demeure en vous, et que votre joie soit accomplie.

X.

CARACTÈRES D'UNE ÉPOQUE D'HUMILIATION.

JUGES, X, 15, 16.

Le livre des Juges, qui comprend une époque de quatre cents ans, et qui s'étend depuis la mort de Josué jusqu'au temps du grand sacrificateur Héli et à la naissance de Samuël, est le tableau d'un temps de guerre et de fermentation. Le peuple Juif, miraculeusement conduit par l'Éternel, avait enfin mis le pied sur la terre de Canaan ; mais pour prendre possession de ce pays promis, il fallait, l'épée à la main, avancer de limite en limite, et exterminer d'autres nations qui, par leurs crimes et leur cannibalisme, avaient enfin comblé la mesure de leurs péchés. Une guerre franche et courageuse faite à ces peuples, d'après l'ordre de Jéhovah, aurait établi le peuple de Dieu comme seul maître dans la terre qu'il devait occuper ; mais au lieu de ce courage,

nous voyons le relâchement, au lieu de l'obéissance envers l'ordre de Dieu, nous voyons de nombreuses infidélités gagner les rangs d'Israël. Le contact avec les Cananéens avait jeté le peuple Juif dans une mollesse charnelle et l'avait entouré d'une atmosphère d'idolâtrie dont les déplorables suites remplissent tout entier le livre des Juges. Les mauvais penchants du peuple, qui avaient éclaté tant de fois au désert, et qui avaient tant fait souffrir Moïse, éclatèrent de nouveau, et attirèrent sur eux une foule de jugements de Dieu, qui auraient fini par anéantir tout Israël, si Dieu ne s'était pas toujours réservé un petit reste, et *si la miséricorde de Dieu ne s'élevait point par-dessus la condamnation*. L'Éternel suscita à son peuple des sauveurs dans la personne des juges, hommes extraordinaires et miraculeusement revêtus de la puissance d'en haut, pour enflammer de nouveau le courage d'Israël et pour détourner les fléaux qui, comme de justes châtiments de Dieu, tombaient sur le peuple idolâtre et le moisson-

naient par milliers. Israël se relevait, puis retombait de nouveau; le livre des Juges nous place, sur chaque page, entre de nouveaux miracles de Dieu et de nouvelles infidélités de la part du peuple Juif. Il y avait nécessité que le peuple s'humiliât, plus que jamais, sous la main toute puissante de Dieu par un jeûne solennel, *celui qui déchire les cœurs, et pas seulement les vêtements*. Nous voyons dans notre texte quelque chose qui ressemble à une telle humiliation, et ce morceau peut nous fournir quelques réflexions générales et applicables aux temps actuels. L'époque dans laquelle nous vivons n'est-elle pas aussi une époque de guerre, de fermentation et de jugements de Dieu de toute espèce? Si jamais le Seigneur a frappé aux portes, c'est bien aujourd'hui; l'Orient et l'Occident s'ébranlent, et mille voix nous crient, les unes partant d'un champ de bataille, d'autres sortant de la bouche livide de mille malades, d'autres nous arrivant de contrées où règnent la faim et la misère, toutes

ces voix nous crient : *Amendez-vous, humiliez-vous, cherchez le Seigneur, pendant qu'il se trouve, invoquez-le, tandis qu'il est près.* Chacun apporte sa part au péché général, et comme il y a des confluent de fleuves où les eaux grossissent et roulent impétueusement dans l'océan, il y a, pour les peuples comme pour les familles, un entassement de péché qui les jettent au-devant de la justice de Dieu et où ses jugements roulent comme un torrent. Dieu châtie alors une nation par une autre, afin qu'aucune ne s'avise de dire qu'elle est la grande nation, ni qu'elle a la domination des mers, ni que le soleil ne se couche pas sur ses États ; *Dieu ne donne point sa gloire à un autre*, il sera éternellement le Dieu jaloux, préparant l'écrasement à l'orgueil et tendant la main aux humbles, afin que toute bouche soit fermée *et que les îles et les continents fassent silence pour écouter l'Éternel.*

Notre texte nous décrit les caractères d'une époque d'humiliation, et c'est aussi ce sujet

que je voudrais traiter devant vous. Il y a trois situations différentes dans lesquelles nous voyons le peuple d'Israël, et ce sont ces trois états qui caractérisent le jeûne que Dieu réclame de nous encore aujourd'hui. Nous voyons d'abord Israël abandonné aux conséquences de ses péchés ; puis se donnant à Dieu à discrétion ; enfin, relevé de nouveau et rentré en grâce auprès de l'Éternel. Laissez-moi vous développer ces trois points ; ils réunissent, disons-nous, les caractères d'une époque d'humiliation et d'actions de grâces.

I.

Israël avait abandonné l'Éternel et avait servi d'autres dieux. Cette infidélité l'avait fait tomber successivement entre les mains des Égyptiens, des Amorrhéens, des Hammonites, des Philistins, des Sidoniens, des Amalékites et des Mahonites. Si les peuples ne veulent plus de l'Éternel, il n'a qu'à se retirer et les abandonner à eux-mêmes, ils

sauront alors ce qu'ils deviendront. C'est ce que nous voyons dans l'époque où nous vivons. Le sol de chaque pays est souillé par d'anciens crimes ; quels flots de sang n'ont point arrosé, dans les siècles qui sont derrière nous, la France, l'Angleterre, la Russie ? je n'excepte pas la Suisse, ni ce canton dans lequel nous vivons. Tout pays a ses meurtriers et ses martyrs, et ce sang que la terre a bu crie vengeance, né fût-ce qu'après des siècles. Il y a une rémunération pour les peuples comme pour les individus ; *ce que l'homme a semé, c'est ce qu'il moissonnera*. Le despotisme des princes, l'ambition des clergés, la cupidité des riches, la dépravation des pauvres, tout est inscrit au ciel ; Dieu se tait longtemps, mais s'il parle enfin, il frappe, comme il a frappé les Israélites. Il n'a pour cela qu'à abandonner les pays aux conséquences de leurs péchés. Ce sont *les bontés de l'Éternel qui font que nous n'avons pas été consumés*, mais si l'Éternel nous abandonne les uns aux autres, nous nous entre-déchirerons et nous nous entre-

dévorérons. Cela est vrai sur une grande comme sur une petite échelle, et s'applique aux familles comme aux peuples, et aux individus comme aux familles. Il y a une épée de Damoclès qui se balance longtemps sur nos têtes, mais elle ne tient qu'à un cheveu et peut tomber encore aujourd'hui. Vous avez eu dans vos familles, depuis le jeûne dernier, de ces témoignages de la patience, mais aussi de la sévérité de Dieu. Il y a dans cette ville des hommes d'argent, des hommes de chair et des hommes d'ambition, des ennemis de la croix de Jésus-Christ et des pharisiens par centaines ; il y a de ces rochers humains qu'aucune prédication ne peut atteindre, mais il y a une heure pour chacun et où un bras invisible l'a saisi. Cherchez dans vos familles, dans vos consciences ; tout ce qui est derrière vous est un sujet de jeûne et d'humiliation. Et savons-nous ce qui est devant nous ? *Ne te vante point du jour du lendemain, car tu ne sais pas ce que le jour enfantera.* Les jugements de Dieu font leur

tour, et les nombreuses visitations qui nous entourent peuvent fondre sur nous-mêmes, quoique Dieu nous ait épargnés jusqu'ici. Et notre vie passée est assez sérieuse pour nous rendre enfin sérieux nous-mêmes ; qui est-ce qui n'a souffert jusqu'ici des conséquences de ses péchés ? que s'il en est ainsi, faisons comme les enfants d'Israël qui disent à l'Éternel : *Nous avons péché ; fais-nous toi-même comme il te semblera bon ; nous te prions seulement que tu nous délivres aujourd'hui.* C'est ici le second caractère d'une époque d'humiliation ; quand on s'est reconnu soi-même, il s'agit de se donner à Dieu à discrétion.

H.

Fais-nous toi-même comme il te semblera bon ; nous te prions seulement que tu nous délivres aujourd'hui. Châtie-nous, toutefois avec mesure, de peur que tu ne nous réduises à néant. Quel spectacle que celui d'hommes

qui se jetteraient devant Dieu dans la cendre et dans la poudre et qui se donneraient à discrétion à l'Éternel des armées ! Quel spectacle surtout quand cette humiliation serait une affaire de cœur et non de convention ! Ce n'est pas le jeûne que prescrivent les autorités civiles qui est le jeûne de l'Éternel ; il faut un travail intérieur pour que le jour d'aujourd'hui réponde à sa destination. L'orgueil national est la réunion de nos orgueils personnels, et quel marteau ne faut-il pas pour abattre la présomption des masses, quand il est si rare déjà de voir un seul homme qui s'humilie ! Se donner à Dieu à discrétion, est-ce une affaire qui nous soit naturelle ? Se mettre enfin sous le glaive et le laisser tomber sur la volonté rebelle, qui est capable de cela ? Et si vous le faites aujourd'hui, le ferez-vous encore demain ? Ah ! si vous ne leur faites point demain, si vous ne continuez pas à le faire tous les jours, c'est une preuve que votre soumission d'aujourd'hui n'est point encore la véritable. Le

vrai jeûne est celui qui a des suites pour la vie et pour l'éternité. C'est un autre esprit, un nouveau cœur, une seconde volonté. On est enfin fatigué de lutter avec Dieu, on aime mieux tomber dans ses bras et se donner pour vaincu. Les amertumes du péché, les tourments de la conscience, les agitations du cœur et les déceptions du monde ont fait de cette pauvre vie un enfer, et cet enfer, on ne veut pas y rester. On aime mieux dire à l'Éternel : *J'ai péché, fais-moi, toi-même, comme il te semblera bon.* A qui irions-nous, quand tout nous abandonne? Il faut bien aller quelque part; le passereau cherche sa maison, le navire, pris par la tempête, lutte pour entrer au port, et une âme travaillée et chargée n'a-t-elle pas aussi un refuge et une haute retraite? Ce Dieu méprisé est enfin quelque chose; on sent qu'il est vivant, qu'il est tout puissant, et que regimber contre l'aiguillon est la plus amère des folies. On rentre dans l'état normal, et entrer dans la vérité, c'est aussi entrer dans la paix. Il y a des

III.

Quel fut l'effet de l'humiliation des enfants d'Israël? Quand ils eurent ôté du milieu d'eux les dieux étrangers, l'Éternel fut touché en son cœur de l'affliction de son peuple. C'est le troisième côté du grand tableau que notre texte nous présente. Nous venons de voir ce qui s'est passé sur la terre; ici nous voyons ce qui se passe au ciel et dans le cœur même de Dieu. Le vrai Dieu est celui qui a uni sa cause à la nôtre, et qui ne veut point être Dieu pour lui, mais qui veut l'être pour nous. Il fut touché en son cœur de l'affliction d'Israël. Ce qui se passe ici-bas pénètre jusque dans le sanctuaire de Dieu. Les événements de la terre ont leur contre-coup au ciel; rien n'est petit pour celui qui seul est grand, et c'est dans le cœur de Dieu que se préparent notre naissance, notre vie, notre éternité! Si l'humiliation d'un peuple et d'une seule âme déjà

a des suites, que sera-ce des compassions de Dieu ! Quand l'Éternel est touché en son cœur, ce n'est pas un de ces mouvements qui viennent, et qui s'en vont comme ils sont venus. Les compassions de l'Éternel sont une œuvre, et la seule qui soit ferme et qui soit fidèle. Que feront ces Égyptiens, ces Amorrhéens, ces Hammonites ou ces Philistins, si l'Éternel, touché en son cœur, veut rendre son amour à son peuple ? Il y a une puissance qui l'emporte sur le monde, sur les péchés de notre vie et sur les jugements de notre conscience : c'est la puissance de la grâce en Jésus-Christ, notre Seigneur. Si Dieu humilie, c'est pour rendre capables de croire et d'aimer ; les visitations qui nous entourent ne sont que des compassions qui nous entourent ; les orages fécondent la terre, et c'est dans la justice de Dieu que se cache sa miséricorde. Que gagnerait Dieu à nous frapper ? *Ce n'est pas volontiers qu'il contriste les enfants des hommes.* Toutes ses pensées à notre égard ne sont que des pen-

sées de paix et non d'adversité. Otez d'abord du milieu de vous vos interdits et vos idoles, et vous aurez deux yeux pour voir les compassions de l'Éternel. Il y a une bonté qui effraie et dont l'homme ne serait point capable : c'est celle que Dieu a réservée à un cœur qui s'humilie. La connaissance de nous-mêmes est aussi la source de la gratitude ; les bienfaits sortent de terre, quand nous avons reconnu notre indignité. Quelle différence alors entre Dieu et nous ! Être ingrat tous les jours, et être béni tous les jours ! S'enfuir de devant la face de Dieu et voir le même amour nous suivre, nous entourer et nous atteindre ! Courir de vanité en vanité et de révolte en révolte, et voir la volonté de Dieu rester la même, ne vouloir autre chose que notre salut ! Faire route avec un cœur perfide, plein de ruses et d'éloignement pour Dieu, et voir le soleil se lever tous les matins sur les méchants et sur les bons, et la pluie arroser nos sillons et faire croître notre froment ! Et les bienfaits temporels, que sont-

ils à côté des bienfaits spirituels ! Cette récolte si abondante, cette paix, au milieu des guerres, cet état de bien-être au milieu d'une mortalité funeste et d'un dénûment si cruel, ce sont bien des oasis dans le désert et des privilèges qui nous confondent ; mais pour un œil qui voit et une oreille qui entend, il y a d'autres bienfaits encore qui jettent dans la poussière. Qu'est-ce qu'une âme sans paix, une conscience livrée à elle-même, ou même la réunion de nos bonheurs terrestres, *si notre espérance n'est que pour cette vie seulement ?* Eh bien ! les canaux des cieux s'ouvrent encore, arrivez tels quels, Dieu a pourvu à tout. Si vos péchés vous saisissent, ils sont tués sur la croix ; si votre conscience vous condamne, il y a une rédemption éternelle pour tous ceux qui croient ; si votre cœur est gonflé, l'Éternel a fondé Sion, pour que les affligés de son peuple se retirent vers elle ; si votre foi s'en va, *rallumez le don qui est en vous, et vous verrez de nouveau la gloire de Dieu ;* si la source de la vie vous semble

fermée, les dons et la vocation de Dieu sont irrévocables ; si le sol tremble sous vos pas, laissez les montagnes se remuer et les côteaues s'ébranler, il y a une bonté qui ne se retirera point de vous, une alliance de paix qui ne sera jamais ébranlée. Que voulez-vous de plus ? Ah ! je sais bien ce qui vous manque encore. Vous pensez à votre dernière heure, et vous faites bien d'y penser ; le vrai jeûne ne vient qu'alors. Aujourd'hui nous sommes à l'Église, nous ne manquons point d'amis, nos greniers sont remplis et les maladies sont loin ; il est facile de jeûner ainsi. Mais bientôt on dira de l'un de nous : il est malade, il est très-malade, il est mort. C'est alors qu'il faut jeûner, quand la vie se retire, que les ténèbres nous environnent et que tout ce monde visible nous échappe. C'est à cette heure-là que vous vous appellerez notre texte ; vous pourrez dire enfin : *J'ai péché, fais-moi toi-même, ô Dieu, comme il te semblera bon* ; je te prie seulement de me délivrer aujourd'hui. Vous saurez alors ce qu'on

appelle ôter les dieux étrangers et se donner à Dieu à discrétion. Mais le peuple de Dieu a un fondement qui est plus ferme que la mort. *Mets ici ton doigt, dit Jésus, et regarde mes mains ; avance aussi ta main et la mets dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais crois.* Ce sera l'heure de la grande humiliation, et où l'Éternel sera touché en son cœur de l'affliction de son peuple. Dites-vous qu'il y a un départ, et que vous aussi vous vous envolerez. Détachez-vous, car Dieu vous détachera ; ôtez les dieux étrangers, et votre cœur sera où est son trésor. Il y a un seul bien, un seul soutien, une seule joie ineffable et glorieuse ; emparez-vous de celle-ci et laissez aller le reste, vous serez plus libre, quand il faudra tout quitter. Aimer est quelque chose, s'humilier est quelque chose, se convertir est quelque chose, le reste n'est rien ; donnez-vous donc au vrai Maître, et vous saurez qu'il nous suffit. Vos cultes d'église ne seront point perdus, votre vie terrestre aura un résultat, et vous serez rassasiés de biens quand vous serez réveillés. AMEN. 11.

XI.

QUE FAUT-IL QUE JE FASSE POUR ÊTRE SAUVÉ ?

ACT. XVI, 30, 31.

Voilà encore une de ces histoires qui ne sont point d'invention humaine. Ces deux apôtres qui chantent les louanges de Dieu au fond d'une prison ; ce tremblement de terre qui ouvre les portes et qui fait tomber les chaînes ; ce geôlier consterné qui tout-à-coup pense à son âme et à son éternel avenir ; l'effet merveilleux de cette réponse : *Crois au Seigneur-Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi et ta famille* ; cette vie nouvelle qui entre dans le cœur de ce geôlier et qui va se communiquer à toute sa maison ; ce baptême administré au milieu d'une nuit de tempête et par deux prisonniers : tout cela porte un caractère que n'ont point les choses de ce monde. Mais à part le côté merveilleux, quelle série d'instructions salutaires

nous présente la même histoire ! Nous voyons qu'il y a donc une joie qui peut pénétrer jusque dans une prison ; que Dieu n'hésite point à ébranler les puissances des cieux quand il veut rendre témoignage à ses serviteurs ; qu'il y a pour tout homme, même pour le plus mal partagé, des heures décisives ; que lorsque la conscience se réveille, ce qui nous sauve du désespoir, c'est la seule grâce de notre Seigneur Jésus-Christ ; que la foi en Jésus, qui est la puissance de Dieu pour sauver tous ceux qui croient, est aussi la source de la charité et des œuvres de dévouement. Ce que le geôlier fait pour les deux apôtres, du moment où son cœur s'est ouvert à la foi, est la conséquence nécessaire de toute conversion réelle. Tous ces enseignements se tiennent et ressortent l'un de l'autre. Mais ce qui est le point cardinal de toute cette histoire, c'est le cri du geôlier : *Que faut-il que je fasse pour être sauvé ?* et la réponse à cette demande : *Crois au Seigneur Jésus-Christ, et*

tu seras sauvé, toi et ta famille. La demande est là pour la réponse, et la réponse pour la demande. Sans le cri d'angoisse du geôlier, la réponse serait sans effet, comme aussi nos cris de détresse ne feraient point notre salut, si l'Évangile ne venait à nous avec une réponse. Il y a *un pain de vie qui est descendu du ciel pour nous faire vivre éternellement*, mais sans la faim de ce pain, il serait descendu en vain. Oui, ce qui prépare à l'Évangile, c'est uniquement la demande : *Que faut-il que je fasse pour être sauvé?* Et ce qui seul répond à notre âme, à son besoin de salut, c'est la parole : *Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi et ta famille.* Mes frères, il faut méditer sur la demande, avant de méditer sur la réponse. Pourquoi la demande est-elle si rare et pourquoi la réponse est-elle si efficace? Laissez-moi renfermer dans ces deux points la substance de notre texte.

Il semble d'abord que le cri du geôlier soit le cri le plus naturel. Peut-on être

tranquille, quand la grande affaire de notre salut n'est pas encore réglée? Que vos entreprises aillent bien, que votre corps soit en santé, et que votre famille prospère, demain vous pouvez mourir, et votre mort n'est pas votre fin, votre fin sera votre jugement. Qu'avez-vous de ferme, de positif, de rassurant pour la grande heure qui s'approche? Toutes vos recherches terrestres sont perdues, si la recherche vitale n'a point trouvé sa réponse. Mais ce soupir après la vie, pourquoi est-il si étouffé? Pourquoi plusieurs d'entre vous savent-ils à peine qu'ils ont une âme, ou pourquoi vivez-vous comme si vous ne le saviez pas? La réponse est facile. Vous ne recherchez que la terre, toujours la terre, rien que la terre. C'est cette croûte épaisse de matérialisme et de mondanité qui vous empêche de penser à votre salut. La préoccupation des choses d'en-bas, l'excessif développement des facultés qui ne recherchent que ce qui est périssable, l'affaiblissement du besoin de la piété, l'obscurcissement de l'œil

spirituel, l'appauvrissement du sens divin, la paralysie du ressort qui élève l'âme de la terre au ciel, je ne sais quelle peur de la conscience de reconnaître ce mystère au-dedans de nous qui seul appelle et accepte le mystère au-dessus de nous : voilà les cendres qui recouvrent l'étincelle et qui, si vous ne veillez, finiront par l'éteindre.

Pour d'autres, la raison est ailleurs. Ils n'ont jamais demandé : *Que faut-il que je fasse pour être sauvé ?* Le salut à leurs yeux est une chose trop naturelle. Ils ont des idées toutes faites sur Dieu et sur eux-mêmes ; ces idées les tranquillisent, et quand on prend une chimère pour la réalité, on ne cherchera pas autre chose. Cependant cette tranquillité n'est qu'apparente, et le plus incrédule a des moments où il ne croit plus à son incrédu-
lité. Les voix de Dieu peuvent devenir plus graves, la conscience plus exigeante, nos œuvres peuvent nous échapper et nos fautes peuvent paraître ; il y a de ces ébranlements qui ne viennent point du monde et où votre

âme voudrait crier : *Que faut-il que je fasse pour être sauvée?* Soyez sûrs que le salut n'est pas une chose si naturelle, et que les convictions ne poussent pas comme les cheveux ; ce paisible laisser-aller de votre christianisme ordinaire n'est qu'un engourdissement et non une religion. Le geôlier de Philippe gardait tranquillement ses prisonniers ; il faisait son devoir, et un tel homme, comme on dit dans le monde, est sûr d'être sauvé. Mais ce geôlier ne fut plus le même homme quand les fondements de sa prison furent ébranlés et qu'enfin ce cri lui vint, ce cri salutaire : *Que faut-il que je fasse pour être sauvé?* L'éternité a un langage qui fait sortir des illusions ; et vous, qui êtes si tranquilles aujourd'hui, vous aurez une heure où vos mauvais échafaudages crouleront. Vos cultes, vos espérances, votre piété traditionnelle, vos bazars de charité, vous laisseront pauvres et nus, quand les jugements de Dieu parleront. Et il en faut passer par là, le plus honnête, comme le plus criminel ; il y a une

vie entière à dépouiller, si notre âme, telle qu'elle est, veut saisir son salut. On n'aime point cette *porte étroite*; on sait qu'elle existe, mais la connaître n'est rien, il faut y avoir passé. Ce qui compte devant Dieu, c'est *une nouvelle créature*, et l'entrée dans cette nouvelle vie c'est le cri du geôlier : *Que faut-il que je fasse pour être sauvé?*

Nous avons vu la demande, voyons maintenant la réponse. C'est celle à laquelle l'homme aurait pensé le moins. *Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi et ta maison*; c'est en ce peu de mots que Dieu a renfermé sa puissance. Il faut *croire*, il n'est pas dit qu'il faut *faire*; mais croire est plus difficile que faire; il y a des hommes qui font bien des choses et qui ne peuvent point arriver à la foi..

Expliquons-nous : Qu'est-ce que *croire en Jésus-Christ*? Les uns trouvent cette condition trop facile, et les autres trop difficile.

Dites à un homme ordinaire : *Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi*

et ta famille, il trouvera cette doctrine bien facile, bien commode. *Croire*, — qu'y a-t-il de plus facile que de croire? Donnez-moi quelques preuves et je croirai : voilà le langage de l'homme naturel. Croire, pour lui, c'est se mettre dans l'esprit quelque chose; il veut qu'on lui démontre le sujet comme on démontre que deux fois deux font quatre. Supposez qu'on le puisse; cet homme ne serait pas plus avancé; il ferait route avec une belle théorie, et les théories ne sauvent personne. La foi n'est ni une démonstration de paroles, ni une adhésion de l'esprit; elle est un acte qui se passe dans le cœur et qui en change complètement la nature. *Croire en Jésus-Christ*, c'est avoir trouvé Jésus-Christ comme principe d'une vie nouvelle. *Croire*, c'est s'appuyer sur celui en qui l'on croit, et c'est pouvoir lui sacrifier toutes les choses visibles. Quand nous croyons, notre conscience a été atteinte et notre cœur a été vaincu. Nous nous trouvons sous la domination d'un pouvoir nouveau qui nous fait as-

pirer aux choses du ciel, comme autrefois nous recherchions les choses de la terre. La foi est un changement de volonté; elle est plus qu'une autre manière de voir. *Le juste vivra de sa foi*; il s'en nourrira, il s'en abreuvera; ce sont des anges qui montent et qui descendent sur nous et qui nous apportent un autre pain et d'autres puissances.

Là-dessus examinez-vous, vous qui trouvez que *croire* est plus facile que *faire*. Avez-vous la conscience libre, le cœur appuyé, sentez-vous une action qui vous domine, et cette action vient-elle d'en haut? Avez-vous reçu dans votre vieille nature un élément qui ait transformé vos goûts, donné le coup de mort à vos péchés, détourné votre cœur de la vanité pour le porter du côté de la vérité, et de la recherche de vous-même, vers la recherche du Dieu vivant? Êtes-vous un homme changé? vous n'êtes croyant qu'à ce prix. Un homme convaincu est un homme vaincu; avez-vous rendu les armes, et Dieu est-il maître de votre terrain?

Crois au Seigneur Jésus-Christ ; c'est donc à une personne qu'il faut croire ; c'est à cette personne qu'il s'agit d'être uni. Ce n'est pas une liste de prescriptions qu'il faut recevoir, ce ne sont point des appuis de divers genres, dans lesquels l'âme doit trouver sa force ; la condition de notre salut est plus simple : Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi et ta maison. L'objet de notre foi est une âme vivante : c'est celle du Fils de Dieu qui nous a aimés et qui s'est donné lui-même pour nous. Croire en Jésus-Christ, c'est communiquer avec Jésus-Christ, recevoir de lui, apprendre de lui, nous humilier devant lui, revenir à lui, ne pas nous séparer de lui. Ce n'est plus une théorie, comme vous voyez ; c'est une alimentation de notre vie intime. Si Jésus-Christ ne vous donne rien, vous ne croyez point en lui ; s'il vous donne peu, vous croyez peu en lui ; s'il vous donne partout et toujours, vous savez enfin ce que veut dire croire, et c'est de l'abondance du cœur que votre bouche parlera.

S'il y a des hommes qui trouvent qu'il est trop facile de croire, il y en a d'autres qui se plaignent et qui trouvent cette condition trop difficile. Ils voudraient croire et ils ne peuvent pas. Qu'est-ce donc qui les empêche?

C'est peut-être l'orgueil. La foi est l'anéantissement de notre propre justice, et qui est-ce qui aime à n'être plus rien à ses yeux? *Comment pouvez-vous croire, vous qui aimez à recevoir de la gloire les uns des autres, et qui ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul?*

C'est peut-être la mondanité. La foi est une victoire sur le monde, et si vous ne lâchez point le monde visible, comment voulez-vous gagner le monde invisible? Regardez après vos idoles, une seule suffit pour vous empêcher de croire. Donnez-vous mieux et plus complètement : un cœur partagé n'arrive qu'à des souffrances.

C'est peut-être la paresse. Vous ne vous approchez point de Jésus-Christ, ou vous ne le faites point suffisamment. Ce ne sont que

les rencontres avec Jésus-Christ qui font croire en Jésus-Christ. Il n'y a que lui-même qui puisse nous dire qui il est, ce qu'il vaut, et que *ceux qui s'attendent à Lui ne seront point confondus.*

C'est peut-être aussi l'esprit de crainte. Vous oubliez que le salut de Jésus-Christ est un salut complet et gratuit ; que, *quand vos péchés seraient rouges comme le cramoisi, il les a blanchis comme la laine.* C'est un salut qui traverse toute notre vie et toute notre éternité ; nos plus mauvais jours sont au fond nos meilleurs jours ; la grâce de Jésus-Christ est alors toute puissante ; bannissez l'esprit de crainte et vous le saurez.

Enfin, il y a un obstacle qui revient à tout moment : c'est l'abattement dans lequel nous jette notre propre stérilité. Et que fait-on alors ? Hélas, on se lamente, on ne sort pas de soi-même. L'ennemi profite de ces états de tristesse ; il nous ferme notre horizon, nous enchaîne à nos humeurs noires ; c'est comme si notre passé et notre avenir se remplis-

contre le hâle. Quand ce monde
et nos soutiens se brisent,
nous rongent et que nos
t, il nous faut une
ne crains point, car je
appelé par ton nom, tu es
ons grâces de ce que cette voix
elle est tous les matins la même, et
oute puissance lui est donnée dans le ciel
sur la terre. Tant que nous avons une
âme à sauver, des péchés à enlever, des be-
soins à nourrir, des espérances à vivifier, cette
vieille parole sera toujours neuve : *Crois au
Seigneur Jésus-Christ, il n'y a de salut en
aucun autre. Enlevez cette pierre angulaire
et précieuse, et votre maison sera bâtie sur le
sable; la pluie tombera, les torrents se débor-
deront, les vents souffleront et fondront sur
cette maison-là; elle tombera et sa ruine sera
grande. Il n'en est point de même de ceux
qui sont fondés sur le rocher des siècles.
Leur chaussure sera de fer et d'airain, et leur
force durera autant que leurs jours. Leur*

*sentier sera comme la lumière resplendissante qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection. La folie de la croix, nous ne voulons pas d'autre folie ni d'autre sagesse. Il y a une action qui soutient le monde, et il y en a une qui soutient le plus pauvre des pécheurs. Tous les jours nous nous étonnons que Dieu nous ait tellement aimés, qu'il nous ait donné son Fils; tous les jours cette parole redevient nouvelle, tant nous avons besoin d'être aimés et d'être sauvés. Qu'on se figure le geôlier de Philippes lavant les plaies des deux apôtres, les recevant dans son logement, leur servant à manger et se réjouissant de pouvoir croire : voilà un homme heureux, et l'on n'est point heureux de deux manières. Fouillez dans votre cœur, et vous y trouverez une recherche qui domine toutes les autres; c'est la demande : *Que faut-il que je fasse pour être sauvé?* Eh bien ! il y a une réponse, et vous avez vu ce qu'elle opère. *Croyez au Seigneur Jésus-Christ*, et vous saurez ce que vaut la foi. Vo-*

tre cœur s'ouvrira, la paix de Dieu vous viendra, des fleuves d'eau vive vous arroseront dans le désert, et vous direz : c'est cela qu'il me fallait; *grâces soient à Dieu de son don ineffable!* AMEN.

XII.

LA GRANDEUR ET LA PETITESSE DE JEAN-BAPTISTE.

MATH. XI, 11.

(Prononcé la veille de Noël.)

C'était une personnalité à part, que celle de Jean-Baptiste. Vous voyez à quelle hauteur Jésus-Christ lui-même place le fils de Zacharie; il dit de lui *qu'entre ceux qui sont nés de femme il n'en a été suscité aucun plus grand que Jean-Baptiste*. Le peuple juif sentait quelque chose de cette supériorité de Jean, mais sans se rendre compte en quoi elle consistait véritablement. On sortait en foule pour entendre le prédicateur du désert; on était frappé du caractère comme de l'autorité spirituelle de Jean; même ceux qui ne se rendaient point à la voix de la vérité, gardaient dans leur conscience je ne sais quel aiguillon; et le sanguinaire Hérode n'aurait point attendu aussi longtemps avant de se

débarrasser de Jean, s'il n'avait pas eu à craindre le peuple et le crédit que Jean avait auprès de ce dernier. Cependant, quelque grand que soit le témoignage que Jésus-Christ rend à Jean-Baptiste, il y a dans le même verset quelque chose qui rabaisse singulièrement cet éloge commencé. Jean-Baptiste, *plus grand que tous ceux qui sont nés de femme, est néanmoins plus petit que le plus petit dans le royaume des cieux*. C'est une parole mystérieuse du Sauveur et qui mérite bien d'être examinée. Nous allons essayer de vous parler *de la grandeur et de la petitesse de Jean-Baptiste*, et de vous préparer ainsi à la fête glorieuse que nous allons célébrer demain.

En quoi consiste *la grandeur de Jean-Baptiste* ? Nous pouvons regarder d'abord aux qualités personnelles de Jean. Dans une époque de décadence et de dissolution, comme l'était celle du peuple juif d'alors, il est difficile de tenir bon et de ne point être entraîné par le même courant. Et c'est ici

déjà qu'il faut admirer Jean-Baptiste. Il savait se conserver pur de la contagion de son siècle. Placé entre la dévotion machinale des pharisiens et le matérialisme incrédule des sadducéens, entouré d'un peuple qui se livrait au premier venu et se laissait *emporter à tout vent de doctrine*, Jean-Baptiste savait ce qu'il voulait et comprenait que Dieu regarde au cœur. Nourri de l'esprit des anciens prophètes, sévère comme eux, courageux comme eux, Jean-Baptiste, par son caractère personnel déjà, prêchait avant d'ouvrir la bouche. Sa vie d'abnégation n'était que l'expression de sa situation intérieure ; quand on est pénétré du sérieux de la vie, quand on voit autour de soi des milliers d'hommes que leur impénitence ou leur incrédulité fait rouler dans l'abîme, il ne faut pas être prophète ni se revêtir d'une ceinture de cuir, pour lever les yeux sur autre chose que sur les délices de ce monde. Une âme pleine comme celle de Jean-Baptiste, un cœur aussi saintement patriotique que le sien, pou-

vait facilement renoncer . aux jouissances matérielles de la vie ; son trésor était ailleurs.

Il ne faut pas s'étonner alors qu'un homme, imprégné, comme Jean, du sentiment des choses divines, ait eu le courage de rendre des témoignages aussi forts à la vérité de Dieu. Jean-Baptiste avait secoué la crainte des hommes ; ce qu'il disait au peuple au désert, il le disait à Hérode en face et dans le salon d'un palais. Ayons l'éternité en vue, la nôtre et celle de nos semblables, regardons à *la cognée qui est mise à la racine de l'arbre*, et nous serons dominés par quelque chose de plus fort que les complaisances humaines.

Le seul mal que puissent nous faire les hommes, c'est de nous retirer leur faveur ; mais qu'est-ce que la faveur des hommes ? qui peut y compter d'aujourd'hui à demain ? le public est un être si bizarre ! et si, pour complaire aux hommes, *nous retenons la vérité captive*, l'approbation du dehors nous

dédommagera-t-elle des tourments de la conscience ? Jean ne connaissait que la vérité et ne professait que la vérité, et nous voyons quel ascendant moral donne un tel respect et un tel courage.

Mais le côté dominant du caractère de Jean, ce fut son humilité. Il est difficile d'être à la fois ferme jusqu'à briser les vitres et de rester humble. Il se mêle si facilement à un témoignage intrépide quelque chose d'âpre et qui vient de la chair et du sang. En attaquant la conscience des autres, il est difficile de tourner la même arme contre soi-même et de se préserver d'orgueil. Jean-Baptiste connaissait sa nature ; ce n'était point pour s'élever lui-même qu'il abaissait les hauteurs humaines. Il aurait pu se faire chef de parti ou prédicateur de la cour, il ne l'a point voulu ; les succès qu'il moissonnait ne lui fermaient point les yeux sur sa petitesse. Il en connaissait un autre qui était plus grand que lui, et il se mettait volontiers aux pieds de ce dernier. *Il n'était point la lumière, il*

ne faisait que *rendre témoignage à la lumière*. En voyant Jésus-Christ se faire des disciples, Jean adresse ses propres disciples au Sauveur du monde ; *il faut qu'il croisse*, disait-il, *et que je diminue*. Jean était libre de toute jalousie de métier ; les pharisiens couraient les mers pour faire un prosélyte, Jean ne recevait que ceux qui venaient à lui ; et son ministère, il ne cessait de le répéter, n'était qu'un ministère de préparation. Loin de promettre à ses acolytes la sagesse infuse ou l'entrée du paradis, il leur répétait : *Moi, je vous baptise d'eau, pour vous porter à la repentance ; mais Celui qui vient après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de porter ses souliers ; c'est Lui qui vous baptisera du Saint-Esprit et de feu*.

Ici nous arrivons à ce qui faisait la véritable grandeur de Jean-Baptiste. Nous avons parlé de ses qualités personnelles, mais il n'y a de grandeur que dans ce que nous sommes pour Jésus-Christ. Chacun de nous a dans ce monde sa place comme individu,

mais chacun a aussi une place à remplir comme membre d'un corps et comme fragment de l'histoire du monde. Et ici la position de Jean était surtout une position saillante. Il devait personnifier la limite entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Pendant cinq siècles la voix des anciens prophètes s'était tue ; Jean-Baptiste devait faire revivre ces voix éteintes, mais pour y mettre fin ; les temps de l'accomplissement étant arrivés, il n'y avait plus besoin de prophétie. C'est comme précurseur immédiat de Christ que Jean a dû trouver sa vraie grandeur. Il était compris lui-même dans la série des anciennes prophéties, car le Sauveur lui applique ce passage de Malachie : *Voici, j'envoie mon ange devant ta face, qui préparera ton chemin devant toi.*

Jean-Baptiste, par le baptême de la repentance, devait préparer le terrain à Jésus-Christ. Avant d'ensemencer, il faut labourer, et Jean devait tenir les cornes de la charrue : ce n'était point pour lui qu'il devait travail-

ler ; sa grande personnalité s'effaçait devant une plus grande ; mais la vraie grandeur de l'homme, c'est de disparaître lui-même pour ne laisser voir que Jésus-Christ.

Il y a ici une instruction pour nous tous. Pour juger de la valeur morale de quelqu'un, il faut demander, non : qu'est-il, ni qu'a-t-il fait ? mais : qu'est-il pour le Seigneur ? qu'a-t-il fait pour Christ ? Séparer nos meilleures qualités de la cause de Christ, c'est les anéantir ; en revanche, les qualités les plus obscures brillent, si nous les exploitons pour Jésus. Il n'y a de grand que ce qui est mis au service du Seigneur ; les talents les plus éminents ne sont plus que des pièges, s'ils doivent servir à notre propre grandeur qui n'est qu'une usurpation. *Préparer le chemin du Seigneur, lui aplanir ses sentiers*, voilà notre destination ; prophète ou non-prophète, nous ne sommes point ici-bas pour nous-mêmes, *nous avons été rachetés à grand prix*, et notre vraie gloire est d'appartenir à Celui qui nous a aimés et d'être son peuple

et le troupeau de sa pâture. La gloire de Jean-Baptiste serait depuis longtemps effacée, s'il avait recherché une illustration personnelle. Que serait le lierre, s'il n'entourait un chêne ? et que serait l'homme qui n'est qu'un souffle, s'il n'appuyait sa chétive existence sur *Celui à qui toute puissance est donnée dans le ciel et sur la terre ?*

Nous avons vu *la grandeur de Jean*, voyons maintenant *sa petitesse*. Le magnifique éloge du Sauveur est tempéré, ou plutôt disparaît devant cette autre assertion : *Toutefois celui qui est le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que Jean.*

Le plus pauvre chrétien, comme chrétien, est plus grand que Jean, comme précurseur de Christ. *Être dans le royaume des cieux* est plus qu'être près du royaume des cieux. Jean était le pont qui conduisait de l'ancienne à la nouvelle alliance ; c'est encore *la loi* que Jean nous représente, *la loi, conduisant à Christ*, mais n'étant pas Christ. Or, la loi ne sauve personne, elle ne fait que

donner la connaissance du péché. Jean nous représente la plus grande hauteur humaine, mais entre la légalité la plus accomplie et la grâce de Dieu il y a encore un abîme. Le point culminant des vertus humaines n'est pas le point culminant pour Dieu ; les anges mêmes ne sont point purs à ses yeux, le soleil a ses taches, la lune peut devenir rouge comme du sang, et que dire de l'homme qui boit l'iniquité comme l'eau ? Toutes nos justices sont comme le linge le plus souillé, et le plus grand des pécheurs, s'il est couvert de la justice de Christ, est plus haut placé devant Dieu que le plus grand d'entre ceux qui sont nés de femme et qui n'aurait que sa justice personnelle. Jean n'a pas le caractère d'un juste-propre, mais l'Écriture ne fait pas non plus de lui un disciple de Jésus-Christ. Jean avait une destination typique ; il devait concentrer en lui la loi et les prophètes, mais de manière à montrer l'impuissance de la loi et des prophètes, si Jésus-Christ n'était pas venu pour les accomplir. Ce qui est dit

de Moïse, on peut le dire de Jean : *La loi a été donnée par lui, mais la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ.*

Le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que Jean-Baptiste. Le larron sur la croix, après une vie de crimes, mais *croyant*, une heure avant sa mort, *en Celui qui justifie les pécheurs*, est plus grand que Jean et que sa vie de vertus et d'abnégation. C'est une doctrine qui révolte, je le sais bien, parce qu'elle humilie. Mettre un meurtrier au-dessus de l'homme le plus irréprochable; dire que ce meurtrier, parce qu'il croit en Christ et parce qu'il est couvert de la justice de Christ, entre dans le royaume des cieux et qu'il est plus grand devant Dieu que le plus vertueux des hommes ordinaires, je le répète, cette doctrine peut faire grincer des dents, mais vous ne pouvez rien contre la vérité, car c'est le Sauveur lui-même qui dit : *le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que Jean.* Je vous ai cité le larron sur la croix; je puis vous faire un autre rappo-

chement encore. Rappelez-vous Job, le plus saint homme de l'Ancien Testament, cet homme *intègre et droit*, cet homme *craignant Dieu et se détournant du mal*. L'Éternel disait lui-même de ce serviteur : *Il n'a point d'égal sur la terre*. Le souvenir de ses vertus a traversé les siècles, et saint Jacques rappelle dans son Épître la patience de Job comme une patience modèle. Où trouver un homme qui, frappé comme Job, puisse dire : *L'Éternel l'avait donné, l'Éternel l'a ôté, que le nom de l'Éternel soit béni !* Job aussi avait sa grandeur, mais *le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que Job*. Que devint la justice de Job à la fin de ses épreuves ? Avait-il conservé un atome de ses vertus ? Écoutez-le lui-même : *Je me condamne et je me repens sur la poudre et sur la cendre*. Il faut que l'homme donne ce qui est à lui, pour que Dieu puisse lui donner ce qui est à Dieu. Si quarante siècles ont promis un Sauveur, il a fallu que ce Sauveur fût bien nécessaire. Et il n'y a d'exception ni pour Job, ni pour

Jean, ni pour la mère même de Jésus, selon qu'il est écrit : *Il n'y a point de juste, non pas même un seul; ils se sont tous égarés, ils se sont tous corrompus, il n'y en a point qui fassent le bien, non pas même un seul. Mais, s'il n'y a point de distinction, si tous ont péché et qu'ils soient privés de la gloire de Dieu, c'est pour qu'ils soient justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est en Jésus-Christ. Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux. Ce ne sont point ceux qui sont en santé qui ont besoin de médecin, ce sont ceux qui se portent mal. Qu'est-ce que la fête de Noël? C'est le Fils de l'homme venant chercher et sauver ce qui est perdu.*

Je vous ai parlé de la grandeur et de la petitesse de Jean-Baptiste. C'était vous parler du ministère de la loi et du ministère de la grâce. Êtes-vous sous la loi ou êtes-vous sous la grâce? Regardez à la direction dans laquelle vous vivez et au fondement sur lequel vous avez établi votre salut. La plupart des

hommes, quand on leur demande : Comment comptez-vous être sauvés ? vous répondent : Je fais ce que je puis, et Dieu me fera grâce du reste. Ils s'imaginent qu'en mettant tous les jours quelques efforts de plus, ils arriveront à la fin à une ligne où Dieu sera content d'eux, et qu'ainsi ils pourront mourir tranquilles. Leur fondement, c'est leur propre personne ; ils avancent par eux-mêmes, se perfectionnent eux-mêmes, et se sauvent eux-mêmes ; ici Jésus-Christ ne peut rien faire, car il ferait double emploi. Mais ce qu'il y a d'inconcevable, c'est qu'il y ait mille chrétiens qui croient en Jésus-Christ et qui ne sont pas plus sous la grâce que les premiers. Ils font marcher de front l'œuvre de Jésus-Christ et leur propre œuvre ; ils croient que Jésus-Christ *est venu pour sauver les pécheurs*, et en attendant ils continuent à tirer le salut d'eux-mêmes. C'est d'eux-mêmes qu'ils partent, c'est en eux-mêmes qu'ils espèrent, c'est à eux qu'ils reviennent ; ce qui est grâce, ils ne l'ont pas encore entrevu en

rève. Et quand on n'a que soi, il ne faut pas s'attendre à un progrès ; on se fatigue à pure perte ; on est comme un homme qui fait deux pas en avant et trois en arrière ; on a beau se pousser, on ne se pousse qu'au découragement. Une telle vie n'est qu'une flagellation ; vous mangeriez cent ans des sauterelles et du miel sauvage, vous vivriez dans un désert et vous y prieriez sans cesse, que vous n'avanceriez pas de l'épaisseur d'un cheveu. Si vous croyez en Jésus-Christ, servez-vous de Jésus-Christ ; que son abondance vienne au secours de votre néant. Rappelez-vous les noms qu'il se donne et qui sont aussi des greniers de force. Il est *le pain vivant* ; allez à lui et vous n'aurez point de faim ; croyez en lui et vous n'aurez jamais soif. Il est *le chemin* ; tournez-vous vers lui et ne restez pas seul avec vous-mêmes. Il est *la vérité* ; c'est lui qu'il faut écouter, ce ne sont point vos craintes, ce ne sont point vos tristesses. Il est *la vie* ; recevez-la de ses mains et ne continuez plus à la produire vous-mêmes. Il est *le bon ber-*

ger ; laissez-vous diriger et conduire, et vous n'aurez point de disette. Il est la porte ; frappez à cette porte, et elle s'ouvrira, quand toutes les autres vous resteraient fermées. Il est la lumière du monde ; laissez-la rayonner sur votre sentier, et vous ne marcherez plus dans les ténèbres. Il est le vrai cep ; unissez-vous à lui par la foi, et il vous fera demeurer en lui et croître en lui. Tout ce qui est en lui, sont des choses désirables ; ne le laissez point revenir à vous demain, sans prendre à mains pleines cette joie qui est pour tout le peuple. Vous n'êtes plus sous la loi, vous êtes sous la grâce, la fête de Noël vous le prouve. Il y a ici plus que Jean-Baptiste, il y a ici le Désiré des nations, le Destructeur des obstacles, le Prince de la Paix. Vous avez laissé passer bien des fêtes de Noël sans fruit ; ne prendrez-vous point, quand vos enfants se réjouissent, votre propre part de cet arbre de vie dont les feuilles déjà donnent la guérison ? Que le faible dise enfin : Je suis fort ; le plus pauvre : je suis riche ;

le plus affligé : je suis toujours dans la joie.
Le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que Jean-Baptiste. Grandeurs humaines, espérances terrestres, joies de famille, tout s'efface devant une autre grandeur et une autre petitesse : c'est de pouvoir dire : *J'ai trouvé Celui de qui Moïse et les Prophètes ont parlé, et désormais Il est avec moi tous les jours jusqu'à la fin du monde.*
AMEN.

XIII.

LE SONGE DE JACOB.

GENÈSE, XXVIII, 10-22.

(Prononcé le jour de Noël 1854.)

Un voyageur est en route pour une terre étrangère. Il n'a que son bâton, et il ne sait point ce qui l'attend dans le pays où il va se rendre. Cependant il avance ; il a un compagnon invisible qui ne le laissera point et qui ne l'abandonnera point. Bien des pensées ont pu traverser son esprit pendant cette route, quand un jour, en pleine campagne, la nuit vint le surprendre. La nécessité le force de s'arrêter en ce lieu ; loin déjà de ses foyers et de toute maison hospitalière, il n'a point d'autre ressource que de prendre des pierres de ce lieu et d'en faire son chevet ; puis, sentant venir le sommeil, il s'étend et s'endort. *Alors*, dit notre texte, *il songea*, et c'est le rêve de ce voyageur qui a un singulier rap-

port avec le jour d'aujourd'hui. On parle souvent de rêves d'or, de rêves de bonheur ; eh bien ! c'est aussi un rêve d'or, un rêve de bonheur que ce voyageur va faire. Et qui plus est, le songe qui va nous être raconté, n'est pas un de ceux qui rendent doublement triste après le réveil ; ce n'est pas une de ces illusions fortunées que détruit quelques heures après le véritable état des choses ; c'est un songe qui va s'accomplir, et magnifiquement. Notre voyageur voit le ciel ouvert : une échelle, appuyée sur la terre et allant jusqu'au haut des cieux, établit tout-à-coup une communication entre les deux mondes. Le Dieu invisible se présente au haut de cette échelle, mais dans une forme visible ; le voyageur endormi voit son Dieu et entend d'inexprimables paroles. C'est une bénédiction qu'il reçoit et qui, comme une rosée céleste, descend sur cet habitant de la terre et l'inonde de paix. En même temps, des anges, quittant leurs demeures éternelles, descendent et montent vers cet enfant d'Adam

et le garantissent. Et le Père d'éternité, par ce chemin ouvert qui mène à la vie, fait à cet homme qui songe, cette promesse : *Voici, je suis avec toi, et je te garderai partout où tu iras ; et je te ramènerai en ton pays, car je ne t'abandonnerai point, que je n'aie fait ce que je t'ai dit.*

Aujourd'hui, à l'heure qui nous réunit, cette vision est devenue une sainte réalité. Nous allons voir de quelle manière ce rêve s'est accompli et en quel sens nous participons tous à ce ciel ouvert, à cette communication avec les anges et avec les promesses du Dieu trois fois saint.

C'est de *l'échelle de Jacob* qu'il s'agit ; vous avez déjà deviné le voyageur, et nous allons voir qu'il y a ici quelque chose de plus général que le voyage ou que le rêve d'un individu.

Nous tous, nous faisons route, le bâton en main, et vous savez vers quel pays inconnu nous avançons. *Nous n'avons point ici-bas de cité permanente.* Jacob quitte son père, sa

mère ; il laisse derrière lui un frère irrité, et il n'y a personne de nous qui n'ait déjà appris ce qu'on entend par *quitter* et qui n'ait peut-être aussi quelque ennemi. Souvent, dans ce pèlerinage terrestre, on peut se sentir seul, lors même qu'on est entouré. Vous pouvez vous sentir seul au milieu d'une foule de connaissances, peut-être au milieu de votre famille. Hélas ! la solitude est dans le cœur elle est dans un cœur qui n'est pas compris ou qui n'est point heureux. La société humaine, étudiée de plus près, n'est qu'un amas de solitaires, lorsque le vrai Compagnon manque, Celui qui peuplerait même un désert.

Poursuivons le voyage de Jacob. Il est dit qu'il se rencontra en un certain lieu où la nuit le surprit, parce que le soleil était couché. Mais de même que le soleil se couche sur les hommes, il se couche aussi sur tout ce qui vient de l'homme. Comme nous ne pouvons jamais savoir si la nuit qui nous attend ne sera pas notre dernière nuit, de même nous ne pouvons jamais savoir si ce que nous faisons, ce qu'

nous espérons, ce que nous chérissons, aura son lendemain. Il y a mille morts dans une même vie ; chaque soleil qui se couche nous enlève quelque chose. Et que de gens qui, le soir, quand ils s'endorment, se sont couchés et se sont endormis sans Dieu. Il y a entre leur âme et Dieu une séparation, et cette séparation, ils ne la connaissent pas, il ne l'ont jamais sentie. Jacob s'endormit et fit un rêve. Hélas ! il y a des milliers d'hommes qui n'ont pas besoin de s'endormir pour rêver ; ils ont toujours rêvé, ils n'ont jamais entendu une voix leur criant : *Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts, et Christ t'éclairera.* La vie de l'homme naturel n'est qu'un état de somnambulisme. On voit des hommes qui rêvent à yeux ouverts ; ils n'ont jamais connu la vérité et ne s'en sont jamais soucié. Vous savez à quel point, dans les rêves, on peut être persuadé de la réalité ; il en est de même des hommes à qui Dieu n'a jamais ouvert les yeux. Ils sont sûrs d'eux-mêmes, ils sont sûrs d'être sauvés, et cela

avec une conscience fermée, avec un cœur séparé de Dieu, avec des montagnes de péchés, dont pas un encore ne leur a été révélé.

Mais il y a deux sortes de rêves. Il y a des rêves qui viennent de Satan ; il y en a d'autres qui viennent de Dieu. Ces derniers commencent toujours par des pressentiments. N'y a-t-il point ici quelqu'un qui entrevoit qu'il est dans l'erreur, que son cœur n'a point la paix, et que s'il s'endormait cette nuit pour toujours, il ferait un mauvais réveil ? Il y a de ces inquiétudes qui sont de mauvais symptômes, surtout quand ces inquiétudes reviennent, quand elles sont accompagnées d'une inexprimable tristesse, et qu'elles vous font sentir que vous n'avez rien de solide et que toute votre religion jusqu'ici n'a rien produit. Ce sont de ces états qu'on ne voudrait avouer à personne, mais plusieurs d'entre vous doivent ici se reconnaître. Il y a entre Dieu et vous un abîme ; ce qui monte et qui descend sur vous, ce ne sont pas des anges, ce sont plutôt des fantômes. Vous avez des

souvenirs qui vous accusent, des craintes voilées sur votre avenir final, vous n'osez soutenir le regard de Dieu, et dans vos prières vous ne pouvez saisir aucune bénédiction. Voilà comment s'annoncent les rêves que Dieu envoie ; ce sont, dis-je, des pressentiments qu'on n'est pas dans l'ordre, qu'on n'est point heureux, qu'on ne peut plus vivre ainsi et qu'il y a dans la conscience une plaie mal fermée. Vous seriez bien heureux alors de faire un songe comme celui que fit Jacob.

• Ah ! si vous voyiez le ciel ouvert et une libre communication entre votre âme travaillée et Dieu ! si du haut de cette échelle il vous venait des paroles de paix et de clémence ! si le Père éternel traitait une alliance avec vous et qu'il vous la scellât par son Saint-Esprit ! si vous voyiez monter et descendre sur vous des anges comme sur un protégé de Dieu, et pour vous garder dans toutes vos voies ! si, comme Jacob, vous pouviez saisir la promesse : *Voici, je suis avec toi, et je te garderai partout où tu iras, et je te ramènerai en ton pays, car*

je ne t'abandonnerai point, que je n'aie fait ce que je t'ai dit ! Quel réveil, ô mon frère, si ce songe était vrai ! avec quel transport reprendriez-vous votre bâton ! avec quel courage entreriez-vous dans les vallées sombres ! comme vos semences de larmes seraient devenues des moissons de bénédictions !

Eh bien ! écoutez ; voici d'autres voix qui parlent : ce sont aussi des anges qui montent et qui descendent, et nous pouvons vous garantir que ceci n'est pas un rêve, mais une réalité. C'est encore un ciel ouvert que nous voyons ; c'est encore une scène de nuit, et quelques hommes étendus en pleine campagne. Ceux-ci ne dorment point, ils veillent, et la voix que vous entendez, vous dit : *N'ayez point de peur, car je vous annonce une grande joie qui sera pour tout le peuple. C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, le Sauveur qui est le Christ, le Seigneur, vous est né.* L'échelle de Jacob est aujourd'hui une vérité ; les deux mondes séparés n'en font plus qu'un ; il y a désormais un lien vivant entre l'humanité

déchue et le Dieu invisible ; regardez à ce Médiateur qui nous a été donné et qui, comme homme, appartient à la terre, et comme Dieu, au monde éternel, et vous reconnaîtrez que vous êtes plus heureux que Jacob. Oui, au haut de l'échelle, nous avons désormais un Dieu visible ; *toute la plénitude de la divinité habite corporellement en lui*. Laissez-le parler lui-même, et il vous dira : *J'ai été envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour publier aux captifs la liberté, et aux prisonniers l'ouverture de la prison*. Ames travaillées et chargées, donnez votre cendre et votre deuil, le jour de Noël est le jour de votre réhabilitation. Ce jour vous apporte la *magnificence*, la joie des joies, *un manteau de louange, au lieu d'un esprit affligé*. Oui, nous pouvons continuer notre route, combattre le bon combat, persévérer jusqu'à la fin, le vainqueur est à nos côtés. C'est devant la crèche de Bethléem qu'il faut dire : *Certainement l'Éternel est en ce lieu-ci, et je n'en savais rien !* Demandez aux ber-

gers, demandez aux Mages d'Orient, ils vous diront : *Que ce lieu est vénérable ! C'est ici la maison de Dieu, et c'est ici la porte des cieux.* Doutez-vous désormais que *Dieu vous garde partout où vous irez*, qu'il ait pour vous une patrie, une demeure dans sa maison, un bras toujours étendu, une oreille toujours ouverte ? Il y a un évènement historique qui, dès aujourd'hui, vous empêche de douter : *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il nous a donné son Fils unique ; et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Ce Dieu, qui n'a point épargné son Fils, comment ne nous donnera-t-il point aussi toutes choses avec Lui ? Oui, gloire soit à Dieu au plus haut des Cieux, paix sur la terre, bonne volonté envers les hommes !*

Jacob dressa pour monument la pierre dont il avait fait son chevet, et versa de l'huile sur le sommet de cette pierre. Dieu a aussi une pierre qu'il nous a dressée pour monument ; *une pierre angulaire et précieuse : ceux qui s'y fondent ne seront point confus.*

Et c'est le Saint-Esprit qui nous donne l'huile de joie, cette huile précieuse qui se répand du Chef sur tout le peuple des rachetés. La joie d'en haut est aussi l'onction d'en haut, c'est une joie qui dure, qui pénètre, qui sanctifie et qui n'est point comme celles du monde. C'est une joie qui entre dans les craintes et dans les alarmes, dans les pleurs et dans les épreuves, dans les combats et dans les angoisses ; elle se retire quelquefois, mais c'est au fond de l'âme ; elle fait route avec nous, sans que nous le sachions ; si elle se dérobe à vos impressions, vous la retrouverez en Christ.

Et Jacob fit un vœu, en disant : Si Dieu est avec moi, et s'il me garde dans le voyage que je fais ; s'il me donne du pain à manger et des habits pour me vêtir ; et si je retourne en paix à la maison de mon père : certainement l'Éternel me sera Dieu.

Vous qui avez communiqué ce matin, vous avez reçu plus que Jacob n'osait demander. Vous pouvez croire maintenant que Dieu sera

a point donné sa dîme, il nous a donné son tout; c'est pour qu'il fût *toute notre délivrance, et tout notre plaisir*. Ce n'est pas un rêve que cette *Parole qui a été faite chair et qui a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité*. Nous avons vu sa gloire, dit saint Jean, *une gloire telle qu'est celle du Fils unique venu du Père*. L'échelle de Jacob est plus qu'une vision; nous avons *un chemin nouveau qui mène à la vie*; et ce n'est point pour les anges, c'est pour les pauvres pécheurs que ce chemin a été ouvert. Montez et descendez, *approchez-vous avec un cœur sincère, avec une confiance pleine et parfaite*; l'Enfant de Noël ne met point dehors celui qui vient à Lui. Il veut faire du plus pauvre un monument de sa miséricorde, du plus affligé un vase de la grande joie qui est pour tout le peuple. Quand ce jour de Noël sera passé, la fête de Noël ne sera point passée; Dieu nous donne des fêtes, elles n'ont point le temps, elles ont l'éternité pour mesure. Et c'est cela qu'il nous fallait; c'est cette ri-

chesse d'en haut qui veut remplir nos vides et nous *rassasier comme de moelle et de graisse*. Que sont à côté de ce cadeau de Noël, les vanités de la terre? Voudriez-vous garder vos joies terrestres, s'il vous fallait renoncer à la joie vivante? Voudriez-vous retenir vos compagnons de route, s'il vous fallait choisir entre eux et ce seul Compagnon qui rende heureux? Lui seul est fidèle; c'est pour lui seul aussi que nous avons été créés. Donnez-vous à lui, si vous voulez croire en lui, et votre fête de Noël se prolongera, votre vie sera *renouvelée comme celle de l'aigle*, les biens et la miséricorde vous accompagneront *jusqu'au terme*, et toutes vos joies seront renfermées dans cette seule joie : *Aujourd'hui, dans la ville de David, le Sauveur qui est le Christ, le Seigneur, nous est né. AMEN.*



LA PARABOLE DES DIX VIERGES.

MATH. XXV, 1-13.

(Prononcé le dernier jour de l'année 1854.)

Le point central de cette parabole est dans les derniers mots : *Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure à laquelle le Fils de l'homme viendra*. Que d'avertissements n'avons-nous pas reçus cette année pour *veiller* et pour nous tenir prêts ! Le dimanche d'aujourd'hui est bien un dimanche de récapitulation. Aujourd'hui, plus que jamais, je voudrais mettre devant vos yeux votre éternité. Nous ne savons point quand l'Epoux viendra, mais ce que nous savons, c'est qu'il viendra et que c'est toujours à une heure où l'on ne s'y attendra pas. Sommes-nous *des vierges sages* ou *des vierges folles* ? N'y en a-t-il point cinq d'entre nous qui, à la grande heure qui décidera de leur éternité, *seront*

*mis sur la balance et seront trouvés trop légers ? La parabole des dix vierges traite du petit nombre des élus, et s'il y a quelque chose qui doive nous rendre sérieux, c'est bien la pensée : Je pourrais me réveiller comme une âme trompée ! Aujourd'hui plusieurs disent : *Paix, paix, quand il n'y a point de paix* ; mais lorsque minuit sonnera, une autre voix pourra vous dire : *Je vous dis en vérité, que je ne vous connais point.* Les illusions sur nous-mêmes sont si grandes ! les vieilles habitudes sont si tenaces ! et une lampe bien fournie d'huile, est une chose si rare !*

Nous allons faire un retour général sur nous-mêmes, en méditant sur la parabole que le Seigneur nous propose. C'est le Seigneur lui-même qui nous dit : *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car je vous dis que plusieurs chercheront à y entrer et qu'ils ne le pourront.*

Le royaume des cieux est semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, allè-

rent au-devant de l'époux. Le chiffre dix, dans l'Écriture, n'est point le chiffre de l'universalité ; c'est le chiffre douze qui a ce sens. *Les dix vierges*, par conséquent, ne désignent point l'humanité entière ; le Seigneur ne veut pas dire : La moitié de l'humanité sera sauvée, et l'autre moitié condamnée. Il n'y a que la partie minime des hommes qui sera sauvée ; ce sont ceux que l'Écriture appelle *un petit reste, un petit troupeau* ; le Seigneur seul connaît ceux qui sont siens. Les dix vierges ne doivent indiquer qu'une portion de l'humanité, la meilleure portion, ceux d'entre nous qui donnent le plus à espérer ; eh bien ! même de ce nombre restreint c'est à peine si la moitié sera sauvée. L'image des vierges doit probablement indiquer des cœurs naturellement aimants, des caractères affectueux, des hommes qui ont toutes sortes de qualités aimables et auxquels, comme on croit, le salut ne doit point échapper. Il y a même plus. Il est dit de toutes les dix vierges qu'elles *allèrent au-devant de l'époux.* Ce sont donc

des hommes qui sont en route pour le ciel ; toutes ces âmes sont des âmes attirées ; il y a une œuvre de grâce commencée en elles ; le texte grec dit : *Elles sortirent pour aller à la rencontre de l'époux*. Nous pouvons admettre que ce sont des hommes qui ont déjà commencé à sortir de leur état naturel. Ils ont senti la vanité des choses de ce monde, il s'est réveillé dans leur âme des besoins nouveaux, Jésus-Christ s'est montré de loin comme leur époux et leur trésor ; tout cela peut être, mais tout cela n'est pas encore le salut.

Ce que les dix vierges ont de commun ensemble, c'est la *lampe* et un premier pas fait vers l'époux. La lampe, c'est l'âme avec toutes ses facultés et tous ses besoins. Le Seigneur veut que toutes nos facultés nous rapprochent de Lui, que tous nos besoins intérieurs grandissent et se développent pour Lui ; que chaque jour nous fassions un pas vers Lui, comme vers *le prix de notre vocation céleste*. Il est appelé *l'Époux* ; c'est parce qu'il veut nous unir à Lui pour la vie et pour

l'éternité. C'est pour nous faire comprendre qu'il y a un amour qui doit dominer tous les autres, que nous ne sommes point heureux avec *un cœur partagé*, et que nous ne pouvons point *servir deux maîtres*. Les dix vierges sentent toutes cela, la grâce les a effleurées toutes les dix; cependant *cinq d'entr'elles étaient sages, et cinq étaient folles*.

La différence qui va s'établir entre les cinq premières et les cinq autres, consiste en ceci: *Les sages avaient pris de l'huile dans leurs vaisseaux*, et c'est à quoi les cinq autres n'avaient point songé. *L'huile*, c'est la vie spirituelle; ce sont en même temps tous les moyens de grâce que le Seigneur a mis à notre disposition pour nourrir la vie intérieure. C'est donc la prière, c'est la méditation soutenue de la Parole de Dieu, c'est la prédication de l'Évangile, ce sont les réunions fraternelles, les cultes de famille, ce sont les expériences que nous faisons sur nous-mêmes, c'est tout ce qui doit nous faire avancer dans la connaissance du Seigneur et dans sa grâce

pour la vie éternelle. Faire provision d'huile, c'est alimenter la vie intérieure ; c'est veiller pour que ce soit véritablement une vie, et qu'on ne se contente pas seulement de pratiques ni de beaux mouvements.

Nous devinons alors en quoi aura consisté *la folie des cinq premières vierges*. C'est dans un état de fausse confiance. Elles se sont confiées en un fonds acquis, et c'est ce fonds même qui va les abandonner ; la lampe ne vit pas de la flamme, il faut renouveler tous les jours l'huile que la flamme consomme. Les vierges folles sont des âmes qui se tiennent trop tôt pour converties. Il y a bien en elles une œuvre de grâce, mais cette œuvre n'est point entretenue ; elle ne gagne point en intensité ni en profondeur. On laisse beaucoup trop de domination au monde extérieur ; on néglige de se regarder de plus près, et l'on ne cherche point le recueillement aux pieds du Seigneur. La prière devient peu à peu une affaire de formules ; les impressions qu'on reçoit de la Parole sainte n'ont aucune durée ;

on se laisse aller peu à peu à un esprit de relâchement et de mollesse qui finit par devenir l'esprit habituel et qui rend incapable de combattre le péché et de servir le Seigneur. A côté de cela, on peut faire beaucoup de choses, mais l'activité dans laquelle on se jette n'est qu'une activité extérieure, celle qui est la plus facile et qui peut faire retomber dans la justice propre sans qu'on s'en aperçoive. Et où il y a manque de vigilance, manque d'esprit de prière, il n'y a aucune arme véritable contre le péché. La conscience s'endort, on retombe habituellement dans les mêmes fautes, et l'on finit même par ne plus se soucier d'en être délivré. *Une lampe sans huile* est une âme qui peu à peu n'a conservé que les apparences de la piété, et sur laquelle l'Esprit de Dieu n'a finalement plus d'empire. Elle est tombée dans une indolence, dans un état de sécheresse, dans une routine chrétienne qui ne peut plus saisir la grâce de Dieu et qui finit par un grand sommeil. *Minuit va sonner, l'Époux va venir*, mais il ne trouvera qu'une

lampe éteinte, et les efforts pour la rallumer viennent trop tard.

Et les vierges sages, au contraire, avaient pris de l'huile dans leurs vaisseaux avec leurs lampes. Ce sont des âmes qui, en tout temps et en tout lieu, ont conscience qu'une seule chose est nécessaire. Ce sont celles qui sont puissamment fortifiées dans l'homme intérieur et en qui Christ habite et grandit par la foi. Ce sont des âmes qui ne négligent point les moyens d'édification ordinaires, qui vous prêtent volontiers la main pour quelque œuvre commune, mais leur premier besoin est de nourrir leurs rapports personnels avec le Seigneur. Et cette croissance intérieure elles ne l'attendent point des hommes, ni des œuvres, elles la cherchent auprès du Seigneur lui-même. Tout ce que vous entendez ici est insuffisant, si vous n'entrez point dans votre cabinet et qu'ayant fermé la porte, vous ne cherchiez la face du Seigneur pour lui montrer ce que vous êtes, ce qu'il vous faut, ce que vous craignez ou ce

qui vous arrête dans votre vie chrétienne. *L'huile*, c'est la force intérieure qui vous vient du Seigneur lui-même. Répandez votre cœur en sa présence, entrez mieux dans sa communion, soyez habituellement avec Lui, dépouillez-vous mieux de vous-mêmes et de l'attachement au monde visible : alors vous serez forts, nourris, victorieux ; tout le reste, vous ne le mettrez qu'en seconde ligne, car la grande chose nécessaire, c'est d'être *uni au Seigneur et de devenir un même esprit avec Lui.*

Et comme l'époux tardait à venir elles s'assoupirent toutes et s'endormirent.

Cela est dit *des vierges sages* comme *des vierges folles*, mais le sommeil des premières est d'une autre nature que celui des secondes.

L'Époux tarde à venir, quand les secours du Seigneur se font attendre, quand il vous laisse dans la même situation, dans la même pauvreté, entouré des mêmes misères, et il n'est pas rare alors que même *une vierge sage s'assoupisse et s'endorme*. Comme les disci-

ples de Jésus-Christ, à Gethsémané, *s'endormirent de tristesse*, l'abattement dans lequel jette une trop longue attente peut aussi devenir un sommeil. Le Psalmiste, plus d'une fois, s'écrie : *Éternel, jusques à quand ! Éternel, aie pitié de moi, car je suis sans aucune force ; je me suis lassé dans mon gémissement et mon cœur m'abandonne*. Un tel état d'âme est aussi une lampe qui s'éteint, mais celle-ci se rallumera, car il y a encore de l'huile dans le vaisseau. Ce ne sont que des époques partielles de la vie chrétienne ; ces extinctions ne sont point le caractère de l'esprit général. Dieu nous juge toujours, non d'après ce que nous sommes dans telle ou telle circonstance difficile, mais d'après notre état habituel, et ici il y a une grande différence entre *une vierge sage et une vierge folle*. Le sommeil des premières n'est qu'un état d'humiliation : celui des secondes est un engourdissement gradué et le châtement final de l'infidélité.

Et sur le minuit on entendit crier : Voici

l'Époux qui vient ; sortez au-devant de lui.

C'est la grande heure, celle vers laquelle se précipite toute notre vie. C'est l'heure pour laquelle nous vous prêchons chaque dimanche, aujourd'hui surtout. Retournez-vous vers l'année qui s'écoule : l'Époux est venu pour plusieurs, et qu'il diffère ou non, il viendra aussi pour nous. *Minuit* est l'heure où il faut tout quitter ; ce sont les derniers coups de cloche de cette vie et les premiers de l'éternité. Et quelque souvent qu'on pense à la mort, on n'y pense jamais assez ; quelque détaché qu'on soit de ce monde, on ne l'est jamais assez. L'éternité ! ce seul mot a quelque chose qui nous remue au fond de notre être, et l'année qui s'ouvre demain peut être pour chacun de nous la dernière. Vous achetez et vous vendez, vous travaillez et vous vous agitez, vous faites des projets et nourrissez des espérances, et *sur le minuit on entendra crier : Voici l'Époux qui vient, sortez au-devant de Lui.* Tout quitter, ah ! ce n'est pas peu de chose. Vos affaires et vos en-

fants, vos habitudes et vos relations, tomber dans un monde nouveau qui n'a rien de commun avec cette vie terrestre, ne pas savoir d'avance si la porte vous sera fermée ou si vous entrerez aux noces. Ah ! *cherchez le Seigneur pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est près ; s'il vient à minuit, ce n'est point pour prolonger votre temps de grâce, c'est pour rendre à chacun selon ses œuvres. Et il sera beaucoup redemandé à quiconque il aura été beaucoup donné ; si l'on ne vous a jamais dit : veillez, car vous ne savez ni votre jour ni votre heure, on vous le dit aujourd'hui.*

L'Époux arrivant, *toutes les vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes. Et les folles dirent aux sages, donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent. Ah ! il est difficile de donner quand celui qui demande n'est plus capable de recevoir. Quand la mort approche, plus d'une âme qu'on avait vainement avertie, demandera en toute hâte qu'on prie avec elle, qu'on lui lise un cha-*

pitre, qu'on la console sur son lit de mort, mais ces moyens de grâce n'agissent plus ; ce ne sont point les hommes, c'est le Seigneur seul qui donne l'huile. La souveraine folie, en toutes choses, c'est d'attendre jusqu'au dernier moment. Cela est vrai surtout de ceux qui diffèrent jusqu'alors leur conversion. *Aujourd'hui, non point demain ; que celui qui a des oreilles pour ouïr, entende. Aujourd'hui, vous pouvez ; il ne s'agit que de vouloir, et Dieu donne la volonté comme il donne l'exécution.* Plus vous attendrez, plus la chose vous sera difficile. Bientôt vous ne voudrez plus, et quand vous voudrez de nouveau, vous ne pourrez plus. *Il est impossible, dit l'Écriture, que ceux qui ont été une fois illuminés, qui ont goûté le don céleste, qui ont été faits participants du Saint-Esprit, et qui ont goûté la bonne Parole de Dieu et les puissances du siècle à venir, s'ils retombent, soient renouvelés à la repentance.* Était-ce le cas des vierges folles ? du moins nous voyons que leurs lampes ne purent

plus se rallumer. Aussi longtemps que vous pouvez croire, vous pouvez être sauvés ; mais l'abus de la grâce est cause de l'impuissance finale de la grâce, et la foi, dans ce cas, est remplacée par la terreur. L'exclamation des vierges folles : *Donnez-nous de votre huile*, est un tremblement de conscience, et n'est plus une parole de foi. Quand on veut se hâter de croire, on n'a plus la tête libre pour croire, et la mort n'attend point que voussoyez en règle avec Dieu. Sur cent personnes, quatre-vingt-dix-neuf ne sont plus à elles-mêmes, si elles attendent jusqu'au dernier moment. Les douleurs du corps, les affaires qu'on veut encore régler, le peu d'habitude qu'on a d'être avec Dieu, l'état dans lequel on a réduit la conscience, en l'usant par de continuelles rechutes, quand tout cela se rencontre au moment suprême, il y a peu d'espoir que la vie finisse par un miracle. Les vierges sages n'ont pas trop d'huile pour elles-mêmes ; le chrétien le plus avancé ne peut rien donner de son abondance.

Les sages répondent à leurs compagnes : *Allez plutôt vers ceux qui en vendent, et en achetez pour vous.* Mais sur ces entrefaites, *l'Époux arrive et la porte est fermée.* Personne ne peut faire notre salut, il faut que nous le fassions nous-mêmes. Qu'on vous facilite la voie, qu'on vous porte sur les épaules, qu'on vous donne tous les dimanches deux cultes, et deux encore, si vous voulez, dans la semaine, ce n'est point cela qui vous sauve, ni qui vous élargit la porte étroite. Il faut rompre avec vous-mêmes, et personne ne peut vous aider en cela ; il faut donner un monde pour un autre, et vous dépouiller de votre vaine manière de vivre, vous ne trouverez point de remplaçant pour cela. Et ne comptez point sur votre piété d'aujourd'hui, ce n'est point ce fonds acquis qui vous fait vivre, vous serez demain aussi pauvres que vous avez été aujourd'hui, si vous ne vous donnez journellement au Seigneur comme un vase vide et que lui seul peut remplir. Défiez-vous de vos propres forces et

de votre propre christianisme; *les vierges folles* avaient compté sur elles-mêmes, et cette folie leur a fermé la porte. Il faut redevenir tous les jours un pauvre pécheur et une pauvre pécheresse; vous ne mangez pas une fois pour toujours, vous revenez tous les jours à la même table; faites-en de même pour votre conversion. Recommencez tous les matins, comme une âme qui n'a rien et qui ne peut rien; demandez, pour de nouveaux besoins, une nouvelle abondance; ainsi votre lampe brillera, votre vraie vie grandira, et *vous marcherez dans l'humilité avec votre Dieu.*

Le Seigneur répondit aux vierges folles: *Je vous dis en vérité que je ne vous connais point.* Être connu du Seigneur est aussi l'assurance d'être sauvé. Qui de nous entrera dans la salle des noces? Qu'avez-vous fait de tout ce que vous avez entendu cette année? Nous ne pouvons que prier pour vous, vous montrer au Seigneur et continuer à répandre la semence. Mais toujours

est-il vrai qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Les premiers sont les derniers, et les derniers, les premiers. Songez qu'il y a de votre âme et de votre éternité. Nourrissez la vie intérieure ; apprenons tous à mieux prier, à mieux nous rapprocher du Seigneur, à lui montrer nos lampes vides et nos âmes affamées. *S'il tarde à venir, il n'en est pas moins l'Époux de nos cœurs ; à qui irions-nous ? Dans le ciel et sur la terre nul n'est semblable à Lui. C'est Lui qu'il nous faut ; avez-vous l'assurance qu'Il est à vous et que vous êtes à Lui ? Alors, quand sur le minuit vous entendrez crier, vous saurez que c'est l'Époux qui vient, et vous sortirez au-devant de Lui. Ce ne sera point mourir, que d'aller à Jésus. La mort sera engloutie par la vie, et le sépulcre par la victoire. Qu'il vous dise lui-même, à vous qui devez déloger cette année : Sortez de ce corps de mort, sortez de cette vallée de larmes, j'ai pensé à vous, j'ai été immolé pour vous : tout vous attend, entrez dans la joie de votre Seigneur. AMEN.*

XV.

LA TOURMENTE SUR MER.

MATH. VIII. 23-27.

(Prononcé le premier janvier 1855.)

Encore une nouvelle année qui s'ouvre devant nous ! Que va-t-elle nous amener ? sont-ce de bons ou de mauvais jours ? c'est ce qu'on se demande et ce qu'heureusement Dieu ne nous dit pas. Il veut que nous marchions *par la foi et non par la vue*. La foi vaut mieux que la satisfaction de notre curiosité ; disons à notre âme : *Sois tranquille, mon âme, en regardant à l'Éternel, et attends-le. Prends ton plaisir en l'Éternel, et il t'accordera les demandes de ton cœur*. Si nous nous livrons à nos calculs, nous sommes ordinairement trompés ; *les voies de Dieu ne sont pas nos voies, et ses pensées ne sont pas nos pensées* ; mais nous ne sommes ja-

mais trompés, si nous fermons les yeux et si nous croyons. Il est vrai que nous avons peine à nous résoudre à cela ; que de fois on voudrait tirer le rideau, et, sinon voir, du moins entrevoir ! Mais ce mélange du visible et de l'invisible n'est pas dans l'ordre de Dieu ; faisons comme Abraham qui *n'eût point de doute ni de défiance sur les promesses de Dieu, mais qui fut fortifié par sa foi et qui donna gloire à Dieu, étant pleinement persuadé que Celui qui le lui avait promis était aussi puissant pour l'accomplir.* Alors on est heureux, car alors on est ferme ; vous ne regarderez plus aux événements, vous ne mesurerez plus votre position, vous aurez une lumière dans toutes vos vallées sombres, car vous pourrez dire : *Remets ta voie sur l'Éternel et t'assure en lui, il travaillera pour toi.*

Mes frères, c'est aujourd'hui surtout que nous pouvons voir combien nous sommes heureux, et comment nous n'avons rien à craindre, *quand même la terre se boulever-*

serait et que les montagnes se renverseraient au milieu de la mer. C'est aujourd'hui surtout que nous pouvons jouir de cette parole que Dieu est amour et que toutes ses pensées à notre égard ne sont que des pensées de paix et non d'adversité ! S'il fallait nous-mêmes diriger nos destinées et nous construire notre avenir, que deviendrions-nous ? Eh bien ! un autre s'en charge, c'est Celui qui a dit : Je ne te laisserai pas, je ne l'abandonnerai pas. Invoque-moi au jour de ta détresse, je t'en délivrerai et tu me glorifieras. Oui, nous avons un guide qui nous a pris par notre main droite, qui nous conduit suivant son conseil et puis nous recevra dans la gloire ! La femme peut-elle oublier l'enfant qu'elle allaite, et n'avoir pas pitié du fils de ses entrailles ? Mais quand les femmes les auraient oubliés, encore ne nous oubliera-t-il pas, Lui ! Voilà les étrennes du Dieu Fort et vivant ; est-ce trop peu ? Les consolations du Dieu Fort sont-elles trop petites pour toi ?

Il est vrai, l'Écriture dit : *L'Éternel mar-*

che parmi les tourbillons et les tempêtes, et les nuées sont la poudre de ses pieds. Nous allons voir cela dans une histoire. Nous avons sous les yeux UNE TOURMENTE SUR MER. Les éléments sont déchaînés contre une barque qui est sur le point de sombrer avec son équipage. Mais cette barque ne périclité point; il y a dans cette nacelle un homme à qui les vents mêmes et la mer obéissent. Cet homme dort, mais qu'il dorme ou qu'il veille, sa présence suffit. L'équipage ne peut périr, que si Jésus-Christ périr; heureusement toute la plénitude de la Divinité habite corporellement en lui, et il est avec nous tous les jours jusqu'à la fin du monde.

En regardant à cette histoire, nous voyons deux images que je voudrais vous mettre au cœur à l'entrée de cette nouvelle année. Nous voyons premièrement *le caractère de la foi*, et en second lieu *le bonheur de la foi*. Ce sont ces deux points qui vont nous occuper et que je propose pour sujet à votre méditation.

L'Évangéliste nous montre Jésus-Christ entrant dans une barque et ses disciples qui le suivent. C'était en plein jour, peut-être par un beau soleil, mais l'horizon va se couvrir, des nuages vont s'amonceler, une tempête va se préparer et les disciples se verront à deux doigts d'un naufrage.

Voilà comment Jésus-Christ nous conduit. Il s'embarque avec nous par un ciel serein et ne nous dit pas d'avance ce qu'il nous prépare. Les commencements de la vie chrétienne sont ordinairement très-doux ; les grandes secousses ne viennent que plus tard. Le Sauveur nous traite comme des enfants à qui l'on donne d'abord *du lait*, et plus tard seulement *de la viande solide*. Les disciples, en voyant ce beau ciel, se font de leur traversée une idée toute riante. Le Sauveur les laisse dans l'illusion ; il ne veut pas les tourmenter trop tôt. Jésus en agit de même avec ceux qui entrent dans la vie chrétienne. Il les ménage dans les premiers temps ; il les laisse jouir de cette *paix qui surpasse toute intelligence* ; ce

sont des âmes qui se réveillent sous un ciel nouveau où tout est lumière, joie, bonheur. C'est la lune de miel de la vie chrétienne. L'un s'écrie : *Avec toi je me jetterai sur toute une bande*; un autre : *Avec toi je franchirai les murailles*; un troisième : *Quand même tous les autres se scandaliseraient en toi, je ne serai jamais scandalisé*. On est heureux, on est plein d'amour, on a la toute-puissance en main. Mais cet enivrement ne dure pas; il y a toutes sortes de nuages qui se préparent et qui couvrent peu à peu l'horizon spirituel comme l'horizon visible.

Laissez venir quelques contrariétés, que va devenir cette foi bouillonnante? Il se trouve alors que le péché est encore le péché, et que les ailes sur lesquelles on a voulu s'élever, étaient des ailes de cire. On sent qu'il est plus facile de jouir que de supporter quelque chose. Il y a des contre-temps si fâcheux, des caractères si contrariants, des penchants si obstinés! il faut combattre, il faut se surmonter soi-même, fléchir de bien des manières.

res, et cela n'est pas si aisé qu'on le croyait. Il y a déjà du relâchement dans cette ardeur si belle ; on s'était promis autre chose, et plus la nacelle avance, plus on rencontre de nouveaux désappointements.

Nous voyons aussi que le terrain sur lequel le Seigneur place ceux qu'il aime, c'est le terrain de l'instabilité. Cette mer mouvante n'est-elle pas une image des états changeants de la vie ? Qu'avez-vous de sûr ici-bas ? que sont tous vos appuis et tous les bonheurs sur lesquels vous comptez ? Tout s'écroule et vous abandonne, si votre cœur n'a pas son rocher divin. Et c'est ici le caractère de la *foi*. La *foi* est un détachement du visible ; tant que le cœur n'est point libre, il ne peut point croire, car il ne peut point se donner. Il faut rompre vos chaînes, si vous voulez vous attacher à ce que l'œil n'a point vu, à ce que l'oreille n'a point entendu, à ce qui jamais ne serait monté dans l'esprit de l'homme, et que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. Et c'est pour nous faire marcher

sur le terrain de l'invisible, que le Seigneur assemble sur nos têtes les nuages et qu'il enveloppe notre vie de ténèbres. Il prend à l'un sa fortune, à l'autre sa santé, à un troisième ses affections domestiques ; l'abtme engloutit tout, mais ce détachement forcé n'est pas encore le véritable. La foi est un acte de volonté ; si Dieu nous enlève le visible, c'est pour gagner notre volonté à l'invisible ; c'est pour que nous nous donnions nous-mêmes à Celui qui est dans la barque et qui veut faire route avec nous.

Bientôt les disciples sont dans une situation où tout est noir devant leurs yeux. Cette situation se retrouve dans la vie chrétienne. Dieu fait disparaître une ressource après l'autre ; il éteint vos étoiles et vous êtes jetés dans les agitations et dans les combats ; encore ces heures ne sont point les plus douloureuses. Il y a un état plus cruel : c'est quand on ne voit plus Jésus, ou quand *il dort* au milieu de la tourmente. Sur le sein du Seigneur, on est partout heureux ; mais cette

place on ne la trouve pas toujours. Nous voyons *la barque des disciples couverte de flots et Jésus dormait*. Jésus dort, quand les impressions divines ne se font plus sentir ; quand il faut nous débattre avec nous-mêmes et que nous ne sortons pas de nos tumultes. Jésus dort, quand il y a immobilité apparente dans le règne de Dieu ou dans notre vie intime. Les ténèbres de l'âme nous envahissent alors et ne laissent plus voir d'issue. C'est dans ces crises solennelles que la foi devient enfin la foi. *Les disciples s'approchent de Jésus et le réveillent en lui disant : Seigneur, sauve-nous, nous périssons*. C'est dans les extrémités que la foi prend naissance. Le monde vous abandonne, les hommes vous deviennent inutiles, votre propre cœur vous échappe ; que vous reste-t-il ? Nous le voyons : il vous reste un Sauveur qui se réveille. Dans cet amas de misères, il y a un bras qu'on peut enfin saisir. Dans ce fond plaintif de votre nature incrédule, une voix toute-puissante se fait entendre ; c'est Jésus

qui dit : *Pourquoi avez-vous peur, gens de peu de foi ?* S'il y a eu rencontre avec le Seigneur, combat avec le Seigneur, il parlera *avec autorité aux vents et à la mer* ; ceux qui ont saisi son bras ne seront point confondus. La force d'en haut s'accomplira dans votre faiblesse ; vous serez soutenus sur l'abîme, portés par la nuit et par la tempête, et vous serez *plus que vainqueurs par Celui qui vous a aimés.*

Comparez alors cette foi qui sort des abîmes, avec cette foi confortable qui n'est jamais sortie d'un salon. L'une est une force, l'autre n'est qu'une idée. L'une est heureuse auprès du Seigneur, fût-ce dans un désert, ou quand les ondes mugissent, l'autre n'aime Jésus-Christ que lorsqu'il n'y a rien à craindre. Il faut des *choses grasses*, il faut des *pavillons de sûreté* à ces chrétiens si paisibles, si commodes ; la foi des autres se forme *quand toutes les vagues et les flots passent sur eux.* Et la vraie foi n'est pas un épouvantail ; soyez sûrs que dans la communion de

Jésus, la vie la plus orageuse est aussi la plus heureuse, non-seulement après, mais déjà pendant la tempête. Je viens de vous parler *du caractère de la foi* ; laissez-moi vous parler encore *du bonheur de la foi* ; c'est celui d'une âme qui s'est rendue à discrétion au Seigneur.

La foi est le seul état qui laisse trouver au cœur son trésor. Faites un retour sur vous-mêmes, vous trouverez que votre cœur est un abîme où tout s'engouffre, un seul bien excepté. C'est Jésus, enveloppé de nuages et caché dans les ténèbres ; c'est après lui que votre cœur soupire, et à qui vous revenez finalement. Jetez-vous dans les plaisirs, enfoncez-vous dans les affaires ou donnez votre cœur à la créature, ce sera un cœur trompé. Il faut détacher votre nacelle de la terre, et regarder à ce point précieux où Jésus est vivant ; c'est de ce côté que vient votre *secours*, votre *vérité*, votre *vie*. Vous ne le sentez pas maintenant, mais vous le sentirez dans la tourmente. *Quand la pluie*

est tombée, quand les torrents se sont débordés et que les vents ont soufflé et sont venus fondre sur votre maison, c'est alors que vous pourrez dire : je repose en assurance; mon cœur a trouvé son soutien. L'âme la plus battue, la plus affligée par la tempête, n'échangera pas ses tourments avec ce bien-être tranquille qui est la religion des gens du monde et des demi-chrétiens. Le vrai croyant est celui qui se platt dans les faiblesses, dans les opprobres, dans les misères, dans les persécutions, dans les afflictions extrêmes pour Christ; c'est qu'une telle âme peut dire : Lorsque je suis faible c'est alors que je suis fort.

Voici un second bonheur de la foi. La foi est le seul état qui vivifie les promesses de Dieu. Le bras que saisissent les disciples, est aussi le bras des promesses; car *toutes les promesses de Dieu sont oui en Jésus et sont amen en lui, afin que Dieu soit glorifié par nous.* Dans la vie ordinaire on parle des promesses de Dieu comme de quelque chose qui

n'est que sur le papier ; mais remettez-vous dans la nacelle, et attendez qu'elle soit couverte de flots, vous saurez que les promesses de Dieu sont autre chose. Ce sont des ponts jetés sur l'abîme , des leviers qui soulèvent les montagnes, *des retraites secrètes* où vous êtes logés à l'ombre du Tout-Puissant. Vous connaîtrez ce bras qui plonge dans les ténèbres et qui est la *force du pauvre, la force du misérable en sa détresse, un refuge contre le débordement, un ombrage contre le hâle.* Vous reconnaîtrez la même voix : *Pourquoi avez-vous peur, gens de peu de foi ?* Cette barque remplie de flots, sera une harque remplie de bénédictions. *Jésus soutient toutes choses par sa parole toute-puissante.* Vous serez *un mourant qui vit encore, un châtié qui n'en meurt pas, un affligé qui est toujours dans la joie, un pauvre qui enrichit plusieurs, un homme qui n'a rien et qui possède toutes choses.* Oui, la foi est une possession qui nous est échue en des lieux agréables ; dans quelque coin que nous nous trou-

vions, nous nous trouverons bien, si nous y trouvons le Seigneur. C'est le troisième bonheur de la foi : elle est la souveraine indépendance. Écoutez saint Paul : *J'ai appris à être content de l'état où je me trouve. Je sais être dans la pauvreté, je sais aussi être dans l'abondance : partout et en toutes rencontres, j'ai appris à être rassasié et à avoir faim ; à être dans l'abondance et à être dans la disette : je puis tout par Christ qui me fortifie.* C'est là une victoire remportée sur le monde, c'est la souveraine liberté. On est indépendant du visible, car on a quelque chose qui est plus fort que le ciel et la terre. Et de même que Jésus *entra dans la barque*, il entre aussi dans la chaumière du pauvre, sous le toit du malade, dans les pensées du voyageur, dans le cœur de l'affligé. Il est toujours Celui qui *parle avec autorité aux vents et à la mer* et qui ramène un grand calme. Prenez la vie par tous ses côtés, par tous ses contrastes, il y a quelque chose qui fait route avec vous et qui domine les circonstances et

maîtrise les événements : c'est la puissance de Dieu lorsqu'elle est comprise par la foi. Vous voudriez une position assurée, une santé ferme, un intérieur de famille qui ne vous laissât aucun souci, quelques bons amis chrétiens qui fussent toujours à vos côtés : hélas ! *vous ne savez point ce qu'il faut demander pour prier comme il faut.* Vous seriez toujours dans la dépendance, si Dieu vous donnait ce que vous désirez. Mais Dieu vous aime et *a pourvu à quelque chose de meilleur pour vous.* Sur cette mer mouvante, dans cette barque où l'eau entre de toutes parts, sous ce ciel sombre et sans étoiles, vous avez quelque chose que *ni la mort ni la vie, ni aucune créature ne vous peut ravir* : vous avez *l'amour que Dieu nous a montré en Jésus-Christ notre Seigneur.*

Vous avez autre chose encore : et voici un dernier bonheur de la foi. Vous n'êtes point seuls dans la barque, vous êtes soutenus par bien des âmes, par toute *une nuée de témoins.* Les disciples de Jésus, c'est *le petit troupeau*

à qui le Père a donné le royaume. C'est la famille de ses enfants, avec leurs détresses et leurs espérances communes. Ce sont tous ceux qui choisissent plutôt d'être affligés avec le peuple de Dieu, que de jouir pour peu de temps des délices du péché ; ceux qui regardent l'opprobre de Christ comme des richesses plus grandes que les trésors de l'Égypte, parce qu'ils ont en vue la rémunération. C'est une même barque qui réunit ces mêmes membres d'un même corps. Où voulez-vous trouver la véritable sympathie et la véritable intimité ? Ce n'est que parmi ceux qui ont traversé l'eau et le feu pour l'amour de Jésus. Rien ne nous rapproche comme nos intérêts célestes et comme ce cri : Seigneur, sauve-nous, nous périssons ! Quand on a pu pleurer ensemble et combattre ensemble, alors on se connaît et l'on est sûr l'un de l'autre. Si l'un tombe, l'autre relèvera son compagnon ; si nos mains deviennent pesantes, d'autres mains les soutiennent, et la droite de l'Éternel fera vertu. Un jour dans cette

barque *vaut mieux que mille ailleurs* ; l'Église militante est aussi d'avance l'Église triomphante.

S'il en est ainsi, l'année qui s'ouvre devant nous, quelle qu'elle soit, est *une année favorable*. Regardez à ce qui est derrière vous : ce que vous voyez, n'est-ce pas une mer de miséricorde ? Et nous avons la promesse que cette *miséricorde nous accompagnera tous les jours de notre vie*, car *Jésus-Christ est toujours le même ; en lui seul il n'y a point de variation. Son bras n'est point raccourci, et ses oreilles ne sont point devenues pesantes. A ses côtés, nous logerons parmi les biens et nous ferons face à toutes les tempêtes. Au milieu de la mer, il sera notre rocher et fera passer toute sa bonté devant nos yeux. Ceux qui nous ont devancés et qui nous saluent de loin des rives éternelles, il fut un temps où ils voguèrent comme nous et par la même tourmente ; mais ils l'ont vaincue par le sang de l'Agneau et par la parole à laquelle ils ont rendu témoignage.*

C'est cela qui conjure les orages et qui fait tomber les vents, pour qu'ils nous obéissent. *Si nous pouvions croire, nous verrions la gloire de Dieu. Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. Jérusalem est entourée de montagnes, et l'Éternel est autour de son peuple à toujours et à perpétuité. Nous serons dans l'admiration jusqu'au bout, quand nous croirons que Celui qui garde Israël ne sommeille point et ne s'endort point, et qu'il garde notre entrée et notre issue dès maintenant et à toujours. AMEN.*

XVI.

CE QUI EST PLUS FERME QUE LES MONTAGNES

Esaïe. LIV, 10.

Quand il n'y aurait dans toute l'Écriture-Sainte que cette seule promesse, il y aurait déjà là de quoi adorer et rendre grâce toute une vie. Il y donc quelque chose qui est plus ferme que les montagnes, quelque chose qui ne se retire point de nous, quand tout s'ébranle et nous abandonne. Le prophète nous montre l'invariabilité de la grâce de Dieu ; il la montre au peuple juif, à l'Église future du Seigneur, à toute âme affligée et battue de la tempête. Ce passage est peut-être un de ceux sur lesquels on ne devrait point prêcher ; il y a de ces paroles qui veulent être recueillies en silence et ne peuvent que perdre quand on les délaie dans de longs discours, comme un parfum s'évapore quand on l'expose au grand air. Mais, d'un autre côté, il y a bien des chrétiens qui ne connaissent point leurs richesses et à qui il faut les montrer ; il faut

leur rappeler ce que Dieu leur a donné, ce qu'ils peuvent avoir gratuitement et ce qui vaut mieux que le monde entier. Et nous voyons par la place qu'occupent ordinairement les promesses de Dieu, qu'elles ont été mises au milieu de nos états de confusion et de stérilité. Dans le chapitre d'Esaië que nous avons sous les yeux, le prophète voit en esprit la captivité et l'opprobre de son peuple. Que peut-on attendre de ce peuple exilé dans une terre ennemie? Quand il sera dispersé parmi les Gentils, ne perdra-t-il pas la connaissance du Dieu vivant, comme il aura perdu sa nationalité? Israël pourra-t-il espérer encore un avenir et un libérateur? Il a mérité son avilissement; toute son histoire n'est que celle d'une longue ingratitude; mais *si Dieu l'a abandonné pour un peu de temps, il le rassemblera par ses grandes compassions; et quoi qu'il ait caché sa face pour un moment dans le temps de la colère, il aura compassion de son peuple par une miséricorde éternelle. Il paiera la rançon de ses captifs, ils retourneront et reviendront en Sion*

avec un chant de triomphe; ils oublieront leur confusion et l'opprobre de leur veuvage. Comme le déluge qui s'était répandu sur la terre n'avait point atteint Noé et sa famille, Dieu a juré qu'il ne sera plus indigné contre son peuple et qu'il ne le détruira plus. C'est dans de tels moments, c'est quand la bonté de Dieu effraie et qu'on voudrait dire : Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur, que Dieu a placé la promesse : Quand les montagnes se remueraient et que les côteaux s'ébranlèrent, ma bonté ne se retirera point de toi, et l'alliance de ma paix ne sera jamais ébranlée, a dit l'Éternel qui a compassion de toi.

Il y a dans cette promesse un contraste frappant entre la mobilité des choses de ce monde et l'immutabilité de celles de Dieu. Nous voyons ici ce qui est plus ferme que les montagnes, et en même temps comment nous pouvons arriver à cette fermeté.

Les choses les plus fermes ici-bas chancellent et s'ébranlent. *Il y a un jour assigné contre toutes les hautes montagnes et contre*

tous les côteaux élevés, contre les cèdres du Liban, contre les chênes de Bascan, contre toute haute tour et contre toute muraille forte; ce qui s'élève sera abaissé, l'histoire du monde n'est que l'histoire de nos écroulements. Les montagnes, selon le langage prophétique, ce sont les empires de la terre. Nous nous rappelons le colosse qu'avait vu en songe le roi Nébucadnetsar, cette statue dont la tête était d'or, dont la poitrine et les bras étaient d'argent, dont le ventre et les hanches étaient d'airain, et les jambes de fer, les pieds, en partie de fer et en partie de terre. Pendant que Nébucadnetsar contemplait ce colosse, une pierre fut détachée de la montagne sans mains et frappa la statue et la brisa. Alors le fer, la terre, l'airain, l'argent et l'or furent brisés ensemble et devinrent comme la paille de l'aire en été, que le vent jette çà et là; et on n'en trouva plus rien en aucun lieu; mais cette pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne et remplit toute la terre. Telle a été la fin des plus grands empires du monde. La puissance de

Babylone fit place à celle des Mèdes et des Perses ; ce second empire fut renversé par celui des Macédoniens, ce troisième par le régime de fer de l'empire romain, ce dernier enfin ne put résister lui-même à *la pierre tombant de la montagne et qui s'était détachée sans main d'homme*. Le règne de Dieu seul subsiste et survivra à tous les éboulements. *Son règne est un règne de tous les siècles, et sa domination est dans tous les âges. Venez, contemplez les exploits de l'Éternel, et comment il a réduit la terre en solitude. Il a fait cesser les guerres jusqu'au bout de la terre ; il rompt les arcs, il brise les lances, il brûle les chariots au feu. Cessez, a-t-il dit, et reconnaissez que je suis Dieu ; je serai exalté parmi les nations ; je serai exalté par toute la terre. Et la pierre qui tombe de la montagne, s'est détachée sans main d'homme. Dieu ne donne pas sa gloire à un autre, et Dieu ne détruit pas non plus comme un autre. Ses armes sont des armes spirituelles ; il envoie sa Parole, et les forteresses tombent. La pierre qui tombe de la montagne, c'est l'Évangile*

qui tombe sur les peuples et qui change leurs destinées; si Dieu fait de grandes choses, *ce n'est point par force ni par armée qu'il les fait, c'est par son Esprit*. C'est sa Parole qui remue les montagnes et qui ébranle les collines; *le cheval manque à sauver, et ne délivre point par la grandeur de sa force, mais confiez-vous en l'Éternel à perpétuité, car le rocher des siècles est en l'Éternel notre Dieu*.

Et ce qui est vrai en grand est vrai en petit. *Dieu abaisse l'un et élève l'autre; il conduit au sépulcre et il en fait remonter*. Mais ces élévations et ces abaissements, ces ébranlements de la vie et du monde visible ne sont que des formes différentes de la bonté de Dieu ou de cette grâce qui est *plus ferme que les montagnes*. *Marchez par la foi, et vous saurez qu'il y a une bonté qui ne se retirera point de vous, une alliance de paix qui ne sera jamais ébranlée*. La grâce de Dieu est invariable et nous la reconnaissons à deux signes, quand elle nous humilie et quand elle nous relève. Comment Dieu nous humilie-t-il? Il peut laisser intacte notre vie exté-

rieure et se borner à parler à notre conscience. Il nous humilie déjà en nous donnant le sentiment de notre mort spirituelle ; cette seule humiliation pourrait suffire, car elle renferme toutes les autres. Marcher dans la vie sans Dieu, c'est être sans paix et sans joie, sans force et abandonné à soi-même. Or, se voir dans cet état, malgré les efforts qu'on fait pour en sortir, existe-t-il une humiliation plus grande, plus douloureuse ? A cet état général peuvent se joindre des souffrances spéciales. C'est quand nous sommes dominés par un péché quelconque qui nous fait crier et combattre et dont nous ne parvenons pas à être affranchis. Le mal a des racines si profondes, qu'une seule racine d'amertume suffit pour tout empoisonner. On peut dire même que plus la conversion avance, plus les humiliations se multiplient. L'Esprit de Dieu nous découvre une infinité de choses qui, sous la discipline de l'Esprit, deviennent autant de tourments. Il n'est que trop vrai *qu'aussitôt que Dieu reprend quelqu'un et qu'il le châtie à cause de son péché, i'*

sume, comme la teigne, notre excellence.

Mais ces humiliations sont la preuve d'une invariable bonté. Ce n'est que la grâce de Dieu qui nous découvre nos misères; et comme nous la reconnaissons à ce premier signe, nous la retrouvons aussi dans le sentiment de notre affermissement. C'est encore la grâce seule qui relève; et quand nous sommes bien bas, nous sommes dans la meilleure condition pour être relevés. Rien de si merveilleux que cette joie soudaine qui nous vient de la grâce de Dieu, quand elle nous rappelle ce que nous possédons. *Affligés, battus de la tempête, destitués de consolation,* nous nous sentons portés dans des bras d'amour et plus riches que jamais. Il faut souvent *marcher dans les ténèbres, sans bâton et sans lumière, mais on a confiance au nom de l'Éternel et l'on peut s'appuyer sur son Dieu.* On ne prévoit souvent pas comment on se tirera d'une difficulté, comment on sortira d'une position insoutenable, comment on changera le cœur d'un homme qui nous tourmente; mais au milieu de ces perplexités on

sent *une bonté qui ne se retire point, une alliance de paix qui n'est point ébranlée* ; Dieu humilie et il relève, et il relève plus qu'il n'humilie. La grâce de Dieu se fait sentir d'une autre manière encore. Il y a des jours où les péchés s'amoncellent et où, le soir, quand on se regarde, on se sent le dernier des misérables ; on croit qu'on a lassé enfin la patience de Dieu et que le sang de Jésus-Christ n'a plus d'efficace ; mais tout-à-coup nos péchés nous sont enlevés comme par enchantement et comme s'ils étaient précipités au fond de la mer, on est libre, on est heureux ; Dieu nous répète : *Quand les montagnes se remueraient et que les côtes s'ébranleraient, ma bonté ne se retirera point de toi, et l'alliance de ma paix ne sera jamais ébranlée.*

Peut-être direz-vous après cela, que vous croyez que la grâce de Dieu existe, qu'elle est ce qu'il y a de plus ferme dans la vie, mais que la grande affaire est de pouvoir la saisir. Que faut-il faire pour devenir ferme *quand nos montagnes se remuent et que nos côtes*

s'ébranlent ? C'est à cette seconde question que nous avons encore à répondre. Le cœur humain est naturellement craintif, et il a raison de l'être. Les rapports naturels avec Dieu ne sont pas rassurants, et nos craintes sont un pressentiment de la justice de Dieu. C'est par la connaissance de nous-mêmes qu'il faut commencer, si nous voulons arriver à l'expérience de *ce qui est plus ferme que les montagnes*. Il faut nous juger nous-mêmes et ne pas nous complaire dans nos illusions. Un homme qui a reconnu son état de chute et qui en souffre, qui en souffre tous les jours, est le mieux préparé pour Dieu et pour la puissance de l'Évangile. Mais il y a une souffrance vague qui n'est pas encore la véritable. Bien des hommes sont mal avec eux-mêmes, et ne peuvent pas se le dissimuler ; mais les influences du monde sont encore trop fortes et trop nombreuses. Il faut que la vie ait une unité centrale ; et tant qu'on ne renferme point la vie dans cette unité, la grâce ne peut pas nous atteindre. On flotte, on passe d'un fondement à un autre, on a trop de ressources

encore, et un homme qui a trop, à proprement dire, n'a rien. La multiplicité dissipe; un fleuve qu'on découpe en trop de canaux n'est plus un fleuve, et une âme qui s'appuie sur plusieurs rochers, n'est point affermie. Pour qu'un homme se décide, qu'il voie enfin ce qui lui manque et *qu'il vende ses belles perles pour avoir la perle de grand prix*, il faut qu'il soit malheureux de bien des manières et que Dieu l'ait déjà vigoureusement entrepris. Vous, qui cherchez un cœur ferme, voyez d'abord quel est votre fondement actuel; il n'y a *qu'une chose nécessaire*; donnez votre cœur à Jésus-Christ, et la grâce de Dieu aura trouvé son terrain. Vous pourrez la saisir quand vous pourrez tout renfermer en Celui qui a payé votre rançon, et que vous serez *fondés en Lui, enracinés en Lui*. De tels rapports, je le sais bien, sont lents à se former, et la connaissance du Sauveur est encore entourée de bien des erreurs. Vous chassez la grâce de Dieu, si vous voulez la produire de vous-mêmes, ce qu'on fait souvent, sans s'en apercevoir. Par exemple, on a devant soi

quelque mauvais moment, et l'on s'effraie d'avance en y pensant. Au lieu de le laisser arriver, on se livre à des craintes et à des agitations. Un tel esprit prépare mal et rend incrédule au lieu de faire naître la confiance; ce n'est pas de notre chair et de notre sang que nous vient le secours dans nos détresses, il faut croire : *La main de l'Éternel fera vertu, la main de l'Éternel est haute-élevée.*

C'est l'incrédulité, comme vous le voyez, qui fait que nous avons recours à nous-mêmes et que nous fermons le chemin à la grâce de Dieu. Et l'incrédulité est très-liée à la justice propre. Si l'on se méfie de Dieu, c'est toujours parce qu'on a confiance en soi-même. On ne se croit pas si absolument pauvre, si entièrement dépourvu de vie; on veut ajouter à la grâce ce qu'on trouve dans son propre fonds, mais de cette manière on ne saisira point *ce qui est plus ferme que les montagnes. Dieu a suspendu la terre sur le néant*, et il faut redevenir néant, pour faire l'expérience de la toute-puissance de Dieu. Il

ne partage point et ne donne point sa gloire à d'autres, et notre force ne nous sera révélée que quand nous aurons fait place à la force de Dieu ; là où l'homme recule, Dieu avance et reste maître du terrain.

Il faut bien examiner aussi, dans les moments où nous ne pouvons passaisir la grâce de Dieu, si nous ne sommes point sous l'influence de quelque péché. La grâce est ce qui affranchit du péché ; mais si nous retenons le péché volontairement, c'est comme si nous défendions à la grâce de nous affranchir. Il y a souvent de ces interdits si cachés, et l'impossibilité de saisir la grâce est chaque fois un avertissement de nous examiner. Il y a aussi de ces péchés dont les conséquences se prolongent et qui, déjà reconnus et jugés, ont encore de mauvaises suites. Le pardon du péché n'est pas toujours la guérison du péché, et la plus grande souffrance d'un cœur qui n'est point guéri, c'est de croire à la grâce de Dieu et de n'en point sentir l'efficace. Il faut mieux connaître nos vieilles racines, ne point nous faire illusion là-dessus, et faire de leur

extirpation un sujet spécial de prières. Gardons-nous de toute impénitence ; et si Dieu nous fait souffrir pour nos fautes passées, c'est pour que ce prolongement de souffrance nous fasse soupirer plus ardemment après notre délivrance finale.

Ce qui peut nous consoler dans tous les états que je viens de vous décrire, c'est que la grâce de Dieu n'est point dépendante de nos mille et mille misères. Si vous ne pouvez la saisir, son bras est plus long que le vôtre. Ce sont nos impossibilités mêmes qui nourrissent en quelque sorte les compassions de Dieu. C'est pour l'amour de lui-même qu'il viendra à nous, pour nous faire retrouver *ce qui est plus ferme que les montagnes*. Et la *bonté de Dieu est dans l'alliance de sa paix*; nous savons par quel sacrifice Dieu nous a garanti ses promesses. Il y a un sang qui nous a lavés de nos péchés, qui nous a scellé le pardon de Dieu, et *cette alliance de paix ne sera jamais ébranlée*. Oh ! si vous avez à souffrir du monde, de l'esclavage de votre corruption, ou de votre cœur incrédule, éle-

vez plus haut vos regards ; la croix de Jésus-Christ est plus ferme que le monde et que l'enfer ! *Quand les montagnes se remueraient et que les côteaux s'ébranlèrent, il n'y a rien de changé dans l'amour que Dieu vous a montré en Jésus-Christ, votre Seigneur. Vous avez un rocher qui ne remue point, un fondement de paix qui n'a jamais été ébranlé. C'est lui-même qui vous le dit, l'Éternel qui a pitié de vous. Partez de Lui, et ne mesurez point ce que vous êtes à vous-mêmes. La grâce de Dieu est pour la vie et pour l'éternité ; si Dieu donne, ce n'est point pour reprendre ses dons ; sa bonté se renouvelle tous les matins, et sa fidélité est grande. Mettez-vous dans la condition d'un homme qui a besoin de grâce, et la grâce vous saisira, quand vous seriez hors d'état de la saisir vous-mêmes. Dieu se souvient toujours de son alliance ; il y va de sa gloire de vous garder par sa puissance, par la foi, de vous préserver de toute chute, et de vous faire paraître sans tache et comblés de joie en sa glorieuse présence. AMEN.*

TABLE.

Notice.....	VI
I. — La Vie d'un Orphelin.....	1
II. — Éprouvez-vous vous-mêmes.....	17
III. — La Conversion.....	35
IV. — Le Ministère de paix.....	51
V. — Le Voyage des Mages.....	69
VI. — D'où viens-tu, et où vas-tu?.....	85
VII. — La Parabole des noces.....	102
VIII. — La Résurrection de Jésus-Christ. . .	122
IX. — Qu'est-ce que communier avec Jésus-Christ?.....	141
X. — Caractère d'une Époque d'humiliation.....	158
XI. — Que faut-il que je fasse pour être sauvé?.....	176
XII. — La Grandeur et la Petitesse de Jean-Baptiste.....	192
XIII. — Le Songe de Jacob.....	209
XIV. — La Parabole des dix Vierges.....	224
XV. — La Tourmente sur Mer.....	241
XVI. — Ce qui est plus ferme que les Montagnes.....	259

FIN DE LA TABLE.













